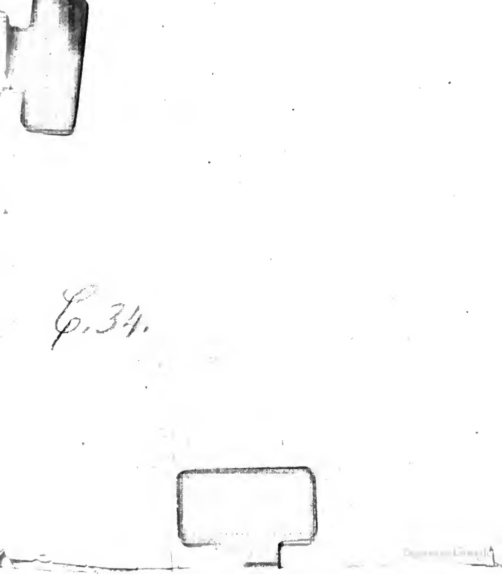


COLLECTION

COMPLETTE

DES

ŒUVRES

de Mr. de ***VOLTAIRE,***

PREMIERE EDITION.

TOME HUITIEME.

OUVRAGES DRAMATIQUES

AVEC

LES PIECES RELATIVES A CHACUN.

TOME SECOND.





MDCCLVI.

ZAYRE,

TRAGEDIE,

Représentée pour la premiére fois le 13. *Août* 1732.

AVERTISSEMENT.

CEux qui aiment l'Hiſtoire littéraire ſeront bien-aiſes de ſavoir comment cette Piéce fut faite. Pluſieurs Dames avaient reproché à l'Auteur, qu'il n'y avait pas aſſez d'amour dans ſes Tragédies. Il leur répondit, qu'il ne croyait pas que ce fût la véritable place de l'amour ; mais que puiſqu'il leur fallait abſolument des Héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La Piéce fut achevée en 18. *jours : elle eut un grand ſuccès. On l'appelle à Paris,* Tragédie Chrètienne, *& on l'a jouée fort ſouvent à la place de* Polyeucte.

ZPI-

EPITRE DEDICATOIRE

A MONSIEUR

FAKENER,

MARCHAND ANGLAIS,

DEPUIS

AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE.

VOus êtes Anglais, mon cher ami, & je ſuis né en France; mais ceux qui aiment les Arts ſont tous concitoyens. Les honnêtes-gens qui penſent, ont à-peu-près les mêmes principes, & ne compoſent qu'une République; ainſi il n'eſt pas plus étrange de voir aujourdhui une Tragédie Françaiſe dédiée à un Anglais, ou à un Italien, que ſi un citoyen d'Ephèſe, ou d'Athènes, avait autrefois adreſſé ſon ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette Tragédie comme à mon compatriote dans la Littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouis en même tems du plaiſir de pouvoir dire à ma Nation, de quel œil les Négocians ſont regardés chez vous, quelle eſtime on ſait avoir en Angleterre pour une profeſſion qui fait la grandeur de l'Etat, & avec quelle ſupériorité quelques-uns d'entre vous repréſentent

leur patrie dans leur Parlement, & sont au rang des Législateurs.

Je sai bien que cette profession est méprisée de nos petits-maîtres; mais vous savez aussi, que nos petits-maîtres & les vôtres sont l'espèce la plus ridicule, qui rempe avec orgueil sur la surface de la Terre.

Une raison encore, qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un Anglais plûtôt qu'avec un autre, c'est votre heureuse liberté de penser; elle en communique à mon esprit; mes idées se trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble disposer de mon ame :
S'il sent vivement, il m'enflâme;
Et s'il est fort, il me soûtient.
Un Courtisan paitri de feinte,
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance & sa contrainte;
Mais un esprit libre, & sans crainte,
M'enhardit, & me fait penser.
Mon feu s'échauffe à sa lumiére,
Ainsi qu'un jeune Peintre instruit
Sous *le Moine* & sous *l'Argiliére*,
De ces Maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière;
Il prend malgré lui leur manière
Et compose avec leur esprit.
C'est pourquoi *Virgile* se fit

Un

Un devoir d'admirer *Homère.*
Il le ſuivit dans ſa carrière,
Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma piéce, je vous en faſſe une longue apologie ; je pourais vous dire, pourquoi je n'ai pas donné à *Zayre* une vocation plus déterminée au Chriſtianiſme, avant qu'elle reconnût ſon pére, & pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon amant, &c. Mais les eſprits ſages, qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons, ſans que je les indique ; pour les Critiques déterminés, qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſerait peine perduë que de leur dire mes raiſons.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait ſeulement une Piéce aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partagès,
De la ſavante Antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages.
Sur votre Théatre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images:

Addiſſon l'a déja tenté.
C'était le Poëte des ſages ;
Mais il était trop concerté ;
Et dans ſon *Caton* ſi vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages.
Imitez du grand *Addiſſon*
Seulement ce qu'il a de bon :
Poliſſez la rude action
De vos *Melpomènes* ſauvages ;
Travaillez pour les connaiſſeurs
De tous les tems, de tous les âges,
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que Meſſieurs les Poëtes Anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zayre* pour modèle : je leur prêche la ſimplicité naturelle, & la douceur des vers; mais je ne me fais point-du-tout le Saint de mon Sermon. Si *Zayre* a eu quelque ſuccès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eué de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été poſſible. J'ai flaté en cela le goût de mon auditoire : on eſt aſſez ſûr de réuſſir, quand on parle aux paſſions des gens plus qu'à leur raiſon. On veut de l'amour, quelque bon Chrètien que l'on ſoit ; & je ſuis très-perſuadé que bien en prit au grand *Corneille* de ne s'être pas borné dans ſon *Polyeucte* à faire caſſer

les

les ſtatuës de *Jupiter* par les Néophytes ; car telle eſt la corruption du genre humain, que peut-être

De *Polyeucte* la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers Chrètiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de ſa femme
Pour ce Payen ſon favori,
Qui méritait bien mieux ſa flâme
Que ſon bon dévot de mari.

Même avanture à-peu-près eſt arrivée à *Zayre*. Tous ceux, qui vont aux ſpectacles, m'ont aſſûré, que ſi elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéreſſé ; mais elle eſt amoureuſe de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait ſa fortune. Cependant il s'en faut bien, que j'aye échapé à la cenſure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vetillé, m'a critiqué :
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un Roman très-peu vraiſemblable,
Dans ma cervelle fabriqué ;
Que le ſujet en eſt tronqué,
Que la fin n'eſt pas raiſonnable ;
Même on m'avait pronoſtiqué

Ce ſifflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un Auteur miſérable.
Cher ami, je me ſuis moqué
De leur cenſure inſupportable.
J'ai mon drame en public riſqué,
Et le parterre favorable
Au-lieu du ſifflet m'a claqué.
Des larmes même ont offuſqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne ſuis point requinqué
Par un ſuccès ſi déſirable :
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma fable.
Je ſai qu'il eſt indubitable,
Que pour former œuvre parfait,
Il faudrait ſe donner au Diable,
Et c'eſt ce que je n'ai pas fait.

Je n'oſe me flater que les Anglais faſſent à *Zayre* le même honneur qu'ils ont fait à *Brutus* (*), dont on a joué la traduction ſur le Théatre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni aſſez dévots pour vous ſoucier beaucoup du vieux *Luſignan*, ni aſſez tendres pour être touchés de *Zayre*. Vous paſſez pour aimer mieux

(*) Mr. *de Voltaire* s'eſt trompé ; on a traduit & joué *Zayre* en Angleterre avec beaucoup de ſuccès.

mieux une intrigue de conjurés, qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre Théatre on bat des mains au mot de patrie, & chez nous à celui d'amour ; cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos Tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos Héros de Théatre ne soient amoureux ; mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encor qu'en Poëtes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choses en récompense que nous pourions prendre de vous. C'est au Théatre Anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue de mettre sur la Scène les noms de nos Rois & des anciennes familles du Royaume. Il me paraît, que cette nouveauté pourait être la source d'un genre de Tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici, & dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux, qui perfectionneront cette idée, dont *Zayre* n'est qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les Lettres, nous aurons assez d'Ecrivains. La Nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talent ; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, & par l'attrait plus flateur de la considération, tous les beaux Arts pouraient bien dépérir un jour au milieu

des

des abris élevés pour eux: & ces arbres plantés par *Louis XIV.* dégénéreraient faute de culture : le public aurait toujours du goût, mais les grands Maîtres manqueraient. Un Sculpteur dans ſon Académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, & n'éléverait pas ſa penſée juſqu'à *Girardon* & au *Pujet* ; un Peintre ſe contenterait de ſe croire ſupérieur à ſon confrère, & ne ſongerait pas à égaler *le Pouſſin.* Puiſſent les ſucceſſeurs de *Louis XIV.* ſuivre toujours l'exemple de ce grand Roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les Artiſtes ! Il encourageait à la fois un *Racine* & un *Vanrobès*. . . . . Il portait notre Commerce & notre gloire par-delà les Indes ; il étendait ſes graces ſur des étrangers étonnés d'être connus & récompenſés par notre Cour. Partout où était le mérite, il avait un Protecteur dans *Louis XIV.*

Car de ſon aſtre bienfaiſant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et ſous les glaces Boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaiſir ſes mains royales
Répandaient la gloire & l'argent,
Le tout ſans brigue & ſans cabales.
Guillelmini, *Viviani*,
Et le céleſte *Caſſini*,
Auprès des Lys venaient ſe rendre ;

Et

Et quelque forte penſion
Vous aurait pris le grand *Newton*,
Si *Newton* avait pu ſe prendre.
Ce ſont-là les heureux ſuccès
Qui faiſaient la gloire immortelle
De *Louis* & du nom Français.
Ce *Louis* était le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignit que par ſes progrès
Il n'envahît à tout jamais
La Monarchie univerſelle;
Mais il l'obtint par ſes bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos Rois; mais votre Nation y ſupplée. Vous n'avez pas beſoin des regards du Maître pour honorer & récompenſer les grands talents en tout genre. Le Chevalier *Steele* & le Chevalier *Vanbrouk*, étaient en même tems Auteurs Comiques & Membres du Parlement. La Primatie du Docteur *Tillotſon*, l'Ambaſſade de Mr. *Prior*, la Charge de Mr. *Newton*, le Miniſtère de Mr. *Addiſſon*, ne ſont que les ſuites ordinaires de la conſidération qu'ont chez vous les grands-hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des Mauſolées & des ſtatues après leur mort; il n'y a pas juſqu'aux Actrices célèbres qui n'ayent chez vous leur place dans les Temples à côté des grands Poëtes.

Votre

Votre *Ofilds* (*) & ſa devanciére
Bracegirdle la minaudiére,
Pour avoir ſu dans leurs beaux jours
Réuſſir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carriére,
S'en furent, avec le concours
De votre République entiére,
Sous un grand poele de velours,
Dans votre Egliſe pour toujours,
Loger de ſuperbe maniére.
Leur ombre en parait encor fiére,
Et s'en vante avec les amours:
Tandis que le divin *Moliére*,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetiére:
Et que l'aimable *le Couvreur*,
A qui j'ai fermé la paupiére,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une biére;
Et que Monſieur de *Laubiniére*
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois ſi vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre riviére.
Voyez-vous pas à ce récit

L'a-

(*) Fameuſe Actrice mariée à un Seigneur d'Angleterre.

L'amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en brifant fes armes,
Et *Melpomène* toute en larmes,
Qui m'abandonne, & fe bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si longtems de fes nobles charmes ?

Tout femble ramener les Français à la barbarie dont *Louis XIV.* & le Cardinal de *Richelieu* les ont tirés. Malheur aux Politiques qui ne connaiffent pas le prix des beaux Arts! La Terre eft couverte de Nations auffi puiffantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons prefque toutes avec peu d'eftime? C'eft par la raifon qu'on méprife dans la focieté un homme riche, dont l'efprit eft fans goût & fans culture. Surtout ne croyez pas, que cet empire de l'efprit, & cet honneur d'être le modèle des autres Peuples, foit une gloire frivole. Elle eft la marque infaillible de la grandeur d'un Empire: c'eft toujours fous les plus grands Princes que les Arts ont fleuri, & leur décadence eft quelquefois l'époque de celle d'un Etat. L'Hiftoire eft pleine de ces exemples; mais ce fujet me ménerait trop loin. Il faut que je finiffe cette lettre déja trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage, qui trouve naturellement fa place à la tête de cette Tragédie. C'eft une épitre en vers à celle qui a joué le rôle de *Zayre*: je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en eft acquitée;

Car

Car le Prophète de la Mecque
Dans ſon Serrail n'a jamais eu
Si gentille Arabeſque ou Grecque ;
Son œil noir, tendre, & bien fendu,
Sa voix, & ſa grace extrinsèque,
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebèque :
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans ſa bibliothèque,
Tout mon honneur ſera perdu.

Adieu, mon ami, cultivez toujours les Lettres & la Philoſophie, ſans oublier d'envoyer des vaiſſeaux dans les Echelles du Levant. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

V.



EPI-

EPITRE

A

MADEMOISELLE GOSSIN,

JEUNE ACTRICE

Qui a repréſenté le role de ZAYRE *avec beaucoup de ſuccès.*

JEune GOSSIN, reçoi mon tendre hommage,
Reçoi mes vers au Théatre aplaudis,
Protége-les. ZAYRE eſt ton ouvrage,
Il eſt à toi, puiſque tu l'embellis.
Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du Critique ont fait tomber les armes.
Ta ſeule vue adoucit les cenſeurs.
L'illuſion, cette Reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les allarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.
Le Dieu des vers qu'on allait dédaigner,
Eſt par ta voix aujourdhui ſûr de plaire;

Le

Le Dieu d'amour à qui tu fus plus chère,
Eſt par tes yeux bien plus ſûr de régner.
Entre ces Dieux déſormais tu vas vivre:
Hélas! longtems je les ſervis tous deux;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'Univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore,
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers!



SECON-

SECONDE LETTRE

AU MEME

MONSIEUR FAKENER,

ALORS

AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE,

Tirée d'une ſeconde Edition de ZAYRE.

MOn cher ami ; (car votre nouvelle Dignité d'Ambaſſadeur rend ſeulement notre amitié plus reſpectable, & ne m'empêche pas de me ſervir ici d'un titre plus ſacré que le titre de Miniſtre : le nom d'ami eſt bien-au deſſus de celui d'Excellence.)

Je dédie à l'Ambaſſadeur d'un grand Roi & d'une Nation libre, le même ouvrage que j'ai dédié au ſimple Citoyen, au Négociant Anglais (*).

Ceux qui ſavent combien le Commerce eſt honoré dans votre patrie, n'ignorent pas auſſi qu'un Négociant

(*) Ce que Mr. *de Voltaire* avait prévu dans ſa dédicace de *Zayre* eſt arrivé ; Mr. *Fakener* a été un des meilleurs Miniſtres, & eſt devenu un des hommes des plus conſidérables de l'Angleterre. C'eſt ainſi que les Auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'eſclaves à des gens dignes de l'être.

y eſt quelquefois un Légiſlateur, un bon Officier, un Miniſtre public.

Quelques perſonnes corrompuës par l'indigne uſage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont eſſayé de jetter un ridicule ſur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a oſé, ſur un Théatre conſacré au mauvais goût & à la médiſance, inſulter à l'Auteur de cette dédicace; & à celui qui l'avait reçuë, on a oſé lui reprocher d'être (*) un Négociant. Il ne faut point imputer à notre Nation une groſſiéreté ſi honteuſe, dont les peuples les moins civiliſés rougiraient. Les Magiſtrats qui veillent parmi nous ſur les mœurs, & qui ſont continuellement occupés à reprimer le ſcandale, furent ſurpris alors. Mais le mépris & l'horreur du public pour l'Auteur connu de cette indignité, ſont une nouvelle preuve de la politeſſe des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple, ſont ſouvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des eſprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes ſans goût, impolis & groſſiers, & on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils ſont oubliés du public, & recevez ce ſecond hommage. Je le dois d'autant plus à un

(*) On joua une mauvaiſe farce à la Comédie Italienne de Paris, dans laquelle on inſultait groſſiérement pluſieurs perſonnes de mérite, & entre autres Mr. *Fakener*. Le Sr. *Heraut*, Lieutenant de Police, permit cette indignité, & le public la ſiffla.

un Anglais, que cette Tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de ſuccès, on a parlé de moi ſur votre Théatre avec tant de politeſſe & de bonté, que j'en dois ici un remerciment public à votre Nation.

Je ne peux mieux faire, je croi, pour l'honneur des Lettres, que d'aprendre ici à mes compatriotes les ſingularités de la traduction & de la repréſentation de *Zayre* ſur le Théatre de Londres.

Monſieur *Hille*, homme de Lettres, qui paraît connaître le Théatre mieux qu'aucun Auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la Piéce, dans le deſſein d'introduire ſur votre ſcène quelques nouveautés, & pour la manière d'écrire les Tragédies, & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la repréſentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plûpart de vos Acteurs tragiques s'exprimaient ſouvent plus en Poëtes ſaiſis d'entouſiaſme, qu'en hommes que la paſſion inſpire. Beaucoup de Comédiens avaient encor outré ce défaut; ils déclamaient des vers empoulés, avec une fureur & une impétuoſité, qui eſt au beau naturel, ce que des convulſions ſont à l'égard d'une démarche noble & aiſée.

Cet air d'empreſſement ſemblait étranger à votre Nation; car elle eſt naturellement ſage, & cette ſageſſe eſt quelquefois priſe pour de la froideur par les étrangers. Vos Prédicateurs ne ſe permettent jamais un ton de Déclamateur. On rirait chez vous d'un Avo-

cat qui s'échaufferait dans fon playdoyer. Les feuls Comédiens étaient outrés. Nos Acteurs, & furtout nos Actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années : ce fut Mlle. *le Couvreur* qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un Auteur Italien de beaucoup d'efprit & de fens.

„ La legiadra *Couvreur* fola non trotta
„ Per quella ftrada dove i fuoi compagni
„ Van di galoppo tutti quanti in frotta,
„ Se auvien ch'ella pianga, o che fi lagni
„ Senza quegli urli fpaventofi loro,
„ Ti muove fi che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que Mlle. *le Couvreur* avait fait fur notre fcène, Mlle. *Cibber* vient de l'introduire fur le Théatre Anglais, dans le rôle de *Zayre*. Chofe étrange, que dans tous les Arts ce ne foit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au fimple !

Une nouveauté qui va paraître plus finguliére aux Français, c'eft qu'un Gentilhomme de votre pays, qui a de la fortune & de la confidération, n'a pas dédaigné de jouer fur votre Théatre le rôle d'*Orofmane*. C'était un fpectacle affez intéreffant de voir les deux principaux perfonnages remplis par un homme de condition, & l'autre par une jeune Actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encor récité un vers en fa vie.

Cet exemple d'un Citoyen, qui a fait ufage de fon talent

talent pour la déclamation, n'eſt pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de ſurprenant en cela, c'eſt que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion, que toutes les choſes de ce monde dépendent de l'uſage & de l'opinion. La Cour de France a danſé ſur le Théatre avec les Acteurs de l'Opéra; & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, ſinon que la mode de ces divertiſſemens ait fini. Pourquoi ſera-t-il plus étonnant de réciter que de danſer en public? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux Arts, ſinon que l'un eſt autant au-deſſus de l'autre, que les talens où l'eſprit a quelque part ſont au-deſſus de ceux du corps? Je le répète encor, & je le dirai toujours, aucun des beaux Arts n'eſt mépriſable, & il n'eſt véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à préſent à la traduction de *Zayre*, & au changement qui vient de ſe faire chez vous dans l'Art Dramatique.

Vous aviez une coûtume à laquelle Mr. *Addiſſon*, le plus ſage de vos Ecrivains, s'eſt aſſervi lui-même; tant l'uſage tient lieu de raiſon & de loi. Cette coûtume peu raiſonnable était de finir chaque Acte par des vers d'un goût différent du reſte de la piéce, & ces vers devaient néceſſairement renfermer une comparaiſon. *Phédre* en ſortant du Théatre ſe comparait poëtiquement à une biche, *Caton* à un rocher, *Cléopatre* à des enfans qui pleurent juſqu'à ce qu'ils ſoient endormis.

Le Traducteur de *Zayre* eſt le premier qui ait oſé maintenir les droits de la Nature contre un goût ſi éloigné d'elle. Il a proſcrit cet uſage ; il a ſenti que la paſſion doit parler un langage vrai , & que le Poëte doit ſe cacher toujours pour ne laiſſer paraître que le Héros.

C'eſt ſur ce principe qu'il a traduit avec naïveté, & ſans aucune enflure, tous les vers ſimples de la Piéce, que l'on gâterait, ſi on vouloit les rendre beaux.

„ On ne peut déſirer ce qu'on ne connaît pas.

❦

„ J'euſſe été près du Gange eſclave des faux Dieux,
„ Chrètienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.

❦

„ Mais Oroſmane m'aime , & j'ai tout oublié.

❦

„ Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
„ Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.

❦

„ Je me croirais haï d'être aimé faiblement.

❦

„ Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.

❦

„ L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

❦

„ L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous

Tous les vers qui ſont dans ce goût ſimple & vrai, ſont rendus mot-à-mot dans l'Anglais. Il eût été aiſé de les orner ; mais le Traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes. Il a aimé, & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le ſtile doit être conforme au ſujet. *Alzire*, *Brutus*, & *Zayre* demandaient, par exemple, trois ſortes de verſifications différentes.

Si *Bérénice* ſe plaignait de *Titus*, & *Ariane* de *Théſée*, dans le ſtile de *Cinna*, *Bérénice* & *Ariane* ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, ſi on cherche d'autres ornemens que la ſimplicité & la vérité.

Il n'eſt pas queſtion ici d'examiner s'il eſt bien de mettre tant d'amour dans les piéces de Théatre. Je veux que ce ſoit une faute, elle eſt & ſera univerſelle ; & je ne ſai quel nom donner aux fautes qui ſont le charme du Genre humain.

Ce qui eſt certain, c'eſt que dans ce défaut les Français ont réuſſi plus que toutes les autres Nations anciennes & modernes miſes enſemble. L'amour paraît ſur nos Théatres avec des bienſéances, une délicateſſe, une vérité, qu'on ne trouve point ailleurs. C'eſt que de toutes les Nations la Françaiſe eſt celle qui a le plus connu la ſocieté.

Le commerce continuel ſi vif & ſi poli des deux ſexes, a introduit en France une politeſſe aſſez ignorée ailleurs.

La société dépend des femmes. Tous les Peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Et des mœurs encor austères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de Religion, qui vous avaient rendu farouches, vous ôtèrent, jusqu'au tems de *Charles II.* la douceur de la société, au milieu même de la liberté. Les Poetes ne devaient donc savoir ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne Comédie fut ignorée jusqu'à *Molière*, comme l'art d'exprimer sur le Théatre des sentimens vrais & délicats fut ignoré jusqu'à *Racine*, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur tems. Un Poete, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vûes; il aura plûtôt fait cent Odes & cent Epitres, qu'une Scène où il faut faire parler la Nature.

Votre *Dryden*, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ses Héros amoureux, ou des hyperboles de Rhétorique, ou des indécences; deux choses également oposées à la tendresse.

Si Mr. *Racine* fait dire à *Titus* :

„ Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
„ Et croi toujours la voir pour la premiére fois:

Votre *Dryden* fait dire à *Antoine*:

„ Ciel ! comme j'aimai ! Témoins les jours & les nuits „ qui suivaient en dansant sous vos pieds. Ma seule af- „ faire était de vous parler de ma passion; un jour venait,

„ &

„& ne voyait rien qu'amour ; un autre venait, & c'é-
„tait de l'amour encore. Les Soleils étaient las de nous
„regarder, & moi je n'étais point las d'aimer.

Il eſt bien difficile d'imaginer, qu'*Antoine* ait en effet tenu de pareils diſcours à *Cléopatre*.

Dans la même piéce *Cléopatre* parle ainſi à *Antoine*.

„Venez à moi, venez dans mes bras, mon cher ſol-
„dat ; j'ai été trop longtems privée de vos careſſes.
„Mais quand je vous embraſſerai, quand vous ſerez
„tout à moi, je vous punirai de vos cruautés, en laiſ-
„ſant ſur vos lévres l'impreſſion de mes ardents baiſers.

Il eſt très-vraiſemblable que *Cléopatre* parlait ſouvent dans ce goût : mais ce n'eſt point cette indécence qu'il faut repréſenter devant une audience reſpectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire, C'eſt-là la pure Nature : on doit leur répondre que c'eſt préciſément cette Nature qu'il faut voiler avec ſoin.

Ce n'eſt pas même connaître le cœur humain, de penſer qu'on doit plaire davantage en préſentant ces images licentieuſes. Au contraire, c'eſt fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaiſirs. Si tout eſt d'abord à découvert, on eſt raſſaſié. Il ne reſte plus rien à chercher, rien à déſirer, & on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaiſirs que les gens groſſiers ne connaiſſent pas.

Les

Les ſpectateurs en ce cas ſont comme les amans, qu'une jouïſſance trop promte dégoute : ce n'eſt qu'à-travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées, qui feraient rougir, préſentées de trop près. C'eſt ce voile qui fait le charme des honnètes-gens ; il n'y a point pour eux de plaiſir ſans bienſéance.

Les Français ont connu cette régle plûtôt que les autres Peuples, non parce qu'*ils ſont ſans génie & ſans hardieſſe*, comme le dit ridiculement l'inégal & impétueux *Dryden*, mais parce que depuis la régence d'*Anne* d'Autriche ils ont été le Peuple le plus ſociable & le plus poli de la Terre ; & cette politeſſe n'eſt point une choſe arbitraire, comme ce qu'on apelle civilité ; c'eſt une loi de la Nature qu'ils ont heureuſement cultivée plus que les autres Peuples.

Le Traducteur de *Zayre* a reſpecté preſque partout ces bienſéances théatrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'eſt livré encor à d'anciens uſages.

Par exemple, lorſque dans la Piéce Anglaiſe *Oroſmane* vient annoncer à *Zayre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zayre* lui répond en ſe roulant par terre. Le Sultan n'eſt point ému de la voir dans cette poſture de ridicule & de deſeſpoir, & le moment d'après il eſt tout étonné que *Zayre* pleure :

Il lui dit cet hémiſtiche :

„ Zayre, vous pleurez !

Il aurait dû lui dire auparavant :

„ Zayre,

„ Zayre, vous vous roulez par terre.

Auſſi ces trois mots, *Zayre, vous pleurez*, qui font un grand effet ſur notre Théatre, n'en ont fait aucun ſur le vôtre, parce qu'ils y étaient déplacés. Ces expreſſions familières & naïves tirent toute leur force de la ſeule manière dont elles ſont amenées. *Seigneur, vous changez de viſage*, n'eſt rien par ſoi-mème; mais le moment où ces paroles ſi ſimples ſont prononcées dans *Mithridate*, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la manière dont il le faut, eſt, ce me ſemble, un mérite, dont les Français, ſi vous m'en exceptez, ont plus aproché que les Ecrivains des autres pays. C'eſt, je croi, ſur cet art que notre Nation doit en être cruë. Vous nous aprenez des choſes plus grandes & plus utiles. Il ſerait honteux à nous de ne le pas avoüer; les Français qui ont écrit contre les découvertes du Chevalier *Newton* ſur la lumiére, en rougiſſent; ceux qui combattent la gravitation, en rougiront bientôt.

Vous devez vous ſoumettre aux régles de notre Théatre, comme nous devons embraſſer votre Philoſophie. Nous avons fait d'auſſi bonnes expériences ſur le cœur humain, que vous ſur la Phyſique. L'art de plaire ſemble l'art des Français, & l'art de penſer paraît le vôtre. Heureux, Monſieur, qui comme vous les réunit! &c.

✠

A C-

ACTEURS.

OROSMANE, Soudan de Jérusalem.

LUSIGNAN, Prince du Sang des Rois de Jérusalem.

ZAYRE, } Esclaves du Soudan.
FATIME, }

NERESTAN, } Chevaliers Français.
CHATILLON, }

CORASMIN, } Officiers du Soudan.
MELEDOR, }

Un Esclave.

Suite.

La Scène est au Serrail de Jérusalem.

ZAYRE,



ZAYRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendais pas, jeune & belle Zayre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flateur, ou quels heureux deſtins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes;
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes.;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats,
Où ce brave Français devait guider nos pas;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,

Où

Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;
Compagnes d'un époux, & Reines en tous lieux,
Libres fans deshonneur, & fages fans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne foupirez-vous plus pour cette liberté?
Le Serrail d'un Soudan, fa trifte auftérité,
Ce nom d'efclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine?

ZAYRE.

On ne peut défirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le Ciel fixa nos pas.
Au Serrail des Soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raifon s'y voit accoutumée.
Le refte de la Terre anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan, qui nous tient fous fa loi :
Je ne connais que lui, fa gloire, fa puiffance :
Vivre fous Orofmane eft ma feule efpérance,
Le refte eft un vain fonge.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit fi fouvent de rompre notre chaîne?
Combien nous admirions fon audace hautaine!
Quelle gloire il acquit dans ces triftes combats
Perdus par les Chrêtiens fous les murs de Damas!
Orofmane vainqueur, admirant fon courage,

Le

Le laiſſa ſur ſa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor ; ſa généroſité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine eſpérance ?

ZAYRE.

Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Depuis plus de deux ans il n'eſt point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à ſon courage
Des ſermens indiſcrets pour ſortir d'eſclavage.
Il devait délivrer dix Chevaliers Chrètiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les ſiens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penſer.

FATIME.

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ſes ſermens,
Ne voudriez-vous pas ? . . .

ZAYRE.

Fatime, il n'eſt plus tems.
Tout eſt changé . . . .

FATIME.

Comment ? que prétendez-vous dire ?

ZAYRE.

Va, c'eſt trop te céler le deſtin de Zayre ;
Le ſecret du Soudan doit encor ſe cacher,

Mais

Mais mon cœur dans le tien se plait à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le Ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane . . . .

FATIME.

Eh bien !

ZAYRE.

Ce Soudan même,
Ce vainqueur des Chrètiens ... chère Fatime ... il m'aime...
Tu rougis . . . je t'entens . . . garde-toi de penser
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser,
Que d'un Maître absolu la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse,
Et que j'essuye enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager.
Cette fierté qu'en nous soûtient la modestie,
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.
Plutôt que jusques-là j'abaisse mon orgueil,
Je verrais sans pâlir les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner ; son superbe courage
A mes faibles apas présente un pur hommage ;
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés :
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bientôt son cœur & mes rivales.

FATI-

FATIME.

Vos apas, vos vertus, ſont dignes de ce prix ;
Mon cœur en eſt flaté, plus qu'il n'en eſt ſurpris:
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites,
Je me vois avec joye au rang de vos ſujettes.

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur,
Avec toi partagé je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas! puiſſe le Ciel ſouffrir cette hymenée!
Puiſſe cette grandeur, qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur!
N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes Chrètienne?

ZAYRE.

Ah! que dis-tu? Pourquoi rapeller mes ennuis?
Chère Fatime, hélas! ſai-je ce que je ſuis?
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître?

FATIME.

Néreſtan qui nâquit non loin de ce ſéjour,
Vous dit que d'un Chrètien vous reçutes le jour;
Que dis-je? Cette croix qui ſur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance avec ſoin conſervée,
Ce ſigne des Chrètiens que l'art dérobe aux yeux,

Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée,
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve; & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhore?
La coûtume, la loi plia mes premiers ans
A la Religion des heureux Musulmans.
Je le vois trop: les soins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre créance;
J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,
Chrètienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout; & la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Prisonnière, en ces lieux tu n'y fus renfermée,
Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau:
Pour moi des Sarrazins esclave en mon berceau,
La foi de nos Chrètiens me fut trop tard connuë.
Contr'elle cependant, loin d'être prévenuë,
Cette croix, je l'avouë, a souvent malgré moi
Saisi mon cœur surpris de respect & d'effroi:
J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée,

D'Oros-

D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables Loix,
Dont ici Nérestan me parla tant de fois;
Ces Loix qui de la Terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères;
Obligés de s'aimer, sans doute, ils sont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourdhui vous déclarer contr'eux?
A la Loi Mulsumane à jamais asservie,
Vous allez des Chrètiens devenir l'ennemie,
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAYRE.

Eh! qui refuserait le présent de son cœur?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne;
Peut-être sans l'amour, j'aurais été Chrètienne;
Peut-être qu'à ta Loi j'aurais sacrifié:
Mais Orosmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, & mon ame enyvrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grace, ses exploits;
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne:
Je ne te parle point du Sceptre qu'il me donne:
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Orosmane, & non son Diadème,

Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un panchant ſi flateur;
Mais ſi le Ciel ſur lui déployant ſa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné ſa vie,
Si le Ciel ſous mes loix eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zayre aujourdhui
Pour l'élever à ſoi deſcendrait juſqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux; ſans doute, c'eſt lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abſent de ce Palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

VErtueuſe Zayre, avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deſtinée,
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour.
Devoir en Muſulman vous parler ſans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet Univers contemple,
Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple;
Je ſai que notre Loi, favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes déſirs;

Que

Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreſſes;
Et tranquile au Serrail, dictant mes volontés.
Gouverner mon pays du ſein des voluptés;
Mais la molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle;
Je vois de Mahomet ces lâches ſucceſſeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'Autel & du Trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone;
Eux, qui ſeraient encor, ainſi que leurs ayeux,
Maîtres du Monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie;
Mais bientôt pour punir une Secte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin;
Mon pére, après ſa mort, aſſervit le Jourdain;
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrètiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;
Et lorſque la trompette, & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la Terre,
Je n'irai point en proye à de lâches amours,
Aux langueurs d'un Serrail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, & Zayre, & ma flâme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.

Ne croyez pas non-plus, que mon honneur confie
La vertu d'une épouſe à ces monſtres d'Aſie,
Du Serrail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un Maître eſclaves odieux.
Je ſai vous eſtimer autant que je vous aime;
Et ſur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaiſſez mon cœur.
Vous ſentez qu'en vous ſeule il a mis ſon bonheur.
Vous comprenez aſſez quelle amertume affreuſe
Corromprait de mes jours la durée odieuſe,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces ſentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zayre; & j'attens de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flame.
Je l'avoûrai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment,
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes ſentimens tel eſt le caractère.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur eſt épris,
Je viens vous épouſer; mais c'eſt à ce ſeul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuſe
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuſe.

ZAYRE.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! ſi votre grand cœur
A ſur mes ſentimens pu fonder ſon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flâmes ſecrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!

Ces

Ces noms chers & ſacrés, & d'amant & d'époux,
Ces noms nous ſont communs; & j'ai par-deſſus vous
Ce plaiſir ſi flateur à ma tendreſſe extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime;
De voir que ſes bontés ſont ſeules mes deſtins,
D'être l'ouvrage heureux de ſes auguſtes mains,
De révérer, d'aimer un Héros que j'admire.
Oui, ſi parmi les cœurs ſoumis à votre empire,
Vos yeux ont diſcerné les hommages du mien,
Si votre auguſte choix. . . .

SCENE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

CEt eſclave Chrêtien,
Qui ſur ſa foi, Seigneur, a paſſé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME.

O Ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la premiére enceinte il arrête ſes pas:

Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de ſon Maître,
Dans ces auguſtes lieux un Chrètien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraiſſe. En tous lieux, ſans manquer de reſpect,
Chacun peut deſormais jouïr de mon aſpect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de Rois des Tyrans inviſibles.

SCENE IV.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN, NERESTAN.

NERESTAN.

REſpectable ennemi qu'eſtiment les Chrètiens,
Je reviens dégager mes ſermens & les tiens;
J'ai ſatisfait à tout, c'eſt à toi d'y ſouſcrire;
Je te fais aporter la rançon de Zayre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
Dans les murs de Solyme illuſtres priſonniers.
Leur liberté par moi trop longtems retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée:
Sultan, tien ta parole, ils ne ſont plus à toi,
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi.

Mais

Mais graces à mes ſoins, quand leur chaîne eſt briſée,
A t'en payer le prix ma fortune épuiſée,
Je ne le céle pas, m'ôte l'eſpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte.
J'arrache des Chrêtiens à leur priſon funeſte;
Je remplis mes ſermens, mon honneur, mon devoir,
Il me ſuffit : Je viens me mettre en ton pouvoir;
Je me rens priſonnier, & demeure en ôtage.

OROSMANE.

Chrêtien, je ſuis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici ſe ſerait-il flaté
D'effacer Oroſmane en généroſité ?
Repren ta liberté, remporte tes richeſſes,
A l'or de ces rançons join mes juſtes largeſſes.
Au lieu de dix Chrêtiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent; tu les peux demander.
Qu'ils aillent ſur tes pas aprendre à ta patrie,
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent en partant, qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'Empire de ces lieux.
Mais parmi ces Chrêtiens que ma bonté délivre,
Luſignan ne fut point réſervé pour te ſuivre:
De ceux qu'on peut te rendre il eſt ſeul excepté;
Son nom ſerait ſuſpect à mon autorité:
Il eſt du Sang Français qui régnait à Solyme;

On

On ſait ſon droit au Trône ; & ce droit eſt un crime :
Du deſtin qui fait tout, tel eſt l'arrèt cruel :
Si j'euſſe été vaincu, je ſerais criminel.
Luſignan dans les fers finira ſa carriére,
Et jamais du Soleil ne verra la lumiére.
Je le plains ; mais pardonne à la néceſſité
Ce reſte de vengeance & de ſévérité.
Pour Zayre, croi-moi, ſans que ton cœur s'offenſe,
Elle n'eſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance ;
Tes Chevaliers Français, & tous leurs Souverains,
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NERESTAN.

Qu'entens-je ? Elle naquit Chrètienne.
J'ai pour la délivrer ta parole & la ſienne ;
Et quant à Luſignan, ce vieillard malheureux,
Pourait-il ? . . .

OROSMANE.

Je t'ai dit, Chrètien, que je le veux.
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière,
Se faiſant eſtimer, commence à me déplaire ;
Sors, & que le Soleil levé ſur mes Etats,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Néreſtan ſort.

FATIME.

FATIME.

O Dieu, ſecourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zayre,
Prenez dans le Serrail un ſouverain empire,
Commandez en Sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Coraſmin, que veut donc cet eſclave infidelle?
Il ſoupirait . . . ſes yeux ſe ſont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur?
De ce ſoupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'aviliſſe!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux ſuplice!
Moi, que je puiſſe aimer comme l'on ſait haïr!

Quicon-

Quiconque eſt ſoupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour ſeul ma maîtreſſe aſſervie,
Cher Coraſmin, je l'aime avec idolatrie;
Mon amour eſt plus fort, plus grand que mes bienfaits;
Je ne ſuis point jaloux . . . ſi je l'étais jamais . . .
Si mon cœur ! . . Ah! chaſſons cette importune idée.
D'un plaiſir pur & doux mon ame eſt poſſédée.
Va, fai tout préparer pour ces momens heureux,
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux:
Je vai donner une heure aux ſoins de mon Empire:
Et le reſte du jour ſera tout à Zayre.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, Chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux :
Vous, Sauveur des Chrètiens qu'un Dieu Sauveur envoye,
Paraiſſez, montrez-vous, goutez la douce joye,
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du Serrail en foule ils vous demandent ;
Ne privez point leurs yeux du Héros qu'ils attendent ;
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur. . . .

NERESTAN.

Illuſtre Châtillon, modérez cet honneur ;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire ;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute ; & tout Chrêtien, tout digne Chevalier,
Pour ſa Religion ſe doit ſacrifier ;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,

Conſiſte

Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un si noble devoir !
Pour nous, tristes jouets du sort qui nous oprime,
Nous malheureux Français, esclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où longtems sans secours
Le pére d'Orosmane abandonna nos jours:
Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

NERESTAN.

Dieu s'est servi de moi, Seigneur. Sa Providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mèlange altère ce bonheur!
Que de ce fier Soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse!
Dieu me voit & m'entend; il sait si dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.
Je faisais tout pour lui: j'espérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enyvrée
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée:
Du Serrail des Sultans sauvé par des Chrètiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flatais, espérance frivole!
De ramener Zayre à cette heureuse Cour,

Où

Où *Louis* des vertus a fixé le féjour.
Déja même la Reine, à mon zèle propice,
Lui tendait de fon Trône une main protectrice;
Enfin lorfqu'elle touche au moment fouhaité,
Qui la tirait du fein de fa captivité,
On la retient... Que dis-je... Ah! Zayre elle-même,
Oubliant les Chrètiens, pour ce Soudan qui l'aime....
N'y penfons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaifir mortel;
Des Chrètiens malheureux l'efpérance eft trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie;
Difpofez-en, Seigneur, elle vous apartient.

NERESTAN.

Seigneur, ce Lufignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en Héros fi féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce Héros malheureux de Bouillon defcendu,
Aux foupirs des Chrètiens ne fera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il eft ainfi, votre faveur eft vaine:
Quel indigne foldat voudrait brifer fa chaîne,
Alors que dans les fers fon Chef eft retenu?
Lufignan, comme à moi, ne vous eft pas connu.
Seigneur, remerciez ce Ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naiffance.

Long-

Longtems après ces jours à jamais déteſtés,
Après ces jours de ſang & de calamités,
Où je vis ſous le joug de nos barbares Maîtres,
Tomber ces murs ſacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel! ſi vous aviez vu ce Temple abandonné,
Du Dieu que nous ſervons le tombeau profané,
Nos péres, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos Autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans!
Luſignan, le dernier de cette auguſte race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des Temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le ſang infidelle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte foi le ſigne redouté,
Criant à haute voix, Français, ſoyez fidèles . . .
Sans doute en ce moment, le couvrant de ſes aîles,
La vertu du Très-Haut, qui nous ſauve aujourdhui,
Applaniſſait ſa route, & marchait devant lui;
Et des triſtes Chrètiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée.
Là, par nos Chevaliers, d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des loix.
O mon cher Néreſtan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu ſans doute, en cette courte vie,

Nous

Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jéruſalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorſque dans notre aſyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion déſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée;
Ce fut là le dernier de trente ans de revers;
Là je vis Luſignan chargé d'indignes fers:
Inſenſible à ſa chûte, & grand dans ſes miſères,
Il n'était attendri que des maux de ſes frères.
Seigneur, depuis ce tems, ce pére des Chrétiens,
Reſſerré loin de nous, blanchi dans ſes liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Aſie, & de l'Europe entière.
Tel eſt ſon ſort affreux, & qui peut aujourdhui,
Quand il ſouffre pour nous, ſe voir heureux ſans lui?

NERESTAN.

Ce bonheur, il eſt vrai, ſerait d'un cœur barbare.
Que je hais le deſtin qui de lui nous ſépare!
Que vers lui vos diſcours m'ont ſans peine entraîné!
Je connais ſes malheurs; avec eux je ſuis né.
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre;
Votre priſon, la ſienne, & Céſarée en cendre,
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers
Qui frapèrent mes yeux à peine encor ouverts.

Je fortais du berceau; ces images fanglantes
Dans vos triftes récits me font encor préfentes.
Au milieu des Chrètiens dans un Temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi raffemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,
Aux bras enfanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fûmes tranfportés dans ce Palais des Rois,
Dans ce même Serrail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zayre,
Qui depuis . . . pardonnez fi mon cœur en foupire,
Qui depuis égarée en ce funefte lieu,
Pour un Maître Barbare abandonna fon Dieu.

CHATILLON.

Telle eft des Mufulmans la funefte prudence.
De leurs Chrètiens captifs ils féduifent l'enfance;
Et je bénis le Ciel propice à nos deffeins,
Qui dans vos premiers ans vous fauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zayre même,
Qui renonce aux Chrètiens pour le Soudan qui l'aime,
De fon crédit au moins nous pourait fecourir:
Qu'importe de quel bras Dieu daigne fe fervir?
M'en croirez-vous? Le jufte, auffi-bien que le fage,
Du crime & du malheur fait tirer avantage.
Vous pouriez de Zayre employer la faveur
A fléchir Orofmane, à toucher fon grand cœur,
A nous rendre un Héros, que lui-même a dû plaindre,
Que fans doute il admire, & qui n'eft plus à craindre.

NERES-

NERESTAN.

Mais ce même Héros, pour briser ses liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens?
Et quand il le voudrait, est-il en ma puissance
D'obtenir de Zayre un moment d'audience?
Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir?
Le Serrail à ma voix poura-t-il se rouvrir?
Quand je pourais enfin paraître devant elle,
Que faut-il espérer d'une femme infidelle,
A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira sa honte écrite sur mon front?
Seigneur, il est bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime.
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

NERESTAN.

Eh bien... Mais quels chemins jusqu'à cette infidelle
Pouront... On vient à nous. Que voi-je? ô Ciel! c'est elle.

SCENE II.

ZAYRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAYRE *à Nérestan.*

C'Est vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le Soudan le permet, cessez de vous troubler:

Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre aproche,
Chassez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux,
Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me falut depuis gémir de votre absence;
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France:
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis;
Un entretien plus libre alors m'était permis;
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du Soudan je vivais inconnue:
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux Empire,
Y chercher la rançon de la triste Zayre:
Vous l'aportez: le Ciel a trompé vos bienfaits,
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoique ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vai m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
Comme vous des humains soulager la misère,
Protéger les Chretiens, leur tenir lieu de mère:
Vous me les rendez chers, & ces infortunés....

NERES-

NERESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!
Vous, qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre.

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre.
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir:
Oui, Lusignan est libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel! nous reverrions notre apui, notre père!

NERESTAN.

Les Chrêtiens vous devraient une tête si chère!

ZAYRE.

J'avais sans espérance osé la demander:
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder:
On l'amène en ces lieux.

NERESTAN.

Que mon ame est émuë!

ZAYRE.

Mes larmes malgré moi me dérobent sa vûë.
Ainsi que ce vieillard j'ai langui dans les fers;
Qui ne sait compâtir aux maux qu'on a soufferts?

NERESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle!

SCENE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, plusieurs esclaves Chrètiens.

LUSIGNAN.

DU séjour du trépas quelle voix me rapellé?
Suis-je avec des Chrètiens?...guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
En s'asseyant.
Suis-je libre en effet?

ZAYRE.

Oui, Seigneur; oui, vous l'ètes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes Chrètiens . . . .

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!
Chatillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le Palais qu'ont bâti vos ayeux;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAY-

ZAYRE.

Le Maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, Seigneur, & chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,

En montrant Néreftan.

Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix Chrètiens payer la délivrance:
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des Chevaliers Français tel est le caractère;
Leur noblesse en tout tems me fut utile & chère.
Trop digne Chevalier, quoi! vous passez les mers,
Pour soulager nos maux, & pour briser nos fers!
Ah! parlez, à qui dois-je un service si rare?

NERESTAN.

Mon nom est Néreftan; le sort longtems barbare,
Qui dans les fers ici me mit presqu'en naissant,
Me fit quitter bientôt l'Empire du Croissant.
A la Cour de Louïs, guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'aprentissage;
Ma fortune & mon rang sont un don de ce Roi,
Si grand par sa valeur, & plus grand par sa foi.
Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charante,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop longtems captivés,

Satisfit en tombant aux lys qu'ils ont bravés.
Venez, Prince, & montrez au plus grand des Monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques.
Paris va révérer le Martyr de la Croix,
Et la Cour de Louïs est l'azyle des Rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette Cour j'ai vû jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, Destaing, de Nesle, & ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre:
Vous voyez qu'au tombeau je suis prèt à descendre:
Je vais au Roi des Rois demander aujourdhui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est tems, écoutez ma prière,
Nérestan, Châtillon, & vous . . . de qui les pleurs
Dans ces momens si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSI-

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas! & j'étais pére, & je ne pus mourir!
Veillez du haut des Cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un pére accablé, furent portés ensemble
Dans ce même Serrail où le Ciel nous rassemble.

CHATILLON.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son berceau:
Ne pouvant la sauver, Seigneur, j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du Batême,
Lorsque les Sarazins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déja de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NERESTAN.

De quel ressouvenir mon ame est déchirée!

A cet âge fatal j'étais dans Césarée:
Et tout couvert de sang, & chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des Chrètiens.

LUSIGNAN.

Vous... Seigneur!... Ce Serrail éleva votre enfance?...

En les regardant.

Hélas! de mes enfans auriez-vous connaissance?
Ils seraient de votre âge, & peut-être mes yeux...
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAYRE.

Depuis que je respire,
Seigneur... Eh quoi! D'où vient que votre ame soupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O Ciel! ô Providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance;
Serait-il bien possible? Oui, c'est elle... Je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête:

Je

Je revoi . . . Je fuccombe à mon faififfement.

ZAYRE.

Qu'entens-je ? & quel foupçon m'agite en ce moment ?
Ah, Seigneur ! . . .

LUSIGNAN.

Dans l'efpoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abàndonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort fur cette croix, & qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! ce font-là de tes coups.
Quoi ! Madame, en vos mains elle était demeurée ?
Quoi ! tous les deux captifs, & pris dans Céfarée ?

ZAYRE.

Oui, Seigneur.

NERESTAN.

Se peut-il ?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mére en effet font les vivans portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voye ;
Dieu, ranime mes fens trop faibles pour ma joye.
Madame... Nereftan... Soûtien-moi, Chatillon...
Nereftan, fi je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le fein la cicatrice heureufe
Du fer dont à mes yeux une main furieufe...

NERESTAN.

Oui, Seigneur, il eft vrai.

LUSI-

LUSIGNAN.

Dieu juſte ! heureux momens !

NERESTAN *ſe jettant à genoux.*

Ah, Seigneur ! ah, Zayre !

LUSIGNAN.

Aprochez, mes enfans.

NERESTAN.

Moi, votre fils !

ZAYRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire !
Ma fille ! mon cher fils ! embraſſez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher !

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère & triſte famille,
Mon fils, digne héritier ... Vous ... hélas ! Vous ? ma fille !
Diſſipez mes ſoupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rens, me la rens-tu Chrêtienne ?
Tu pleures, malheureuſe, & tu baiſſes les yeux,
Tu te tais ! je t'entens ! ô crime ! ô juſtes Cieux !

ZAYRE.

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper : ſous les loix d'Oroſmane...
Puniſſez votre fille ... Elle était Muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi !
Ah, mon fils ! A ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton Temple, & périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triſtes enfans :
Et lorſque ma famille eſt par toi réünie,
Quand je trouve une fille, elle eſt ton ennemie !
Je ſuis bien malheureux ... c'eſt ton pére, c'eſt moi,
C'eſt ma ſeule priſon qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes derniéres peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines:
C'eſt le ſang de vingt Rois, tous Chrêtiens comme moi,
C'eſt le ſang des Héros, défenſeurs de ma Loi,
C'eſt le ſang des Martyrs .... ô fille encor trop chère,
Connois-tu ton deſtin, ſais-tu quelle eſt ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes fréres, ces Martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des Cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
Pour

Pour toi, pour l'Univers, eſt mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Voi ces murs, voi ce Temple envahi par tes Maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, ſa tombe eſt près de ce Palais;
C'eſt ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie;
C'eſt-là que de ſa tombe il rapella ſa vie.
Tu ne ſaurais marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas, ſans y trouver ton Dieu:
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton pére,
Ton honneur, qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te voi dans mes bras, & pleurer & frémir;
Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir:
Je voi la vérité dans ton cœur deſcenduë;
Je retrouve ma fille après l'avoir perduë;
Et je reprens ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revoi donc ma ſœur?... Et ſon ame...

ZAYRE.

Ah, mon pére,
Cher Auteur de mes jours: parlez, que dois-je faire?

LUSI-

LUSIGNAN.

M'ôter, par un ſeul mot, ma honte & mes ennuis,
Dire, Je ſuis Chrêtienne.

ZAYRE.

Oui .... Seigneur .... Je le ſuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçoi ſon aveu du ſein de ton Empire.

SCENE IV.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MAdame, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils Chrêtiens ſurtout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi: de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand Dieu! Quel coup vient nous confondre!

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAYRE.

Hélas, Seigneur !

LUSIGNAN.

O vous que je n'ofe nommer,
Jurez-moi de garder un fecret fi funefte.

ZAYRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le Ciel fera le refte.

Fin du fecond Acte.



ACTE III.

SCENE I.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

VOus étiez, Corafmin, trompé par vos allarmes;
Non, Louïs contre moi ne tourne point fes armes;
Les Français font laffés de chercher déformais
Des climats que pour eux le deftin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux deferts de l'aride Arabie,
Et venir arrofer, de leur fang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaiffeaux la Mer de la Syrie;
Louïs, des bords de Chypre, épouvante l'Afie;
Mais j'aprens que ce Roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'inftant la premiére nouvelle.
Contre les Mamelus fon courage l'apelle;
Il cherche Mélédin, mon fecret ennemi;
Sur leurs divifions mon Trone eft affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte, ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puiffance;

Et prodigues d'un ſang qu'ils devraient ménager,
Prennent, en s'immolant, le ſoin de me venger.
Relâche ces Chrêtiens; ami, je les délivre;
Je veux plaire à leur Maître, & leur permets de vivre:
Je veux que ſur la mer on les mène à leur Roi,
Que Louïs me connaiſſe, & reſpecte ma foi.
Méne-lui Luſignan; di-lui que je lui donne
Celui que la naiſſance allie à ſa Couronne,
Celui que par deux fois mon pére avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux Chrêtiens . . . .

OROSMANE.

Son nom n'eſt point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, ſi Louïs . . . .

OROSMANE.

Il n'eſt plus tems de feindre.
Zayre l'a voulu; c'eſt aſſez: & mon cœur
En donnant Luſignan, le donne à mon vainqueur.
Louïs eſt peu pour moi; je fais tout pour Zayre;
Nul autre ſur mon cœur n'aurait pris cet empire:
Je viens de l'affliger, c'eſt à moi d'adoucir
Le déplaiſir mortel qu'elle a dû reſſentir,
Quand, ſur les faux avis des deſſeins de la France,
J'ai fait à ces Chrêtiens un peu de violence.

Que

Que dis-je ? Ces momens perdus dans mon Conſeil,
Ont de ce grand hymen ſuſpendu l'apareil :
D'une heure encor, ami, mon bonheur ſe différe :
Mais j'emploirai du moins ce tems à lui complaire.
Zayre ici demande un ſecret entretien
Avec ce Néreſtan, ce généreux Chrètien . . .

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence ?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux eſclaves dans l'enfance ;
Ils ont porté mes fers, ils ne ſe verront plus ;
Zayre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défens point ; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du Serrail la contrainte cruelle.
J'ai mépriſé ces Loix dont l'âpre auſtérité
Fait d'une vertu triſte une néceſſité.
Je ne ſuis point formé du ſang Aſiatique ;
Né parmi les rochers au ſein de la Taurique,
Des Scythes mes ayeux je regarde la fierté,
Leurs mœurs, leurs paſſions, leur généroſité :
Je conſens qu'en partant Néreſtan la revoye ;
Je veux que tous les cœurs ſoient heureux de ma joye.
Après ce peu d'inſtans volés à mon amour,
Tous ſes momens, ami, ſont à moi ſans retour.
Va, ce Chrètien attend, & tu peux l'introduire ;
Preſſe ſon entretien, obéis à Zayre.

SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

EN ces lieux, un moment, tu peux encor rester.
Zayre à tes regards viendra se présenter.

SCENE III.

NERESTAN *seul.*

EN quel état, ô Ciel! en quels lieux je la laisse!
O ma Religion! ô mon père! ô tendresse!
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAYRE, NERESTAN,

NERESTAN.

MA sœur, je puis donc vous parler.
Ah! dans quel tems le Ciel nous voulut rassembler!
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAY-

ZAYRE.

Dieu, Lufignan!

NERESTAN.

Il touche à fon heure derniére.
Sa joye en nous voyant, par de trop grands efforts,
De fes fens affaiblis a rompu les refforts;
Et cette émotion, dont fon ame eft remplie,
A bientôt épuifé les fources de fa vie.
Mais pour comble d'horreurs, à ces derniers momens,
Il doute de fa fille, & de fes fentimens;
Il meurt dans l'amertume; & fon ame incertaine
Demande en foupirant fi vous êtes Chrêtienne.

ZAYRE.

Quoi, je fuis votre fœur, & vous pouvez penfer
Qu'à mon fang, à ma Loi, j'aille ici renoncer?

NERESTAN.

Ah, ma fœur! cette Loi n'eft pas la vôtre encore;
Le jour qui vous éclaire eft pour vous à l'aurore;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les Cieux.
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces Martyrs facrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourdhui
Le fceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,

Par ſa Loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre déſormais ſous cette ſainte Loi . . . .
Mais, mon cher frére..... Hélas! que veut-elle de moi?
Que faut-il?

NERESTAN.

Déteſter l'Empire de vos Maîtres;
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancètres,
Qui né près de ces murs eſt mort ici pour nous,
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler? Moins inſtruit que fidèle,
Je ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zèle.
Un Pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux
Vous aporter la vie, & déſſiller vos yeux.
Songez à vos ſermens; & que l'eau du Batème
Ne vous aporte point la mort & l'anathème.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir;
Mais à quel titre, ô Ciel! faut-il donc l'obtenir?
A qui le demander dans ce Serrail profane? . . . .
Vous, le ſang de vingt Rois, eſclave d'Oroſmane?
Parente de Louïs, fille de Luſignan,
Vous Chrètienne, & ma ſœur, eſclave d'un Soudan?
Vous m'entendez . . . . je n'oſe en dire davantage:
Dieu! nous réſerviez-vous à ce dernier outrage?

ZAYRE.

Ah, cruel! pourſuivez, vous ne connaiſſez pas
Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
Mon frére, ayez pitié d'une ſœur égarée,

Qui

Qui brûle, qui gémit, qui meurt déſeſpérée :
Je ſuis Chrêtienne, hélas! . . . j'attens avec ardeur
Cette eau ſainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne ſerai point indigne de mon frére,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux pére.
Mais parlez à Zayre, & ne lui cachez rien,
Dites . . . quelle eſt la Loi de l'Empire Chrêtien? . .
Quel eſt le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de ſes parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un Barbare un généreux apui,
Aurait touché ſon ame, & s'unirait à lui?

NERESTAN.

O Ciel! que dites-vous? Ah! la mort la plus promte,
Devrait . . . .

ZAYRE.

C'en eſt aſſez, frape, & prévien ta honte.

NERESTAN.

Qui vous, ma ſœur?

ZAYRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer.
Oroſmane m'adore . . . & j'allais l'épouſer.

NERESTAN.

L'épouſer! eſt-il vrai, ma ſœur? Eſt-ce vous-même?
Vous, la fille des Rois?

ZAYRE.

Frape, dis-je; je l'aime.

NERE'STAN.

Oprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, & vous la méritez:
Et si je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire:
Si la Loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma Religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce Palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un Barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louïs, l'exemple de la Terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frapant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs:
Zayre, cependant, ma sœur, son alliée,
Au Tyran d'un Serrail par l'hymen est liée?
Et je vai donc aprendre à Lusignan trahi,
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi?
Dans ce moment affreux, hélas! ton père expire,
En demandant à Dieu le salut de Zayre.

ZAYRE.

Arrète, mon cher frère .... arrète, connai-moi;
Peut-être que Zayre est digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage;
Ton couroux, ton reproche, est un plus grand outrage,
Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas,

Que

Que je te demandais, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage;
Tu fouffres, je le voi; je fouffre davantage.
Je voudrais que du Ciel le barbare fecours,
De mon fang, dans mon cœur, eût arrêté le cours;
Le jour qu'empoifonné d'une flamme profane,
Ce pur fang des Chrètiens brûla pour Orofmane,
Le jour que de ta fœur Orofmane charmé . . . .
Pardonnez-moi, Chrètiens; qui ne l'aurait âimé?
Il faifait tout pour moi; fon cœur m'avait choifie;
Je voyais fa fierté pour moi feule adoucie.
C'eft lui qui des Chrètiens a ranimé l'efpoir:
C'eft à lui que je dois le bonheur de te voir:
Pardonne; ton couroux, mon père, ma tendreffe,
Mes fermens, mon devoir, mes remors, ma faibleffe,
Me fervent de fuplice, & ta fœur en ce jour
Meurt de fon repentir plus que de fon amour.

NERESTAN.

Je te blâme, & te plains; croi-moi, la Providence
Ne te laiffera point périr fans innocence:
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté fon bras victorieux:
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce rofeau plié par les orages.
Il ne fouffrira pas qu'à fon culte engagé,
Entre un Barbare & lui ton cœur foit partagé.
Le Batême éteindra ces feux dont il foupire,

Et

Et tu vivras fidelle, ou périras martyre.
Achève, donc ici ton ferment commencé;
Achève & dans l'horreur dont ton cœur eſt preſſé,
Promets au Roi Louïs, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déja parle à ce cœur ſi ſincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma préſence il te faſſe Chrètienne,
Et que Dieu par ſes mains t'adopte & te ſoûtienne.
Le promets-tu, Zayre? . . . .

ZAYRE.

Oui, je te le promets:
Ren-moi Chrètienne & libre; à tout je me ſoumets.
Va, d'un pére expirant, va fermer la paupiére;
Va, je voudrais te ſuivre, & mourir la premiére.

NERESTAN.

Je pars, adieu, ma ſœur, adieu: puiſque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce Palais honteux,
Je reviendrai bientôt, par un heureux Batême,
T'arracher aux Enfers, & te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAYRE *ſeule.*

ME voilà ſeule, ô Dieu! que vai-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
Hélas!

Hélas! ſuis-je en effet, ou Françaiſe, ou Sultane?
Fille de Luſignan, ou femme d'Oroſmane?
Suis-je amante, ou Chrêtienne? O ſermens que j'ai faits!
Mon pére, mon pays, vous ſerez ſatisfaits.
Fatime ne vient point. Quoi! dans ce trouble extrême,
L'Univers m'abandonne! on me laiſſe à moi-même!
Mon cœur peut-il porter ſeul, & privé d'apui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourdhui?
A ta Loi, Dieu puiſſant, oui, mon ame eſt renduë;
Mais fai que mon amant s'éloigne de ma vûë.
Cher amant! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je duſſe aujourdhui redouter de te voir?
Moi, qui de tant de feux juſtement poſſédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre ſoin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour?
Hélas! & je t'adore; & t'aimer eſt un crime!

SCENE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PAraiſſez, tout eſt prêt; le beau feu, qui m'anime,
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant;
Les parfums de l'encens rempliſſent la Moſquée;

Du

Du Dieu de Mahomet la puiſſance invoquée
Confirme mes ſermens, & préſide à mes feux ;
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux.
Tout tombe à vos genoux ; vos ſuperbes rivales,
Qui diſputaient mon cœur, & marchaient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre, & de vous obéïr,
Devant vos volontés vont aprendre à fléchir.
Le Trône, les feſtins, & la cérémonie,
Tout eſt prêt ; commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où ſuis-je, malheureuſe ! ô tendreſſe ! ô douleur !

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE.

Où me cacher ?

OROSMANE.

Que dites-vous ?

ZAYRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zayre . . . .

ZAYRE.

Dieu de mon pére ! hélas ! que pouraï-je lui dire ?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flâme, & mon bonheur ! . . .

ZAYRE.

ZAYRE.

Hélas !

OROSMANE.

Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère ;
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne & charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, soutien-moi . . . .
Seigneur.

OROSMANE.

O Ciel ! eh quoi !

ZAYRE.

Seigneur, cet hymenée
Etoit un bien suprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le Trône & la grandeur.
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les Trônes de l'Asie,
Seule, & dans un désert auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais ... Seigneur ... ces Chrêtiens ...

OROSMANE.

Ces Chrêtiens.... Quoi ! Madame ?
Qu'auraient donc de commun cette Secte & ma flâme ?

ZAYRE.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,

Termi-

Termine en ces momens ſa vie & ſes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien ! quel intérèt ſi preſſant & ſi tendre,
A ce vieillard Chrètien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'ètes point Chrètienne ; élevée en ces lieux,
Vous ſuivez dès longtems la foi de mes ayeux :
Un vieillard qui ſuccombe au poids de ſes années,
Peut-il troubler ici vos belles deſtinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

ZAYRE.

Seigneur, ſi vous m'aimez, ſi je vous étais chère ....

OROSMANE.

Si vous l'ètes, ah Dieu !

ZAYRE.

Souffrez que l'on diffère . . .
Permettez que ces nœuds par vos mains aſſemblés . . .

OROSMANE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! eſt-ce vous qui parlez,
Zayre ?

ZAYRE.

Je ne puis ſoûtenir ſa colère.

OROSMANE.

Zayre !

ZAYRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire ;

Excu-



Excusez ma douleur ... Non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je suis, & tout ce que je dois;
Je ne puis soûtenir cet aspect qui me tuë,
Je ne puis ... Ah ! souffrez que loin de votre vûë,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, & l'horreur où je suis.

Elle sort.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée.
Est-ce à moi que l'on parle? ai-je bien entendu?
Est-ce moi qu'elle fuit? ô Ciel! & qu'ai-je vu?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême?
Je la laisse échaper! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous seul causez son trouble, & vous vous en plaignez,
Vous accusez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette

Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite?
Si c'était ce Français! ... quel ſoupçon! quelle horreur!
Quelle lumiére affreuſe a paſſé dans mon cœur!
Hélas! je repouſſais ma juſte défiance :
Un Barbare, un eſclave, aurait cette inſolence?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un eſclave Chrêtien?
Mais parle, tu pouvais obſerver ſon viſage;
Tu pouvais de ſes yeux entendre le langage :
Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis?
Apren-moi mon malheur ... tu trembles ... tu frémis ...
C'en eſt aſſez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos allarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive . . .

OROSMANE.

A cet affront, je ſerais réſervé ? . . .
Non, ſi Zayre, ami, m'avait fait cette offenſe,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance:
Le déplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide, aurait-il éclaté?
Ecoute, garde-toi de ſoupçonner Zayre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, ſoupire :
Que m'importe après tout le ſujet de ſes pleurs?

Qui

Qui fait si l'amour même entre dans ses douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'une esclave infidelle,
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouît de sa vûë une seconde fois ?
Qu'il revînt en ces lieux ?

OROSMANE.

Qu'il revînt ? lui, ce traître,
Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, & ma main dégoutante,
Confondrait dans son sang le sang de son amante....
Excuse les transports de ce cœur offensé ;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faiblesse ;
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zayre arrêter un soupçon ;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison :
Mais ne croi pas non plus que le mien s'avilisse,
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
Les éclaircissemens sont indignes de moi.
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;

Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zayre.
Allons, que le Serrail soit fermé pour jamais;
Que la terreur habite aux portes du Palais;
Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
Des Rois de l'Orient suivons l'antique usage.
On peut pour son esclave, oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse;
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
S'il régne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

QUe je vous plains, Madame, & que je vous admire!
C'eſt le Dieu des Chrêtiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire;
Il donnera la force à vos bras languiſſans,
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAYRE.

Eh! pourai-je achever ce fatal ſacrifice?

FATIME.

Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice:
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAYRE.

Jamais de ſon apui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille:
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur;
Et quand ce ſaint Pontiſe, organe du Seigneur,

Ne pourait aborder dans ce Palais profane . . .

ZAYRE.

Ah ! j'ai porté la mort dans le ſein d'Orofmane.
J'ai pu déſeſpérer le cœur de mon amant !
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment !
Mon Dieu, vous l'ordonnez ; j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi ! vous regretteriez cette chaine honteuſe ?
Hazarder la victoire, ayant tant combattu ?

ZAYRE.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérais, hélas ! tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles :
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour ;
Je lui crie en pleurant, ôte-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, rempli-moi de toi-même ;
Mais, Fatime, à l'inſtant, les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans, que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le Ciel & moi.
Eh bien, race des Rois, dont le Ciel me fit naître,
Pére, mére, Chrêtiens, vous, mon Dieu, vous, mon Maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourdhui,
Terminez donc mes jours, qui ne ſont plus pour lui.

Que

Que j'expire innocente, & qu'une main ſi chère,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.
Ah! que fait Orosmane? Il ne s'informe pas,
Si j'attens loin de lui la vie ou le trépas:
Il me fuit, il me laiſſe, & je n'y peux ſurvivre.

FATIME.

Quoi vous! fille des Rois, que vous prétendez ſuivre,
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel apui?...

ZAYRE.

Eh! pourquoi mon amant n'eſt-il pas né pour lui?
Orosmane eſt-il fait pour être ſa victime?
Dieu pourait-il haïr un cœur ſi magnanime?
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de vertus,
S'il était né Chrêtien, que ſerait-il de plus?
Et plût à Dieu du moins que ce ſaint Interprète,
Ce Miniſtre ſacré, que mon ame ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer!
Je ne ſai; mais enfin, j'oſe encore eſpérer,
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne reprouverait point une telle alliance:
Peut-être de Zayre en ſecret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré;
Peut-être en me laiſſant au Trône de Syrie,
Il ſoûtiendrait par moi les Chrètiens de l'Aſie.
Fatime, tu le ſais, ce puiſſant Saladin,
Qui ravit à mon ſang l'Empire du Jourdain,
Qui fit comme Orosmane admirer ſa clémence,

Au ſein d'une Chrètienne il avait pris naiſſance.

FATIME.

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous conſoler . . .

ZAYRE.

Laiſſe-moi, je vois tout, je meurs ſans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon ſang, tout me condamne :
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrais quelquefois me jetter à ſes pieds,
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expoſe les Chrètiens, qui n'ont que vous d'apui,
Et va trahir le Dieu, qui vous rapelle à lui.

ZAYRE.

Ah ! ſi tu connaiſſais le grand cœur d'Oroſmane !

FATIME.

Il eſt le Protecteur de la Loi Muſulmane ;
Et plus il vous adore, & moins il peut ſouffrir
Qu'on vous oſe annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le Pontife à vos yeux en ſecret va ſe rendre,
Et vous avez promis.

ZAYRE.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce ſecret :
Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !
Et pour comble d'horreur je ne ſuis plus aimée.

SCENE

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE.

OROSMANE.

MAdame, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant ſans rougir des ſentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame, & votre Maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous ;
Cruellement bleſſé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand, pour m'abaiſſer à feindre,
Je viens vous déclarer, que le plus froid mépris
De vos caprices vains ſera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendreſſe,
A chercher des raiſons, dont la flateuſe adreſſe,
A mes yeux éblouïs colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus,
Et qui craignant ſurtout qu'à rougir on l'expoſe,
D'un refus outrageant veut ignorer la cauſe.
Madame, c'en eſt fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait préſenter ;
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour, & ma main devaient être.
Il poura m'en coûter ; mais mon cœur s'y réſout ;

Aprenez qu'Orofmane eft capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vûë
Mourir défefpéré de vous avoir perduë,
Que de vous poffèder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un foupir qui ne foit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander feul à mes fens éperdus....
Eh bien, puifqu'il eft vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur . . .

OROSMANE.

Il eft trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le défirez,
Que fous une autre loi . . . Zayre, vous pleurez?

ZAYRE.

Ah, Seigneur! ah! du moins gardez de jamais croire,
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire:
Je fai qu'il faut vous perdre, & mon fort l'a voulu:
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous eft pas connu.
Me puniffe à jamais ce Ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orofmane!

OROSMANE.

Zayre, vous m'aimez!

ZAYRE.

Dieu, ſi je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas!
Vous m'aimez? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant ſi fidelle?
Je me connaiſſais mal; oui, dans mon déſeſpoir,
J'avais cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte.
Zayre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne à ton amant enchaîné ſous ta Loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi.
Qui, moi? Que ſur mon Trône une autre fût placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée:
Pardonne à mon couroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés, & ſi bien démentis;
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie,
Le Ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuye.
Je t'aimerai toujours... mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur?
Parle. Etait-ce un caprice? Eſt-ce crainte d'un Maître,
D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Serait-ce un artifice? Epargne-toi ce ſoin;
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin:
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie;
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, & mes ſens déchirés,
Pleins d'un amour ſi vrai....

ZAY-

ZAYRE.

Vous me déſeſpérez;
Vous m'êtes cher, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O Ciel! expliquez-vous. Quoi? toujours me troubler?
Se peut-il? . . .

ZAYRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler?

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zayre?
Eſt-il quelque Chrêtien qui contre moi conſpire?
Me trahit-on? parlez.

ZAYRE.

Eh! peut-on vous trahir?
Seigneur, entr'eux & vous vous me verriez courir:
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eſt à craindre;
Mon malheur eſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre, grand Dieu!

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAY-

ZAYRE.

Plût au Ciel qu'à vos jours la miènne fût unie !
Orofmane... Seigneur... permettez qu'aujourdhui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune....
Demain tous mes fecrets vous feront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô Ciel, vous m'accablez!
Pouvez-vous?...

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refufez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y confens, il en coûte à mes fens défolés:
Allez, fouvenez-vous que je vous facrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainfi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zayre?

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

SCENE

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH ! c'eſt trop tôt chercher ce ſolitaire azyle,
C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile ;
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de déſeſpoir.
Quoi donc, par ma tendreſſe élevée à l'Empire,
Dans le ſein du bonheur, que ſon ame déſire,
Près d'un amant qu'elle aime, & qui brûle à ſes pieds,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noyés !
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même après tout eus-je moins d'injuſtices ?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés?
Eſt-ce à moi de me plaindre ? on m'aime, c'eſt aſſez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe :
Je me rens, je le voi, ſon cœur eſt ſans détours,
La nature naïve anime ſes diſcours ;
Elle eſt dans l'âge heureux où régne l'innocence ,
A ſa ſincérité je dois ma confiance:
Elle m'aime ſans doute ; oui, j'ai lû devant toi,
Dans ſes yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ;
Et ſon ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche.

Qui

Qui peut avoir un cœur aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le ſentir pas?

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MELEDOR.

Cette lettre, Seigneur, à Zayre adreſſée,
Par vos Gardes ſaiſie, & dans mes mains laiſſée...

OROSMANE.

Donne... qui la portait?... Donne.

MELEDOR.

Un de ces Chrêtiens,
Dont vos bontés, Seigneur, ont briſé les liens:
Au Serrail, en ſecret, il allait s'introduire,
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vai-je lire?
Laiſſe-nous... je frémis.



SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

CEtte lettre, Seigneur,
Poura vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lisons, ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons ... „ Chère Zayre, il est tems de nous voir;
„ Il est vers la Mosquée une secrette issue,
„ Où vous pouvez sans bruit, & sans être aperçuë,
„ Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir:
„ Il faut tout hazarder, vous connaissez mon zèle;
„ Je vous attens, je meurs, si vous n'ètes fidèle.
Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu?

CORASMIN.

Moi, Seigneur?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahison horrible!

Sei-

Seigneur, à cet affront vous ètes insensible ?
Vous, dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,
D'une douleur si vive a reçû le poison ?
Ah ! sans doute l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin.
Montre-lui cet écrit . . . qu'elle tremble . . . & soudain
De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
Mais avant de fraper . . . ah ! cher ami, demeure,
Demeure, il n'est pas tems. Je veux que ce Chrètien
Devant elle amené . . . non . . . je ne veux plus rien . . .
Je me meurs . . . je succombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur !
Ce secret qui pesait à son infâme cœur !
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénuë,
Elle veut quelque tems se soustraire à ma vûë.
Je me fais cet effort, je la laisse sortir ;
Elle part en pleurant . . . & c'est pour me trahir.
Quoi, Zayre !

CORASMIN.

Tout sert à redoubler son crime.
Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime,
Et de vos sentimens rapellant la grandeur . . . .

OROS-

OROSMANE.

C'eſt-là ce Néreſtan, ce Héros plein d'honneur,
Ce Chrêtien ſi vanté, qui rempliſſait Solyme
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime !
Je l'admirais moi-même, & mon cœur combattu
S'indignait qu'un Chrêtien m'égalât en vertu.
Ah ! qu'il va me payer ſa fourbe abominable !
Mais Zayre, Zayre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave Chrêtienne, & que j'ai pu laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer !
Une eſclave ! Elle ſait ce que j'ai fait pour elle.
Ah malheureux !

CORASMIN.

Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zèle,
Si parmi les horreurs, qui doivent vous troubler,
Vous vouliez. . . .

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
Allez, volez, eſclave, & m'amenez Zayre.

CORASMIN.

Hélas ! en cet état que pourez-vous lui dire ?

OROSMANE.

Je ne ſai, cher ami, mais je prétens la voir.

CORASMIN.

Ah ! Seigneur, vous allez, dans votre déſeſpoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes.

Vos

Vos bontés contre vous lui donneront des armes,
Et votre cœur féduit malgré tous vos foupçons,
Pour la justifier cherchera des raifons.
M'en croirez-vous? cachez cette lettre à fa vûë.
Prenez pour la lui rendre une main inconnuë;
Par-là, malgré la fraude & les déguifemens,
Vos yeux démêleront fes fecrets fentimens,
Et des plis de fon cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penfes-tu qu'en effet Zayre me trahiffe? ...
Allons, quoi qu'il en foit, je vai tenter mon fort,
Et pouffer la vertu jufqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de fon côté pouffer la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funefte entretien;
Un cœur tel que le vôtre. ...

OROSMANE.

Ah? n'en redoute rien.
A fon exemple hélas! ce cœur ne faurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de favoir me contraindre:
Oui, puifqu'elle m'abaiffe à connaitre un rival ...
Tien, reçoi ce billet à tous trois fi fatal:
Va, choifis pour le rendre un efclave fidelle,
Mets en de fûres mains cette lettre cruelle:
Va, cours ... je ferai plus, j'éviterai fes yeux;
Qu'elle n'aproche pas ... c'eft elle, juftes Cieux!

SCENE VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

ZAYRE.

SEigneur, vous m'étonnez, quelle raiſon ſoudaine,
Quel ordre ſi preſſant près de vous me ramène ?

OROSMANE.

Eh bien, Madame, il faut que vous m'éclairciſſiez :
Cet ordre eſt important plus que vous ne croyez ;
Je me ſuis conſulté. . . . Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon ſort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon Sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon reſpect, mes ſoins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaiſſance.
Votre cœur par un Maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous, il eſt tems que je liſe,
Il faut que ſes replis s'ouvrent à ma franchiſe.
Jugez-vous : répondez avec la vérité.
Que vous devez au moins à ma ſincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puiſſance
L'emporte ſur mes ſoins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même inſtant,
Ta grace eſt dans mon cœur, prononce, elle t'attend.

Sacri-

Sacrifie à ma foi l'infolent qui t'adore,
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra fe détourner,
Que c'eſt le feul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, Seigneur! vous ofez me tenir ce langage?
Vous, cruel? . . . aprenez, que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le Ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, eſt né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeſte flâme;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je defcens de me juſtifier.
J'ignore ſi le Ciel, qui m'a toujours trahie,
A deſtiné pour vous ma malheureufe vie.
Quoi qu'il puiſſe arriver, je jure par l'honneur,
Qui non moins que l'amour eſt gravé dans mon cœur,
Je jure que Zayre à foi-même rendue,
Des Rois les plus puiſſans déteſterait la vûë,
Que tout autre, après vous, me ferait odieux.
Voulez-vous plus favoir, & me connaître mieux?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proye,
Ce cœur défefpéré devant vous fe déploye?
Sachez donc qu'en fecret il penfait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourdhui;
Qu'il ſoupirait pour vous, avant que vos tendreſſes
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes faibleſſes;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds;

Qu'il vous aimait enfin, lorſque vous m'ignoriez ;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour Maître.
J'en atteſte le Ciel, que j'offenſe peut-être ;
Et ſi j'ai mérité ſon éternel couroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi ? des plus tendres feux ſa bouche encor m'aſſure !
Quel excès de noirceur ! Zayre ! ... ah, la parjure !
Quand de ſa trahiſon j'ai la preuve en ma main !

ZAYRE.

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre ſein ?

OROSMANE.

Je ne ſuis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu ſi tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendreſſe !
Mais encor une fois quelle fureur vous preſſe ?
Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !
Vous doutez de mon cœur ?

OROS-

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.

Allez, rentrez, Madame.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMi, ſa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'eſt pas démentie;
Tranquille dans le crime, & fauſſe avec douceur,
Elle a juſques au bout ſoûtenu ſa noirceur.
As-tu trouvé l'eſclave? as-tu ſervi ma rage?
Connaîtrai-je à la fois ſon crime & mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne pouvez pas
Soupirer deſormais pour ſes traîtres apas:
Vous la verrez ſans doute avec indifférence,
Sans que le repentir ſuccède à la vengeance,
Sans que l'amour ſur vous en repouſſe les traits.

OROSMANE.

Coraſmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous? ô Ciel! Vous?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'eſpérance.

Cet odieux Chrètien, l'élève de la France,
Eſt jeune, impatient, léger, préſomptueux,
Il peut croire aiſément ſes téméraires vœux :
Son amour indiſcret, & plein de confiance,
Aura de ſes ſoupirs hazardé l'inſolence :
Un regard de Zayre aura pu l'aveugler,
Sans doute il eſt aiſé de s'en laiſſer troubler :
Il croit qu'il eſt aimé ; c'eſt lui ſeul qui m'offenſe ;
Peut-être ils ne ſont point tous deux d'intelligence :
Zayre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaiſir mortel.
Coraſmin, écoutez . . . : Dès que la nuit plus ſombre
Aux crimes des mortels viendra prèter ſon ombre,
Si-tôt que ce Chrètien, chargé de mes bienfaits,
Néreſtan, paraîtra ſous les murs du Palais,
Ayez ſoin qu'à l'inſtant la Garde le ſaiſiſſe,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux ſuplice,
Et que chargé de fers il me ſoit préſenté.
Laiſſez, ſurtout, laiſſez Zayre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime ;
Ma fureur eſt plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé ;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

OROSMANE, CORASMIN, un esclave.

OROSMANE.

On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains est le sort de ton Maître;
Donne-lui le billet de ce traître Chrêtien;
Ren-moi compte de tout, examine-la bien.
Porte-moi sa réponse: on approche . . . c'est elle.

A Corasmin.

Vien, d'un malheureux Prince ami tendre & fidelle,
Vien m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCENE II.

ZAYRE, FATIME, l'esclave.

ZAYRE.

Eh qui peut me parler dans l'état où je suis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire?
Le Serrail est fermé! Dieu! si c'était mon frère!

Si la main de ce Dieu, pour soûtenir ma foi,
Par des chemins cachés, le conduisait vers moi!
Quel esclave inconnu se présente à ma vûë?

L'ESCLAVE.

Cette lettre en secret à mes mains parvenuë,
Poura vous assurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME *à part pendant que Zayre lit.*

Dieu tout-puissant, éclate en ta bonté,
Fai descendre ta grace en ce séjour profane,
Arrache ma Princesse au barbare Orosmane.

ZAYRE *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME *à l'esclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rapellera, soyez prêt, laissez-nous.

SCENE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

LI ce billet, hélas! di-moi ce qu'il faut faire;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME.

FATIME.

Dites plûtôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ſes Autels.
Ce n'eſt point Néreſtan, c'eſt Dieu qui vous apelle.

ZAYRE.

Je le ſais, à ſa voix je ne ſuis point rebelle,
J'en ai fait le ſerment: mais puis-je m'engager,
Moi, les Chrêtiens, mon frère, en un ſi grand danger?

FATIME.

Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle ſeul à votre ame ébranlée;
Je connais votre cœur; il penſerait comme eux,
Il hazarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah! connaiſſez du moins l'erreur qui vous engage;
Vous tremblez d'offenſer l'amant qui vous outrage.
Quoi! ne voyez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'ame d'un Tartare, à travers ſes bontés?
Ce tigre encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant, menaçait ſa maîtreſſe . . .
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher,
Vous ſoupirez pour lui?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher?
C'eſt moi qui l'offenſais, moi qu'en cette journée
Il a vu ſouhaiter ce fatal hymenée;
Le Trone était tout prêt, le Temple était paré,

Mon

Mon amant m'adorait, & j'ai tout differé.
Moi, qui devais ici trembler fous fa puiffance,
J'ai de fes fentimens bravé la violence,
J'ai foumis fon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a facrifié fes tranfports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame eft bleffée,
Peut-il en ce moment remplir votre penfée?

ZAYRE.

Ah! Fatime, tout fert à me défefpérer:
Je fai que du Serrail rien ne peut me tirer:
Je voudrais des Chrètiens voir l'heureufe contrée,
Quitter ce lieu funefte à mon ame égarée,
Et je fens qu'à l'inftant promte à me démentir,
Je fais des vœux fecrets, pour n'en jamais fortir.
Quel état! quel tourment! Non, mon ame inquiète
Ne fait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle fouhaite;
Une terreur affreufe eft tout ce que je fens.
Dieu, détourne de moi ces noirs-preffentimens,
Pren foin de nos Chrètiens, & veille fur mon frère,
Pren foin, du haut des Cieux, d'une tète fi chère:
Oui, je le vai trouver, je lui vais obéir.
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par fon abfence alors à parler enhardie,
J'aprens à mon amant le fecret de ma vie:
Je lui dirai le culte où mon cœur eft lié,
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié;

Mais

Mais dussai-je au suplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
Va, tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
Rapelle cet esclave.

SCENE IV.

ZAYRE *seule.*

O Dieu de mes ayeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
Que ta main me conduise, & que ton œil m'éclaire!

SCENE V.

ZAYRE, l'esclave.

ZAYRE.

Allez dire au Chrètien, qui marche sur vos pas,
Que mon cœur aujourdhui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.

A part.

Allons, rassure-toi, malheureuse Zayre!



SCENE

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN, l'esclave.

OROSMANE.

Que ces momens, grand Dieu, sont lents pour ma fureur!

A l'esclave.

Eh bien, que t'a-t-on dit? Répon. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur.

On n'a jamais senti de si vives allarmes.
Elle a pâli, tremblé, ses yeux versaient des larmes;
Elle m'a fait sortir, elle m'a rapellé,
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celle qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

OROSMANE.

A l'esclave. *A Corasmin.*

Allez, il me suffit. Ote-toi de mes yeux.
Laissez-moi. Tout mortel me devient odieux.
Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême,
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.



SCENE

SCENE VII.

OROSMANE *seul.*

OU suis-je? ô Ciel! où suis-je? où portai-je mes voeux?
Zayre, Néreſtan... couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous.... miſérable Zayre,
Tu ne jouïras pas ... Coraſmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! trop cruel ami, quoi vous m'abandonnez?
Venez, a-t-il paru, ce rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zayre!... l'infidelle.... après tant de bienfaits!
J'aurais d'un œil ſerein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chûte épouvantable:

J'au-

J'aurais ſu, dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage & ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime! . . .

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel eſt votre deſſein?

OROSMANE.

N'entens-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur . . .

OROSMANE.

Un bruit affreux a frapé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance;
Le Serrail eſt plongé dans un profond ſilence;
Tout dort; tout eſt tranquille, & l'ombre de la nuit . . .

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, & ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe!
Tu ne connaiſſais pas mon cœur & ma tendreſſe,
Combien je t'adorais! quels feux! ah, Coraſmin!
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin.
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Pren pitié de ma rage. Oui, cours . . . Ah, la cruelle!

CORAS-

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez? Vous, Oroſmane? ô Cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre:
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre:
Plain, Zayre, plain-moi, l'heure aproche, ces pleurs,
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémi de mes ſouffrances,
Frémi de mon amour, frémi de mes vengeances.
Aproche, vien, j'entens... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du Palais quelqu'un porte ſes pas.

OROSMANE.

Va ſaiſir Néreſtan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.



SCENE

SCENE IX.

OROSMANE, ZAYRE & FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du Théatre.*

ZAYRE.

Vien, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entens-je! eſt-ce là cette voix,
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime?
Perfide!... vengeons-nous... quoi! c'eſt elle? ô deſtin!

Il tire ſon poignard.

Zayre! ah Dieu... ce fer échape de ma main.

ZAYRE *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin, vien, ſoutien mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en friſſonnant, mon cœur eſt éperdu...
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu?

OROSMA-

OROSMANE *courant à Zayre.*

C'eſt moi que tu trahis: tombe à mes pieds, parjure!

ZAYRE *tombant dans la couliſſe.*

Je me meurs: ô mon Dieu!

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure:
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait?..
Rien que de juſte... Allons, j'ai puni ſon forfait.
Ah! voici ſon amant que mon deſtin m'envoye,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joye.

SCENE DERNIERE.

OROSMANE, ZAYRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, eſclaves.

OROSMANE.

Aproche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut ſi cher:
Mépriſable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un Héros avec l'ame d'un traître,
Tu m'impoſais ici pour me deshonorer.
Va, le prix en eſt prêt; tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'expoſes,

Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son suplice?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déja dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent partout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me deshonore.
Regarde, elle est ici.

NERESTAN.

Que dis-tu? Quelle erreur...

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NERESTAN.

Ah! que vois-je? Ah, ma sœur!
Zayre!... Elle n'est plus. Ah, monstre! Ah, jour horrible!

OROSMANE.

Sa sœur! Qu'ai-je entendu? Dieu! serait-il possible?

NERESTAN.

Barbare, il est trop vrai: viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père,

Il venait dans mes bras d'achever ſa misère,
Et d'un père expiré j'aportais en ces lieux
La volonté dernière & les derniers adieux;
Je venais, dans un cœur trop faible & trop ſenſible,
Rapeller des Chrêtiens le culte incorruptible.
Hélas! elle offenſait notre Dieu, notre Loi,
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zayre! . . . Elle m'aimait? Eſt-il bien vrai, Fatime?
Sa ſœur? . . . J'étais aimé?

FATIME.

Cruel! voilà ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui malgré ſoi conſtante à t'adorer,
Se flatait, eſpérait que le Dieu de ſes pères
Recevrait le tribut de ſes larmes ſincères;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas! à cet excès ſon cœur l'avait trompée;
De cet eſpoir trop tendre elle était occupée;
Tu balançais ſon Dieu dans ſon cœur allarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit aſſez. O Ciel! j'étais aimé!
Va, je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage . . .

NERESTAN.

Cruel ! qu'attens-tu donc pour assouvir ta rage ?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux,
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux :
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au Héros dont tu viens d'assassiner la fille.
Tes tourmens sont-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, souvien-toi des Chrètiens,
Dont tu m'avais juré de briser les liens ;
Dans sa férocité ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux serait-il bien capable ?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE *allant vers le corps de Zayre.*

Zayre !

CORASMIN.

Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez ; trop de douleur de votre ame s'empare,
Souffrez que Nérestan . . .

NERESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE *après une longue pause.*

Qu'on détache ses fers. Ecoutez, Corasmin,

Que

Que tous ſes compagnons ſoient délivrés ſoudain,
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largeſſes ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur . . .

OROSMANE.

Obéïs, & ne replique pas,
Vole, & ne trahi point la volonté ſuprême
D'un Soudan qui commande, & d'un ami qui t'aime;
Va, ne perds point de tems, fors, obéïs . . .

à Nereſtan.

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous tes Chrétiens, aprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dut m'être ſacré ;
Di-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le Ciel ait formé les innocens apas ;
Di-leur qu'à ſes genoux j'avais mis mes Etats ;

Di-leur que dans son sang cette main s'est plongée;
Di que je l'adorais, & que je l'ai vengée. *Il se tue.*

Aux siens.

Respectez ce Héros, & conduisez ses pas.

NERESTAN.

Guide-moi, Dieu puissant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne?

Fin du cinquième & dernier Acte.



ALZI-

ALZIRE,

OU LES

AMERICAINS,

TRAGEDIE,

Représentée pour la première fois le 27. Janvier 1736.

EPITRE
A MADAME
LA MARQUISE
DU CHASTELET.

MADAME,

QUel faible hommage pour Vous, qu'un de ces ouvrages de Poësie, qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public, & à l'illusion du Théatre, pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité !

Qu'est-ce en effet qu'un Roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les ouvrages de Géomètrie avec la même facilité que les autres lisent les Romans ; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce sage Précepteur du genre humain, que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées ; enfin aux yeux d'une personne, qui, née pour les agrémens, leur préfère la vérité ?

Mais, MADAME, le plus grand génie, & sûrement le plus désirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-Arts. Ils sont tous la nouriture & le plaisir de l'ame : y en a-t-il dont on doive

se

ſe priver ? Heureux l'eſprit que la Philoſophie ne peut deſſécher, & que les charmes des belles-Lettres ne peuvent amollir, qui ſait ſe fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* & *Newton*, s'élever dans la lecture de *Ciceron* & de *Boſſuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Taſſe !*

Tel eſt votre génie, MADAME ; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les perſonnes de votre ſexe & de votre rang, à croire qu'on s'ennoblit encor en perfectionnant ſa raiſon, & que l'eſprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes penſaient déroger, & les femmes ſortir de leur état, en oſant s'inſtruire. Les uns ne ſe croyaient nés que pour la guerre, ou pour l'oiſiveté ; & les autres, que pour la coquéterie.

Le ridicule même que *Molière* & *Deſpréaux* ont jetté ſur les femmes ſavantes, a ſemblé dans un ſiécle poli, juſtifier les préjugés de la barbarie. Mais *Molière*, ce Légiſlateur dans la Morale & dans les bienſéances du monde, n'a pas aſſurément prétendu, en attaquant les femmes ſavantes, ſe moquer de la ſcience & de l'eſprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation ; ainſi que dans ſon *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocriſie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une ſatyre contre les femmes, l'exact, le ſolide, le laborieux, l'élégant *Deſpréaux* avait

vait consulté les femmes de la Cour les plus spirituelles, il eût ajoûté à l'art & au mérite de ses ouvrages si bien travaillés, des graces & des fleurs, qui leur eussent encor donné un nouveau charme. En vain, dans sa Satyre des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avait apris l'Astronomie ; il eût mieux fait de l'aprendre lui-même.

L'Esprit Philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si *Boileau* vivait encor, lui qui osait se moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en secret *Roberval* & *Sauveur*, serait obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumiéres des *Maupertuis*, des *Réaumurs*, des *Mairans*, des *Dufays*, & des *Clairauts* ; de tous ces véritables savans, qui n'ont pour objet qu'une science utile, & qui en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre Nation. Nous sommes au tems, j'ose le dire, où il faut qu'un Poëte soit Philosophe, & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siécle les Français aprirent à arranger des mots. Le siécle des choses est arrivé. Telle qui lisait aurefois *Montagne*, l'*Astrée*, & les *Contes de la Reine de Navarre*, était une savante. Les *Deshoullières* & les *Daciers*, illustres dans différens genres, sont venuës depuis. Mais votre sexe a encor tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fit pour elles le livre charmant des *Mondes*, & les *Dialogues sur la lumiére* qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*. Il

Il eſt vrai, qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de ſon état pour cultiver les Sciences, ferait condamnable, même dans ſes ſuccès ; mais, MADAME, le même eſprit qui mène à la connaiſſance de la vérité, eſt celui qui porte à remplir ſes devoirs. La Reine d'Angleterre, l'épouſe de *George II.* qui a ſervi de médiatrice entre les deux plus grands Métaphyſiciens de l'Europe, *Clarke* & *Leibnitz*, & qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les ſoins de Reine, de femme & de mère. *Chriſtine*, qui abandonna le Trône pour les beaux-Arts, fut au rang des grands Rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'eſprit de ſon Ayeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle conſidération au Sang dont elle eſt ſortie ?

Vous, MADAME, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles ſont votre occupation dans l'âge des plaiſirs. Vous faites plus ; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de ſoin que vous l'avez acquis. Continuez, MADAME, à chérir, à oſer cultiver les Sciences, quoique cette lumiére, longtems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en ſecret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle eſt devenue publique ?

Eh ! pourquoi rougir de ſon mérite ? L'eſprit orné n'eſt qu'une beauté de plus. C'eſt un nouvel Empire.

On

On souhaite aux Arts la protection des Souverains : celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus ?

Permettez-moi de dire encor, qu'une des raisons, qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des Arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune ; c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'*Horace* dise de lui :

(*) *L'indigence est le Dieu qui m'inspira des vers.*

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satyre (si j'ose m'exprimer ainsi) déshonorent parmi les hommes une profession, qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, MADAME, qu'un panchant invincible a déterminé aux Arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées, de *Ciceron*, ce Consul Romain qui fut le pére de la patrie, de la liberté & de l'éloquence (†). „Les let-

„tres

(*) —— Paupertas impulit audax
Ut versus facerem ——
Horat. Epist. Libr. II. Epist. 2. vers. 51.

(†) Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent ; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.

„ tres forment la jeuneſſe, & font les charmes de l'âge „ avancé. La proſpérité en eſt plus brillante. L'adverſi- „ té en reçoit des conſolations ; & dans nos maiſons, „ dans celles des autres, dans les voyages, dans la ſo- „ litude, en tout tems, en tous lieux, elles font la dou- „ ceur de notre vie.

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à préſent, MADAME, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il eſt poſſible, de paſſer auprès de vous le reſte de ma vie, dans le ſein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous ſacrifiez dans votre jeuneſſe les plaiſirs faux, mais enchanteurs du monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrèce*, ce Poete Philoſophe dont les beautés & les erreurs vous ſont ſi connues :

(*) Heureux, qui retiré dans le Temple des ſages,
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages,
Qui contemple de loin les mortels inſenſés,
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre,
Sans penſer, ſans jouïr, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours,

Pour-

(*) *Sed nil dulcius eſt, bene quam munita tenere*
Edita doctrina ſapientûm templa ſerena,
Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præſtante labore
Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri.
O miſeras hominum mentes! O pectora cæca!

Pourſuivant la fortune & rempant dans les Cours !
O vanité de l'homme ! O faibleſſe ! O miſère !

Je n'ajouterai rien à cette longue épitre, touchant la Tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, MADAME, après avoir parlé de vous ? Tout ce que je puis dire, c'eſt que je l'ai compoſée dans votre maiſon & ſous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai eſſayé de peindre (*) ce ſentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces ſentimens tant recommandés par les Sages de l'Antiquité, & épurés dans notre Religion, ces vraies loix de la Nature, toujours ſi mal ſuivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaiſſez ceux qui le défigurent encor. Puiſſe le public, d'autant plus ſévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes !

Puiſſe au moins cet hommage, que je vous rens, MADAME, périr moins vite que mes autres écrits ! Il ſerait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adreſſe.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

DISCOURS

(*) Tout cela n'était pas un vain compliment comme la plûpart des épitres dédicatoires. L'Auteur paſſa en effet vingt ans de ſa vie à cultiver, avec cette Dame illuſtre, les belles-Lettres & la Philoſophie, & tant qu'elle vécut, il refuſa conſtamment de venir auprès d'un Souverain qui le demandoit, comme on le voit par pluſieurs lettres du Tome troiſiéme.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de Religion l'emporte sur les vertus de la Nature.

La Religion d'un Barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrêtien mal instruit n'est souvent guères plus juste. Etre fidelle à quelques pratiques inutiles, & infidelle aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prières, & garder ses vices: jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter; voilà sa Religion. Celle du Chrêtien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal. Tel est *Gusman* au moment de sa mort; tel *Alvarès* dans le cours de sa vie; tel j'ai peint *Henri IV.* même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant: on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'opression; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi la HENRIADE s'est soutenue malgré les

les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas abſolument que la France eût un Poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs, qui ne laiſſent point empoiſonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'eſt à ce petit nombre d'hommes que j'adreſſe les réflexions ſuivantes; j'eſpère qu'ils les pardonneront à la néceſſité où je ſuis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute eſpèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était oprimé. Il faut aparemment, dit-il, que cet homme ſoit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces poſtes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on; c'eſt un citoyen obſcur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* & *Locke* qu'avec ſes compatriotes, & dont la figure n'eſt pas plus connue de quelques-uns de ſes ennemis, que du graveur qui a prétendu graver ſon portrait. C'eſt l'Auteur de quelques piéces qui vous ont fait verſer des larmes, & de quelques ouvrages dans leſquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet eſprit d'humanité, de juſtice, de liberté qui y régne. Ceux qui le calomnient, ce ſont des hommes pour la plûpart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée, & qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort, uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné. Cet

étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, & quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains & de ses compatriotes, ce que l'on peut espérer des étrangers & de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la Littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule, & que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

Virgile, *Varius*, *Pollion*, *Horace*, *Tibulle*, étaient amis; les monumens de leur amitié subsistent, & aprendront à jamais aux hommes, que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'Univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimaient pourtant & vivaient en frères; & nous, qui sommes renfermés sur un si petit Théatre; nous, dont les noms à peine connus dans un coin du Monde, passeront bientôt comme nos modes; nous nous acharnons les uns contre les autres pour un

éclair

éclair de réputation, qui hors de notre petit Horifon ne frape les yeux de perfonne. Nous fommes dans un tems de difette ; nous avons peu, nous nous l'arrachons. *Virgile* & *Horace* ne fe difputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis Artificum : de la maladie des Artiftes.* La plus incurable eft cette jaloufie & cette baffeffe. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'eft que l'intérêt a fouvent plus de part encor que l'envie à toutes ces petites brochures fatyriques dont nous fommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtems, à un homme qui avait fait je ne fai quelle mauvaife brochure contre fon ami & fon bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude? Il répondit froidement: Il faut que je vive (*).

De quelque fource que partent ces outrages, il eft fûr qu'un homme qui n'eft attaqué que dans fes écrits, ne doit jamais répondre aux critiques ; car fi elles font bonnes, il n'a autre chofe à faire qu'à fe corriger; & fi elles font mauvaifes, elles meurent en naiffant. Souvenons-nous de la fable du *Bocalini.* „ Un voyageur, „ dit-il, était importuné dans fon chemin du bruit des „ cigales ; il s'arrêta pour les tuer ; il n'en vint pas à „ bout, & ne fit que s'écarter de fa route. Il n'avait „ qu'à continuer paifiblement fon voyage ; les cigales

 „ fe-

(*) Ce fut l'Abbé *Guiot des Fontaines*, qui fit cette réponfe à Mr. le Comte d'*Argenfon*, depuis Secretaire d'Etat de la guerre.

„ feraient mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours."

Il faut toujours que l'Auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *fe ipfum deferere turpiffimum eft.* On fait que ceux qui n'ont pas affez d'efprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos perfonnes; quelque honteux qu'il foit de leur répondre, il le ferait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme fans Religion; & une des belles preuves qu'on en a aportées, c'eft que dans *Oedipe*, *Jocafte* dit ces vers:

Les Prêtres ne font point ce qu'un vain peuple penfe,
Notre crédulité fait toute leur fcience.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, font auffi raifonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé, que la HENRIADE dans plufieurs endroits *fentait bien fon Sémipélagien.* On renouvelle fouvent cette accufation cruelle d'irréligion, parce que c'eft le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? Comment s'en confoler, finon en fe fouvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis *Socrate* jufqu'à *Defcartes* ont effuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une feule queftion: Je demande, qui a le plus de Religion, ou le calomniateur qui perfécute, ou le calomnié qui pardonne?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon efprit

prit d'être ſatyrique, & il eſt impoſſible à mon cœur d'être envieux. J'en apelle à l'Auteur de *Radamiſte* & d'*Electre*, qui par ces deux ouvrages m'inſpira le premier le déſir d'entrer quelque tems dans la même carrière: ſes ſuccès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendriſſement m'arrachait aux repréſentations de ſes pièces; il ſait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

J'oſe dire avec confiance, que je ſuis plus attaché aux beaux-Arts qu'à mes écrits: ſenſible à l'excès dè mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand Poëte, un bon Muſicien, un bon Peintre, un Sculpteur habile (s'il a de la probité), comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les Arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami; pluſieurs y ont trouvé un père. Voilà mes ſentimens; quiconque a vécu avec moi ſait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me ſuis cru obligé de parler ainſi au public ſur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Refuter des critiques eſt un vain amour-propre; confondre la calomnie eſt un devoir.

ACTEURS.

D. GUSMAN, Gouverneur du Perou.

D. ALVARES, Pére de Gusman, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, fille de Monteze.

EMIRE, } suivantes d'Alzire.
CEPHANE, }

Officiers Espagnols.

Americains.

La Scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

ALZI.



ALZIRE,
OU LES
AMERICAINS,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ALVARES, D. GUSMAN.

ALVARES.

DU Conſeil de Madrid l'autorité ſuprême
Pour ſucceſſeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le Prince, & le Dieu que je ſers,
Sur la riche moitié d'un nouvel Univers :
Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,

Qui produit les trésors & les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains,
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique :
Je montrai le premier au peuple du Méxique (*a*)
L'apareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux :
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse,
Les vainqueurs Castillans (*b*) ont dirigé ma course ;
Heureux, si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces Héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré longtems sur ces tristes vainqueurs,
Que le Ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumiére,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables loix,
L'Empire du Potoze & la Ville des Rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage Hémisphère ;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon père ;
Je dois de vous encor aprendre à gouverner,

Et

(*a*) L'expédition du Méxique se fit en 1517. & celle du Perou en 1525. Ainsi *Alvares* a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la Scène, fut bâti en 1535.

(*b*) On sait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Méxique, & *Pizaro* au Pérou.

Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARES.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage:
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encor au conseil, & régle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur Maître.
Je consacre à mon Dieu négligé trop longtems,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace, elle me sera chère;
Je l'attens comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourdhui par votre ordre arrètés dans nos murs:
Songez que ce grand jour doit ètre un jour propice,
Marqué par la clémence, & non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.
D'une ville naissante encor mal assurée,
Au peuple Américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a domté n'accoûtume ses yeux;
Que méprisant nos loix, & promt à les enfreindre,
Il ose contempler des Maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'aprenne à nous voir,
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.

L'Amé-

L'Américain farouche eſt un monſtre ſauvage,
Qui mord en frémiſſant le frein de l'eſclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flate il ſe croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence;
Et la ſévérité produit l'obéiſſance.
Je ſai qu'aux Caſtillans il ſuffit de l'honneur,
Qu'à ſervir ſans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le reſte du monde, eſclave de la crainte,
A beſoin qu'on l'oprime, & ſert avec contrainte.
Les Dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne ſont teints de ſang, n'obtiennent point de vœux (*c*).

ALVARES.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
Vous Chrêtien, vous choiſi pour régner déſormais
Sur des Chrêtiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne ſont-ils pas aſſouvis des ravages,
Qui de ce Continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer ſous ce brulant Tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom Catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, par un contraire choix,
Pour annoncer ſon Nom, pour faire aimer ſes Loix;

Et

(*c*) On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a preſque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible ſuperſtition.

Et nous de ces climats deſtructeurs implacables,
Nous & d'or & de ſang toujours inſatiables,
Déſerteurs de ſes Loix, qu'il fallait enſeigner,
Nous égorgeons ce peuple, au lieu de le gagner.
Par nous tout eſt en ſang, par nous tout eſt en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inſpire la terreur;
Les Eſpagnols ſont craints; mais ils ſont en horreur:
Fléaux du nouveau Monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ces climats nous ſommes les Barbares.
L'Américain farouche en ſa ſimplicité,
Nous égale en courage, & nous paſſe en bonté.
Hélas! ſi, comme vous, il était ſanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié, qu'ils m'ont ſauvé le jour?
Avez-vous oublié, que près de ce ſéjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur ſort.
J'étais ſeul, ſans ſecours, & j'attendais la mort:
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me fraper, embraſſa mes genoux.
„ Alvarès, me dit-il, Alvarès, eſt-ce vous?
„ Vivez, votre vertu nous eſt trop néceſſaire:
„ Vivez, aux malheureux ſervez long-tems de père:
„ Qu'un peuple de Tyrans, qui veut nous enchaîner,
„ Du moins par cet exemple aprenne à pardonner.

„ Allez,

„ Allez, la grandeur d'ame eſt ici le partage
„ Du peuple infortuné qu'ils ont nommé ſauvage.
Eh bien, vous gémiſſez : je ſens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainſi que votre père.
Ah ! ſi la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourdhui pouriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des Rois de ces triſtes contrées,
Qu'à vos ſanglantes mains la fortune a livrées ?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le ſang répandu de ſes concitoyens ?
Ou bien attendez-vous que ces cris & ces larmes
De vos ſévéres mains faſſent tomber les armes ?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnez, je briſe leurs liens ;
J'y conſens ; mais ſongez qu'il faut qu'ils ſoient Chrètiens ;
Ainſi le veut la loi : quitter l'idolatrie,
Eſt un titre en ces lieux pour mériter la vie :
A la Religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, & forçons les eſprits ;
De la néceſſité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des Autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, eſclaves de ma Loi,
Tremblent ſous un ſeul Dieu, comme ſous un ſeul Roi.

ALVARES.

Ecoutez-moi, mon fils ; plus que vous je déſire,
Qu'ici

Qu'ici la vérité fonde un nouvel Empire,
Que le Ciel & l'Eſpagne y ſoient ſans ennemis:
Mais les cœurs oprimés ne ſont jamais ſoumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé perſonne,
Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rens donc, Seigneur, & vous l'avez voulu;
Vous avez ſur un fils un pouvoir abſolu:
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche:
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puiſque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout perſuader,
C'eſt de vous que j'attens le bonheur de ma vie.
Alzire contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avouë, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère:
Et rempant ſous ſes loix, eſclave d'un coup d'œil,
Par des ſoumiſſions careſſer ſon orgueil.
Je ne veux point ſur moi lui donner tant d'empire.
Vous ſeul, vous pouvez tout ſur le père d'Alzire;
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à ſa fille, & force enfin ſon choix.
Daignez... mais c'en eſt trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaiſſe à la prière.

ALVA.

ALVARES.

C'en eſt fait. J'ai parlé, mon fils, & ſans rougir.
Monteze a vu ſa fille, il l'aura ſu fléchir.
De ſa famille auguſte en ces lieux priſonnière,
Le Ciel a par mes ſoins conſolé la miſère.
Pour le vrai Dieu Monteze a quitté ſes faux Dieux.
Lui-même de ſa fille a déſillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire eſt le modelle;
Les peuples incertains fixent les yeux ſur elle;
Son cœur aux Caſtillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jetter ſes racines profondes;
Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux Mondes.
Ces féroces humains, qui déteſtent nos Loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un eſprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baiſſer un front docile;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs déſormais Eſpagnols & Chrètiens.
Monteze vient ici; mon fils, allez m'attendre
Aux Autels, où ſa fille avec lui va ſe rendre.



SCENE II.

ALVARES, MONTEZE.

ALVARES.

Eh bien ! votre ſageſſe & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

MONTEZE.

Pére des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'Empire & la famille,
Semble éprouver encor un reſte de terreur ;
Et d'un pas chancellant marche vers ſon vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie,
Ont revolté ma fille en ces climats nourie.
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix ;
Tes mœurs nous ont apris à réverer tes Loix ;
C'eſt par toi que le Ciel à nous s'eſt fait connaître :
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer Caſtillan ce monde eſt abattu ;
Il céde à la puiſſance, & nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïſſable :
Nous déteſtions ce Dieu qu'annonça leur fureur ;
Nous l'aimons dans toi ſeul, il s'eſt peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne, & Monteze, & ma fille.
Inſtruits par tes vertus, nous ſommes ta famille.

Sers.

Sers-lui longtems de pére, ainſi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire, eſt ſa conquête:
Va dans ton Temple auguſte en ordonner la fête:
Va, je crois voir des Cieux les peuples éternels
Deſcendre de leur ſphère, & ſe joindre aux mortels.
Je répons de ma fille, elle va reconnaître,
Dans le fier Don Guſman, ſon époux & ſon Maître.

ALVARES.

Ah! puiſqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Monteze, au tombeau je deſcens trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenſes contrées,
Rends du Monde aujourdhui les bornes éclairées:
Dieu des Chrêtiens, préſide à ces vœux ſolemnels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes Autels;
Deſcends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vai preſſer cet heureux hymenée:
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *ſeul.*

Dieu, deſtructeur des Dieux que j'avais trop ſervis,
Protège de mes ans la fin dure & funeſte;
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reſte;
Daigne veiller ſur elle, & conduire ſon cœur.

SCENE

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en eft tems, confens à ton bonheur ;
Ou plutôt, fi ta foi, fi ton cœur me feconde,
Par ta félicité fai le bonheur du monde :
Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres deftructeurs :
Remonte au rang des Rois, du fein de la misère ;
Tu dois à ton état plier ton caractère :
Prens un cœur tout nouveau, viens, obéi, fui-moi,
Et renais Efpagnole en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon fang eft à vous : mais fi je vous fuis chère,
Voyez mon défefpoir, & lifez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteufe douleur.
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accompliffe.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux facrifice.
Mais quel tems, juftes Cieux, pour engager ma foi !
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gufman le fer ofa détruire

Des enfans du Soleil le redoutable Empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

MONTEZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux ;
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos Prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'Etat,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat,
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre;
Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi ;
Porte, porte aux Autels un cœur maître de soi ;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes,
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiére à la loi des Chrêtiens ;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens :
Il t'apelle aux Autels, il régle ta conduite ;
Enten sa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite !
Je sai ce qu'est un père, & quel est son pouvoir.
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites,
Qu'à ce devoir sacré la Nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux.

Mon

Mon cœur changé par vous abandonna ſes Dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terraſſées,
Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaiſſées.
Mais vous, qui m'aſſuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait aux piés de ſes Autels,
Que ſa Loi, ſa Morale, & conſolante & pure,
De mes ſens déſolés guérirait la bleſſure,
Vous trompiez ma faibleſſe. Un trait toujours vainqueur,
Dans le ſein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaiſſante;
Zamore vit encor au cœur de ſon amante.
Condamnez, s'il le faut, ces juſtes ſentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,
Cet amour immortel ordonné par vous-même;
Uniſſez votre fille au fier Tyran qui m'aime;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéïs:
Mais tremblez en formant ces nœuds mal aſſortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en ſa préſence,
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourdhui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah, que dis-tu, ma fille? épargne ma vieilleſſe;
Au nom de la Nature, au nom de ma tendreſſe,
Par nos deſtins affreux, que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel, que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuſe.
Ai-je fait un ſeul pas que pour te rendre heureuſe?

Jouï de mes travaux ; mais crain d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourdhui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée.
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espère qu'en toi : voudrais-tu le trahir ?
Aprens à te domter.

ALZIRE.

Faut-il aprendre à feindre ?
Quelle science, hélas !

SCENE V.

D. GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai sujet de me plaindre,
Que l'on opose encor à mes empressemens
L'offensante lenteur de ces retardemens.
J'ai suspendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils sont en liberté ; mais j'aurais à rougir,
Si ce faible service eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême,
Je voulais vous devoir à ma flâme, à vous-même :
Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZI-

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colère céleſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte!
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond:
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractère: & jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer pourait trahir ſa foi:
C'eſt un art de l'Europe: il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchiſe; & je ſai que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous eſt cher encore.
Ce Cacique (*d*) obſtiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant je l'ai domté, mort doit-il être à craindre?
Ceſſez de m'offenſer, & ceſſez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés;
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, & moins de jalouſie;
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avouë, & tel fut mon devoir.
De ce monde oprimé Zamore était l'eſpoir.
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes,

(*d*) Le mot propre eſt Inca: mais les Eſpagnols accoûtumés dans l'Amérique Septentrionale au titre de Cacique, le donnèrent d'abord à tous les Souverains du Nouveau Monde.

Il m'aima : ſon trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance, & connaiſſez mon cœur;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidelle.

SCENE VI.

GUSMAN *ſeul.*

SOn orgueil, je l'avouë, & ſa ſincérité,
Etonne mon courage, & plaît à ma fierté.
Allons, ne ſouffrons pas que cette humeur altiére
Coûte plus à domter que l'Amérique entiére.
La groſſiére Nature, en formant ſes apas,
Lui laiſſe un cœur ſauvage, & fait pour ces climats:
Le devoir fléchira ſon courage rebelle;
Ici tout m'eſt ſoumis, il ne reſte plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe: & qu'on ne diſe plus,
Qu'un vainqueur & qu'un Maître eſſuya des refus.

Fin du premier Acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE I.

ZAMORE, Americains.

ZAMORE.

AMis de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, & croît dans l'infortune;
Illuſtres compagnons de mon funeſte ſort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous ſans ſervir Alzire & la patrie,
Sans ôter à Guſman ſa déteſtable vie,
Sans punir, ſans trouver cet inſolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu ſa fureur?
Dieux impuiſſans! Dieux vains de nos vaſtes contrées!
A des Dieux ennemis vous les avez livrées:
Et ſix cent Eſpagnols ont détruit ſous leurs coups
Mon pays, & mon Trône, & vos Temples, & vous.
Vous n'avez plus d'Autels, & je n'ai plus d'Empire;
Nous avons tout perdu, je ſuis privé d'Alzire.
J'ai porté mon couroux, ma honte & mes regrets
Dans les ſables mouvans, dans le fond des forêts;
De la Zone brûlante, & du milieu du Monde,

L'Aſtre du jour (*e*) a vu ma course vagabonde,
Juſqu'aux lieux où ceſſant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, & revient ſur ſes pas.
Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes déſirs ont rendu l'eſpérance;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos Maîtres avides;
Nous les avons laiſſés dans ces forêts errans,
Pour obſerver ces murs bâtis par nos Tyrans.
J'arrive, on nous ſaiſit: une foule inhumaine
Dans des goufres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis, où ſommes-nous? Ne pourra-t-on m'inſtruire,
Qui commande en ces lieux, quel eſt le ſort d'Alzire?
Si Monteze eſt eſclave, & voit encor le jour,
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible Cour?
Chers & triſtes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'aprendre un deſtin que j'ignore?

UN AMERICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce Palais par des chemins divers,

Etran-

(*e*) L'Aſtronomie, la Géographie, la Géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes ſur des colomnes pour marquer les équinoxes & les ſolſtices.

Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien apris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,
Du moins ſi nos Tyrans ont réſolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te ſuivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;
Mais mourir dans l'oprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa patrie,
Périr ſans ſe venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, & de ces aſſaſſins,
Qui de ſang enivrés, de nos tréſors avides,
De ce Monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces Tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARES, ZAMORE, Americains.

ALVARES.

Soyez libres, vivez.

ZAMO-

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre !
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre !
Quel vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner !
Tu parais Eſpagnol, & tu ſais pardonner !
Es-tu Roi ? Cette ville eſt-elle en ta puiſſance ?

ALVARES.

Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel eſt donc ton deſtin, vieillard trop généreux ?

ALVARES.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh ! qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence ?

ALVARES.

Dieu, ma Religion, & la reconnaiſſance.

ZAMORE.

Dieu ? ta Religion ? Quoi ces Tyrans cruels,
Monſtres déſaltérés dans le ſang des mortels,
Qui dépeuplent la Terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie,
Dont l'infâme avarice eſt la ſuprême loi,
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

ALVARES.

Ils ont le même Dieu, mon fils ; mais ils l'outragent ;

Nés

Nés ſous la loi des Saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir ;
Tu connais leurs forfaits, mais connai mon devoir.
Le Soleil par deux fois a d'un Tropique à l'autre,
Eclairé dans ſa marche & ce monde & le nôtre.
Depuis que l'un des tiens, par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos miſères,
Tous vos concitoyens ſont devenus mes frères ;
Et je mourrais heureux ſi je pouvais trouver
Ce Héros inconnu qui m'a pu conſerver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,
C'eſt lui ; n'en doutons point ; c'eſt Alvares lui-même.
Pourais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas ?

ALVARES.

Que me dit-il ? Aproche. O Ciel ! ô Providence !
C'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnaiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affaiblis par les ans,
Hélas ! avez-vous pû le chercher ſi longtems ?
Mon bienfaiteur ! mon fils ! (*f*) parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux, & je t'y ſers de père.
La mort a reſpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquiter vers toi.

ZAMO-

(*f*) Il l'embraſſe.

ZAMORE.

Mon père, ah! ſi jamais ta Nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Croi-moi, cet Univers aujourdhui déſolé,
Au devant de leur joug ſans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame eſt bienfaiſante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la Nature:
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'oſe attendre, & tout ce que je veux,
C'eſt de ſavoir au moins ſi leur main ſanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la misère;
Si le père d'Alzire...... hélas! tu vois les pleurs,
Qu'un ſouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARES.

Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre:
C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Apren que ton ami plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ſes douces deſtinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVARES.

Oui, croi-moi, puiſſe-t-il aujourdhui
T'engager à penſer, à vivre comme lui?

ZAMORE.

Quoi! Monteze! dis-tu?

ALVARES.

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit, de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens;
Je vai dire à mon fils, dans l'excès de ma joye,
Ce bonheur inouï que le Ciel nous envoye.
Je te quitte un moment; mais c'eſt pour te ſervir,
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, Americains.

ZAMORE.

DEs Cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare;
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare.
Alvarès eſt un Dieu, qui parmi ces pervers
Deſcend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
Il a, dit-il, un fils: ce fils ſera mon frère;
Qu'il ſoit digne, s'il peut, d'un ſi vertueux père.
O jour! ô doux eſpoir à mon cœur éperdu!
Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu.
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai ſervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serois-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la premiére vertu?

Un

Un cœur infortuné n'eſt point ſans défiance . . .
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, Americains.

ZAMORE.

CHer Monteze, eſt-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Revoi ton cher Zamore échapé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour te défendre ;
Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire eſt-elle ici ? parle, quel eſt ſon ſort ?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux ! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte ;
Nous te redemandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis ; puiſſe le Ciel te rendre un ſort tranquile !
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet azile !
Zamore, ah ! quel deſſein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La ſoif de me venger, toi, ta fille, & mes Dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu ?

ZAMO-

ZAMORE.

Souvien-toi du jour épouvantable,
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnerable,
Renversa, détruisit, jusqu'en leurs fondemens,
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans (*g*);
GUSMAN était son nom. Le destin qui m'oprime
Ne m'aprit rien de lui que son nom & son crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur si fatal,
Du pillage & du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille,
Dans un vil esclavage on traina ta famille:
On démolit ce Temple, & ces Autels chéris,
Où nos Dieux m'attendaient pour me nommer ton fils:
On me traîna vers lui; dirai-je à quel suplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, & que je foule aux pieds?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affaiblir les injures:
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils sont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTE-

(*g*) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre Continent, croyaient, que leur premier Inca, qui bâtit Cusco, était fils du Soleil.

MONTEZE.

Je te plains ; mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?
Ne cherche point la mort, qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuiſſans en ſabres façonnés,
Ces ſoldats preſque nuds & mal diſciplinés,
Contre ces fiers géans, ces Tyrans de la Terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent ſur nous, auſſi promts que les vents,
Sur des monſtres guerriers pour eux obéiſſants.
L'Univers a cédé ; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorſque je vis encore !
Ah ! Monteze, croi-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer, dont nos Tyrans ſont armés & couverts,
Ces rapides courſiers, qui ſous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la Terre.
Je les vois d'un œil fixe, & leur oſe inſulter ;
Pour les vaincre il ſuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui ſeule a fait ce monde eſclave,
Subjugue qui la craint, & cède à qui la brave.
L'or, ce poiſon brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains : les Cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeſte à des mains plus barbares ;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,

Le

Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le Ciel eſt contre toi: calme un frivole zèle.
Les tems ſont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!
Les tems ſont-ils changés, ſi ton cœur ne l'eſt pas?
Si ta fille eſt fidèle à ſes vœux, à ſa gloire?
Si Zamore eſt préſent encor à ſa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTEZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne ſuis-je plus ton fils?
Nos Tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont apris le crime.

MONTEZE.

Je ne ſuis point coupable, & tous ces Conquérans,
Ainſi que tu le crois, ne ſont point des Tyrans.
Il en eſt que le Ciel guida dans cet Empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous inſtruire;
Qui nous ont aporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels, & des Arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre;
Enfin, l'art d'être heureux, de penſer, & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu ? quelle horreur ta bouche ose avouer ?
Alzire est leur esclave, & tu peux les louer !

MONTEZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah ! Monteze, ah ! mon père,
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère ;
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels :
Oui, tu me l'as promise aux pieds des Immortels ;
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

MONTEZE.

N'atteste point ces Dieux, enfans de l'imposture,
Ces fantômes affreux ; que je ne connais plus ;
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta Religion ? quoi, la loi de nos pères ?

MONTEZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères ;
Puisse le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé !
Puisses-tu mieux connaître, ô ! malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore !

ZAMORE.

Quelles vertus ! cruel ! les Tyrans de ces lieux

T'ont

T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes Dieux?
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encor imité ta faiblesse?
Garde-toi. . . .

MONTEZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien;
Je dois bénir mon sort, & pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Pren pitié des tourmens que ton crime me coûte;
Pren pitié de ce cœur enivré tour à tour
De zèle pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire;
Vien, condui-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crain de porter Zamore au dernier désespoir;
Reprens un cœur humain, que ta vertu bannie . . .

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE, Gardes.

UN GARDE *à Monteze.*

SEigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eſt donc cette pompe où s'adreſſent tes pas?
Monteze . . .

MONTEZE.

Adieu, croi-moi, fui de ce lieu funeſte.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleſte,
Je te ſuivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes ſoins paternels.

Aux Gardes.

Gardes, empêchez-les de me ſuivre aux Autels.
Des Payens, élevés dans des loix étrangères,
Pouraient de nos Chrétiens profaner les miſtères:
Il ne m'apartient pas de vous donner des loix:
Mais Guſman vous l'ordonne, & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, Americains.

ZAMORE.

QU'ai-je entendu? Guſman! O trahiſon! ô rage!
O comble des forfaits! lâche & dernier outrage!
Il ſervirait Guſman! l'ai-je bien entendu?
Dans l'Univers entier n'eſt-il plus de vertu?

Alzi-

Alzire, Alzire auſſi ſera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle ſucé ce poiſon déteſtable,
Aporté parmi nous par ces perſécuteurs,
Qui pourſuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
Guſman eſt donc ici ? que réſoudre & que faire ?

UN AMERICAIN.

J'oſe ici te donner un conſeil ſalutaire.
Celui qui t'a ſauvé, ce vieillard vertueux,
Bien-tôt avec ſon fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtien qu'on nous conduiſe.
Sortons, allons tenter notre illuſtre entrepriſe :
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et ſurtout n'épargnons qu'Alvarès & ſon fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère ſtructure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la Nature ;
Ces angles, ces foſſés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain grondants ſur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort ſe préſente,
Tout étonnants qu'ils ſont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos citoyens enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet azyle odieux ;
Ils dreſſent d'une main dans les fers avilie,
Ce ſiége de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais, croi-moi, dans l'inſtant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont ſe lever ſur leurs perſécuteurs ;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Inſtrument de leur honte & de leur eſclavage.
Nos ſoldats, nos amis, dans ces foſſés ſanglants,

Vont te faire un chemin ſur leurs corps expirants.
Partons, & revenons, ſur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce ſalpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu ſacré, lancé des mains des Dieux.
Connaiſſons, renverſons cette horrible puiſſance,
Que l'orgueil trop longtems fonda ſur l'ignorance.

ZAMORE.

Illuſtres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embraſſer mes deſſeins, & ſentir mes fureurs!
Puiſſions-nous de Guſman punir la barbarie!
Que ſon ſang ſatisfaſſe au ſang de ma patrie!
Triſte Divinité des mortels offenſés,
Vengeance, arme nos mains, qu'il meure, & c'eſt aſſez;
Qu'il meure... mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous ſommes eſclaves.
De notre ſort affreux le joug s'apeſantit.
Alvares diſparait, Monteze nous trahit;
Ce que j'aime eſt peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare;
Quelle fête, ou quel crime eſt-ce donc qu'il prépare?
Voyons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir;
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

ALZIRE *seule.*

Manes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, & Gusman régne à jamais sur moi!
L'Océan, qui s'élève entre nos Hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;
Je suis à lui, l'Autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos sermens sont écrits dans les Cieux!
O toi! qui me poursuis, ombre chère & sanglante,
A mes sens désolés, ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remors,
Peuvent percer ta tombe, & passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un Héros, ce cœur fidéle & tendre;
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'Univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée,

Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée ;
Souffre un joug imposé par la néceffité ;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont affez couté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien ! veut-on toujours ravir à ma préſence
Les habitans des lieux ſi chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah ! plûtôt de Guſman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre Nation
Ce jour ſera le jour de la deſtruction.
On déploye aujourdhui l'étendart de la guerre,
On allume ces feux enfermés ſous la Terre ;
On aſſemblait déja le ſanglant Tribunal ;
Monteze eſt apellé dans ce Conſeil fatal ;
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée !
De quel étonnement je demeure frapée !

Quoi !

Quoi ! preſqu'entre mes bras, & du pied de l'Autel,
Guſman contre les miens lève ſon bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le ferment du malheur de ma vie !
Serment, qui pour jamais m'avez aſſujettie !
Hymen, cruel hymen ! ſous quel Aſtre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds ?

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MAdame, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hymenée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jetter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec aſſurance il peut ſe préſenter !
Sur lui, ſur ſes amis, mon ame eſt attendrie :
Ils ſont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi ! faut-il qu'un ſeul demande à me parler ?

CEPHANE.

Il a quelques ſecrets, qu'il veut vous révéler.
C'eſt ce même guerrier, dont la main tutelaire
De Guſman, votre époux, ſauva, dit-on, le père.

EMIRE.

Il vous cherchait, Madame, & Monteze en ces lieux

Par des ordres ſecrets le cachait à vos yeux.
Dans un ſombre chagrin ſon ame envelopée,
Semblait d'un grand deſſein profondément frapée.

CEPHANE.

On liſait ſur ſon front le trouble & les douleurs.
Il vous nommait, Madame, & répandait des pleurs;
Et l'on connaît aſſez, par ſes plaintes ſecrètes,
Qu'il ignore, & le rang, & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Emire, & quel indigne rang!
Ce Héros malheureux peut-être eſt de mon ſang;
De ma famille au moins il a vû la puiſſance;
Peut-être de Zamore il avait connaiſſance.
Qui ſait, ſi de ſa perte il ne fut pas témoin?
Il vient pour m'en parler: ah! quel funeſte ſoin!
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure;
Il va percer mon cœur, & rouvrir ma bleſſure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes ſens éperdus.
Hélas! dans ce Palais arroſé de mes larmes,
Je n'ai point encor eu de moment ſans allarmes.



SCENE

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'Eſt-elle enfin renduë? Eſt-ce elle que je vois?

ALZIRE.

Ciel! tels étaient ſes traits, ſa démarche, ſa voix.

Elle tombe entre les bras de ſa confidente.

Zamore . . . Je ſuccombe; à peine je reſpire.

ZAMORE.

Reconnai ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire!

Eſt-ce une illuſion?

ZAMORE.

Non, je revis pour toi;

Je reclame à tes pieds tes ſermens & ta foi.
O moitié de moi-même! Idole de mon ame!
Toi qu'un amour ſi tendre aſſurait à ma flâme,
Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours! O doux momens d'horreur empoiſonnés?
Cher & fatal objet de douleur & de joye!
Ah! Zamore, en quel tems faut-il que je te voye?

Chaque

Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois !

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enleverent mes Dieux, mon Trône & tes apas.
Sais-tu que ce Guſman, ce deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage ?
Sais-tu que ton amant, à ton lit deſtiné,
Chère Alzire, aux boureaux ſe vit abandonné ?
Tu frémis. Tu reſſens le couroux qui m'enflâme ?
L'horreur de cette injure a paſſé dans ton ame.
Un Dieu ſans doute, un Dieu, qui préſide à l'amour,
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenue Eſpagnole & perfide.
On dit que ce Guſman reſpire dans ces lieux ;
Je venais t'arracher à ce monſtre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime ;
Frape.

ZAMORE.

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! Quoi, ta foi !

ALZIRE.

Frape ; je suis indigne & du jour & de toi.

ZAMORE.

Ah Monteze ! ah cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'aprendre une action si noire ?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner ?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourdhui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien ! voi donc l'abime où le sort nous engage :
Voi le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Gusman . . .

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui ?

ALZIRE.

Mon père, Alvarès, ont trompé ma jeunesse ;

Ils

Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux Autels des Chrêtiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes Dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime;
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas :
Que des Chrêtiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée :
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes Dieux, qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse,
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable:
Puis-je encor me flater de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

ALZIRE.

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,
Nos Chrêtiens, ma faibleſſe, au Temple m'ont conduite,
Sure de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Guſman, par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos Autels.
Nos Peuples, nos Tyrans, tous ont ſû que je t'aime;
Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Guſman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la derniére fois.

ZAMORE.

Pour la derniére fois Zamore t'aurait vuë!
Tu me ſerais ravie auſſi-tôt que renduë!
Ah! ſi l'amour encor te parlait aujourdhui . . .

ALZIRE.

O Ciel! c'eſt Guſman même, & ſon pére avec lui.

SCENE V.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Suite.

ALVARES *à ſon fils.*

TU vois mon bienfaiteur, il eſt auprès d'Alzire.

A Zamore.

O toi! jeune Héros, toi par qui je reſpire,

Vien,

Viens, ajoute à ma joie, en cet auguſte jour,
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entens-je ? lui, Guſman ! lui, ton fils, ce barbare ?

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARES.

Dans quel étonnement . . .

ZAMORE.

Quoi ! le Ciel a permis
Que ce vertueux pére eût cet indigne fils ?

GUSMAN *à Zamore.*

Eſclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sais-tu bien qui je ſuis ?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie !
Parmi les malheureux, que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, & vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi !

ALVARES.

Zamore !

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,

Lui

Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, Tyran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève, & de ce fer, *Trésor* de tes climats,
Prévien mon bras vengeur, & prévien ton trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourait venger la Terre (*b*);
Et j'aurais les mortels & les Dieux pour amis,
En reverant le pére & punissant le fils.

ALVARES *à Gusman.*

De ce discours, ô Ciel, que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, & daigner m'avilir,
Jusqu'à le refuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

A Alzire.

Madame, votre cœur doit vous instruire assez,
A quel point en secret ici vous m'offensez;

(*b*) *Père* doit rimer avec *Terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même : & ce mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un, & qu'il y ait *rr* à l'autre. La Poësie est faite pour l'oreille : un usage contraire ne ferait qu'une pédanterie ridicule & déraisonnable.

Vous, qui, ſinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet eſclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encor outragent vôtre époux;
Vous, que j'aimais aſſez pour en être jaloux.

ALZIRE.

A Guſman. A Alvares.

Cruel! Et vous, Seigneur! mon Protecteur, ſon père:

A Zamore.

Toi! jadis mon eſpoir en un tems plus proſpère,
Voyez le joug horrible où mon ſort eſt lié,
Et frémiſſez tous trois d'horreur & de pitié.

En montrant Zamore.

Voici l'amant, l'époux, que me choiſit mon père,
Avant que je connuſſe un nouvel Hémiſphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de ſon trépas perdit cet Univers.
Je vis tomber l'Empire où régnaient mes ancètres;
Tout changea ſur la Terre, & je connus des Maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous ſervez eut à la fin recours:
C'eſt ce Dieu des Chrètiens, que devant vous j'atteſte;
Ses Autels ſont témoins de mon hymen funeſte;
C'eſt aux pieds de ce Dieu qu'un horrible ſerment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une Loi ſi nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu qui parle auſſi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;

Mais

Mais après mes fermens je ne puis être à toi.
Toi, Gufman, dont je fuis l'époufe & la victime,
Je ne fuis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux ofera fe venger aujourdhui ?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gufman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la néceffité de vous trahir tous deux ?
Gufman, du fang des miens ta main déja rougie,
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits;
Punis une coupable, & fois jufte une fois.

GUSMAN.

Ainfi vous abufez d'un refte d'indulgence,
Que ma bonté trahie opofe à votre offenfe:
Mais vous le demandez, & je vais vous punir;
Votre fuplice eft prèt, mon rival va périr.
Hola, foldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVARES.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Refpectez fes bienfaits, refpectez fa mifère.
Quel eft l'état horrible, ô Ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah mes fils! de ce nom reffentez la tendreffe,

D'un père infortuné regardez la vieilleſſe,
Et du moins . . .

SCENE VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE,
DON ALONZE, *Officier Eſpagnol.*

ALONZE.

PAraiſſez, Seigneur, & commandez ;
D'armes & d'ennemis ces champs ſont inondés :
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Eſt le cri menaçant qui les raſſemble encore.
Ce nom ſacré pour eux ſe mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiſſent,
De leurs cris redoublés les échos retentiſſent ;
En bataillons ſerrés ils meſurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaiſſaient pas ;
Et ce peuple autrefois, vil fardeau de la Terre,
Semble aprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons ; à leurs regards il faut donc ſe montrer.
Dans la poudre à l'inſtant vous les verrez rentrer.
Héros de la Caſtille, enfans de la victoire,
Ce monde eſt fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux

Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous servir,

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir ?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu ? tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense ?

Aux Espagnols qui l'entourent.

Etes-vous donc des Dieux, qu'on ne puisse attaquer ?
Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVARES.

Dans ton couroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, & je l'apris de vous ;
J'y vole, adieu.



SCENE VII.

ALVARES, ALZIRE.

ALZIRE *se jettant à genoux.*

Seigneur, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rens cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie;
Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez . . . je succombe à ma douleur mortelle.

ALVARES.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore & toi; je serai ton apui:
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourdhui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille:
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille.
Gusman fut inhumain, je le sai, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils;
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le père de Zamore!

Fin du troisième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES.

MEritez donc, mon fils, un ſi grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage,
Et de tous les vengeurs de ce triſte Univers,
Une moitié n'eſt plus, & l'autre eſt dans vos fers.
Ah ! n'enſanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais ſur les vaincus étendant mes ſecours,
Conſoler leur miſère, & veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme & Chrêtien; pardonnez à Zamore.
Ne pourai-je adoucir vos infléxibles mœurs?
Et n'aprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie:
Mais laiſſez un champ libre à ma juſte furie:
Ménagez le couroux de mon cœur oprimé.
Comment lui pardonner? le barbare eſt aimé.

ALVARES.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre? lui, mon père!
Ah! qu'on me plaigne ainſi, la mort me ſera chère.

ALVARES.

Quoi, vous joignez encor à cet ardent couroux
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez juſqu'à ma jalouſie?
Quoi! ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur!
Vous voyez ſans pitié ma douleur effrénée!

ALVARES.

Mèlez moins d'amertume à votre deſtinée;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe.
Il réſiſte à la force, il céde à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flate encor l'orgueil de ſa beauté?
Que ſous un front ſerein déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage?

Ne

Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon couroux?
J'ai déja trop rougi d'épouſer une eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſſéde encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARES.

Ne vous repentez point d'un amour légitime:
Mais ſachez le régler; tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un ſecond entretien.

GUSMAN.

Eh! que pourait un fils refuſer à ſon père?
Je veux bien pour un tems ſuſpendre ma colère;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARES.

Je ne veux que du tems. *Il ſort.*

GUSMAN *ſeul.*

Quoi n'être point vengé!
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le deſtin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés!
Que vois-je! Alzire! ô Ciel! . . . .

SCENE

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'Eſt moi, c'eſt ton épouſe,
C'eſt ce fatal objet de ta fureur jalouſe,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguiſé. Soit grandeur, ſoit faibleſſe,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendreſſe:
Et ma ſincérité, trop funeſte vertu,
Si mon amant périt, eſt ce qui l'a perdu.
Je vai plus t'étonner: ton épouſe a l'audace
De s'adreſſer à toi pour demander ſa grace.
J'ai cru que Don Guſman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il eſt, doit être généreux.
J'ai penſé qu'un guerrier, jaloux de ſa puiſſance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offenſe:
Une telle vertu ſéduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouït nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort ſi beau tu vas changer la mienne;
Tu t'aſſures ma foi, mon reſpect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en eſt qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne . . . je m'égare . . . éprouve mon courage.
Peut-

Peut-être une Efpagnole eût promis davantage ;
Elle eût pû prodiguer les charmes de fes pleurs ;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur fimple & formé des mains de la Nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure ;
Mais enfin c'eft à toi d'effayer déformais
Sur ce cœur indomté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien ! fi les vertus peuvent tant fur votre ame,
Pour en fuivre les loix, connaiffez-les, Madame.
Etudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs font vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier eft d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux eft encor poffédée ;
De vous refpecter plus, & de n'ofer jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
D'en rougir la premiére, & d'attendre en filence
Ce que doit d'un Barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, eft affez généreux.
Plus que vous ne penfez je porte un cœur fenfible,
Et ce n'eft pas à vous à me croire infléxible.



SCENE

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime, on pourait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux: Zamore va périr:
J'aſſaſſinais Zamore en demandant ſa vie.
Ah! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux ſervie?
Pouras-tu le ſauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du ſoldat qui le garde as-tu tenté la foi?

EMIRE.

L'or qui les ſéduit tous vient d'éblouïr ſa vuë.
Sa foi, n'en doutez point, ſa main vous eſt venduë.

ALZIRE.

Ainſi, graces aux Cieux, ces métaux déteſtés
Ne ſervent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de tems: tu balances encore!

EMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
Alvares aurait-il aſſez peu de crédit?
Et le Conſeil enfin . . . .

ALZIRE.

Je crains tout : il fuffit.
Tu vois de ces Tyrans la fureur defpotique,
Ils penfent que pour eux le Ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en font nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout Souverain qu'il fût, n'eft qu'un féditieux.
Confeil de meurtriers ! Gufman ! peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce foldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéïr !

EMIRE.

Madame avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prifon. Déja la nuit plus fombre
Couvre ce grand deffein du fecret de fon ombre.
Fatigués de carnage & de fang enivrés,
Les Tyrans de la Terre au fommeil font livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce foldat nous conduife à la porte :
Qu'on ouvre la prifon, que l'innocence en forte.

EMIRE.

Il vous prévient déja ; Céphane le conduit :
Mais fi l'on vous rencontre en cette obfcure nuit,
Votre gloire eft perdue, & cette honte extrême ....

ALZIRE.

Va, la honte ferait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,

N'eft

N'eſt qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'eſt l'amour de la gloire, & non de la juſtice,
La crainte du reproche, & non celle du vice.
Je fus inſtruite, Emire, en ce groſſier climat,
A ſuivre la vertu ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur: & c'eſt lui qui m'ordonne,
De ſauver un Héros que le Ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, un Soldat.

ALZIRE.

TOut eſt perdu pour toi; tes Tyrans ſont vainqueurs:
Ton ſuplice eſt tout prèt: ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems; prens ce ſoldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'eſpérance homicide;
Tu vois mon déſeſpoir, & mon ſaiſiſſement.
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'apelle, & la nuit te ſeconde;
Prens pitié de ton ſort, & laiſſe-moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un Barbare, épouſe d'un Chrêtien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien, j'obéirai: mais oſes-tu me ſuivre?

Sans

Sans Trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un déſert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un Diadème.

ALZIRE.

Ah! qu'était-il ſans toi? qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'eſt-ce auprès de toi que ce vil Univers?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.
Je vai ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume,
Mourir dans le remors d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie;
Laiſſe-moi les horreurs du devoir qui me lie;
J'ai mon amant enſemble & ma gloire à ſauver.
Tous deux me ſont ſacrés; je les veux conſerver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle eſt donc cette gloire inconnuë?
Quel fantôme d'Europe a faſciné ta vûë?
Quoi! ces affreux ſermens, qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce Temple Chrètien, que tu dois déteſter,
Ce Dieu, ce deſtructeur des Dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des Maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis; il ſuffit: il n'importe à quel Dieu.

ZAMORE.

Ta promeſſe eſt ton crime; elle eſt ma perte: adieu.

Périſ-

Périssent tes sermens, & le Dieu que j'abhorre !

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux ! Arrête, cher Zamore !

ZAMORE.

Gusman est ton époux !

ALZIRE.

Plain-moi, sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais: & c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule: ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore . . . .

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.

ALZI-

ALZIRE.

Tu n'en faurais douter, je péris fi tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
Laiffe-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems preffe:
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

Je fuccombe, il me laiffe:
Il part; que va-t-il faire? O moment plein d'effroi!
Gufman! Quoi c'eft donc lui que j'ai quitté pour toi!
Emire, fui fes pas, vole, & revien m'inftruire,
S'il eft en fureté, s'il faut que je refpire.
Va voir fi ce foldat nous fert ou nous trahit.

(*Emire fort.*)

Un noir preffentiment m'afflige & me faifit;
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi! Dieu des Chrêtiens, Dieu vainqueur & terrible,
Je connais peu tes loix. Ta main du haut des Cieux
Perce à peine un nuage épaiffi fur mes yeux;

Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, condui Zamore au milieu des déserts;
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre Univers?
Les seuls Européans sont-ils nés pour te plaire?
Es-tu Tyran d'un Monde, & de l'autre le Père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frapée!
J'entens nommer Zamore. O Ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient. Ah! Zamore est perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHère Emire, est-ce toi? Qu'a-t-on fait? Qu'as-tu vu?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah! n'espérez plus rien: sa perte est infaillible.
Des armes du soldat, qui conduisait ses pas,
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne: à l'instant, le soldat prend la fuite;
Votre amant au Palais court & se précipite.

Je le ſuis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts & du ſilence.
Au Palais de Guſman, je le vois qui s'avance:
Je l'apellais en vain de la voix & des yeux:
Il m'échape, & ſoudain j'entens des cris affreux,
J'entens dire, qu'il meure: on court, on vole aux armes.
Retirez-vous, Madame, & fuyez tant d'allarmes:
Rentrez.

ALZIRE.

Ah! chère Emire, allons le ſecourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, Madame, ô Ciel!

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, Gardes.

DON ALONZE.

A Mes ordres ſecrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare? & que viens-tu m'aprendre?
Qu'eſt devenu Zamore?

DON ALONZE.

En ce moment affreux,
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me ſuivre.

ALZIRE.

O ſort ! ô vengeance trop forte !
Cruels, quoi, ce n'eſt point la mort que l'on m'aporte?
Quoi Zamore n'eſt plus ! & je n'ai que des fers !
Tu gémis, & tes yeux de larmes ſont couverts?
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Vien, ſi la mort m'attend, vien, j'obéis ſans peine.

Fin du quatrième Acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE I.

ALZIRE, Gardes.

ALZIRE.

PRéparez-vous pour moi vos ſuplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les Juges des mortels?
Laiſſez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux floter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas,
Si l'on a réſolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes gardes pâliſſent.
Tout s'émeut à ce nom: ces monſtres en frémiſſent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon père!

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?

Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grace de Zamore;
Alvarès avec moi daignait parler encore:
Un ſoldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux.
C'était Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguiſement la vûe était trompée;
A peine entre ſes mains j'aperçois une épée.
Entrer, voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le fraper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton époux rejaillit ſur ton père:
Zamore au même inſtant dépouillant ſa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarès, & tranquille, ſoumis],
Lui préſentant ce fer, teint du ſang de ſon fils;
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure,
Fai ton devoir, dit-il, & venge la Nature.
Alors il ſe proſterne, attendant le trépas.
Le père tout ſanglant ſe jette entre mes bras;
Tout ſe réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rapelle ſa vie;
On arrête ſon ſang, on preſſe le ſecours
De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton ſuplice.
Du meurtre de ſon Maître il te croit la complice...

ALZIRE.

Vous pouriez!...

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en ſoupçonne pas.
Non,

Non, le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats ;
Capable d'une erreur, il ne l'eſt point d'un crime ;
Tes yeux s'étaient fermés ſur le bord de l'abime.
Je le ſouhaite ainſi, je le croi : cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner ; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du ſuplice & dans l'ignominie :
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au Conſeil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace ! à mes Tyrans ! les prier ! vous, mon père?
Oſez vivre & m'aimer, c'eſt ma ſeule prière.
Je plains Guſman ; ſon ſort a trop de cruauté :
Et je le plains ſurtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que venger ſon outrage ;
Je ne peux excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défens pas.
Il moura . . . Gardez-vous d'empècher mon trépas.

MONTEZE.

O Ciel ! inſpire-moi : j'implore ta clémence.

Il ſort.

SCENE III.

ALZIRE *ſeule.*

O Ciel ! anéanti ma fatale exiſtence.
Quoi, ce Dieu que je ſers me laiſſe ſans ſecours !

Il défend à mes mains d'attenter fur mes jours.
Ah! j'ai quitté des Dieux, dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon feul azyle.
Eh, quel crime eft-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi, du calice amer d'un malheur fi durable
Faut-il boire à longs traits la lie infuportable?
Ce corps vil & mortel eft-il donc fi facré,
Que l'efprit qui le meut ne le quitte à fon gré?
Ce peuple de vainqueurs armé de fon tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la Terre?
D'exterminer les miens? de déchirer mon flanc?
Et moi je ne pourai difpofer de mon fang?
Je ne pourai fur moi permettre à mon courage
Ce que fur l'Univers il permet à fa rage?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux,
Barbares!

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, Gardes.

ZAMORE.

C'Eft ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible apareil de fa fauffe juftice,
Un Tribunal de fang te condamne au fuplice.
Gufman refpire encor; mon bras défefpéré

N'a

N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore ;
Il moura tout couvert de ce sang que j'adore ;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirans ;
Il va goûter encor le plaisir des Tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce Conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perduë ; & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus ; je mourai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez ; béni ma destinée,
Béni le coup affreux qui romt mon hymenée ;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remors.
Libre par mon suplice, à moi-même renduë,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est duë.
L'apareil de la mort élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux :
C'est-là que j'expirai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah ! le voici ; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois ; ô Ciel, a reçu plus d'outrage ?
Et que d'infortunés le sort assemble ici !

SCENE

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARES, Gardes.

ZAMORE.

J'Attens la mort de toi ; le Ciel le veut ainſi ;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre.
Parle ſans te troubler, comme je vai t'entendre ;
Et fai livrer ſans crainte aux ſuplices tout prêts,
L'aſſaſſin de ton fils, & l'ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie ?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur ;
Une injuſte vengeance entre-t-elle en ton cœur ?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juſte !
Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner !

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais ſans me ſoupçonner.
Epouſe de Guſman, ce nom ſeul doit t'aprendre,
Que loin de le trahir je l'aurais ſu défendre.
J'ai reſpecté ton fils, & ce cœur gémiſſant
Lui conſerva ſa foi, même en le haïſſant.
Que je ſois de ton peuple aplaudie ou blâmée,
Ta ſeule opinion fera ma renommée.
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte, & ne demande rien.

Zamore

Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'eſt tout ce que j'attens, & c'eſt toi que je pleure.

ALVARES.

Quel mélange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur!
L'aſſaſſin de mon fils eſt mon libérateur.
Zamore! . . . oui, je te dois des jours que je déteſte;
Tu m'as vendu bien cher un préſent ſi funeſte . . .
Je ſuis père, mais homme; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperduë,
La voix de tes bienfaits eſt encor entenduë.
Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs,
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, & ma fille, & mon fils.
Le Conſeil vous condamne: il a dans ſa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refuſé ce miniſtère affreux . . .
Et je viens le remplir, pour vous ſauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux ſauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

ALVARES.

Croire un Dieu qui m'inſpire.

Tu

Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien ;
Ici la Loi pardonne à qui ſe rend Chrêtien.
Cette Loi que n'aguére un ſaint zèle a dictée,
Du Ciel en ta faveur y ſemble être aportée.
Le Dieu qui nous aprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſaura t'environner :
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colère ;
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur frère :
Les traits de la vengeanee, en leurs mains ſuſpendus,
Sur Alzire & ſur toi ne ſe tourneront plus.
Je répons de ſa vie, ainſi que de la tienne ;
Zamore, c'eſt de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne ſois point infléxible à cette faible voix.
Je te devrai la vie une ſeconde fois.
Cruel, pour me payer du ſang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi Chrêtien comme elle, accorde-moi ce prix
De ſes jours, & des tiens, & du ſang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire, juſques-là chéririons-nous la vie ?
La racheterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Guſman ?
Et toi plus que ton fils feras-tu mon Tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître !
Ah ! lorſque de tes jours je me ſuis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté les Dieux de ton pays ?

ALVA-

ALVARES.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul Etre que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveuglé qu'il est, digne d'être Chrêtien.

ZAMORE.

Dieux ! quel genre inouï de trouble & de suplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?

A Alzire.

Il s'agit de tes jours : il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'oses aimer, ose juger entr'eux.
Je m'en remets à toi, mon cœur se flate encore,
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Dispose de ce cœur, que je t'avais donné ;
Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse.
Mais des Loix des Chrêtiens mon esprit enchanté,
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité ;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur :
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte :
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.

Mou-

Mourons, mais en mourant fois digne encor de moi ;
Et fi Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle: il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponfe: il vaut mieux expirer,
Et mourir avec toi, que fe deshonorer.

ALVARES.

Cruels, ainfi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté, qui vous était offerte;
Ecoutez, le tems preffe: & ces lugubres cris . . .

SCENE VI.

ALVARES, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, Americains, Efpagnols.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait, une troupe en furie,
S'empreffant près de lui, vient fe raffafier
Du fang de fon époufe & de fon meurtrier.



SCENE

SCENE VII.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE,
Americains, Soldats.

ZAMORE.

CRuels, ſauvez Alzire, & preſſez mon ſuplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuſe mort tous trois nous réuniſſe.

ALVARES.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Guſman.*

Tu veux donc juſqu'au bout conſommer ta fureur?
Vien, vois couler mon ſang, puiſque tu vis encore,
Viens aprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il eſt d'autres vertus que je veux t'enſeigner:
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.

A Alvarès.

Le Ciel qui veut ma mort, & qui l'a ſuſpenduë,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vûë.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous . . . mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire.
Je ne me ſuis connu qu'au bout de ma carrière.

J'ai

J'ai fait juſqu'au moment, qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le Ciel venge la Terre ; il eſt juſte : & ma vie
Ne peut payer le ſang dont ma main s'eſt rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé :
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frapé.
J'étais Maître en ces lieux ; ſeul j'y commande encore :
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vi, ſuperbe ennemi, ſois libre, & te ſouvien,
Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chrêtien.

A Monteze qui ſe jette à ſes pieds.

Monteze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a ſurpaſſé mes crimes.
Inſtruiſez l'Amérique, aprenez à ſes Rois,
Que les Chrêtiens ſont nés pour leur donner des Loix.

A Zamore.

Des Dieux, que nous ſervons, connai la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'aſſaſſiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVARES.

Ah, mon fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon hyménée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez ſans me haïr, gouvernez vos Etats,
Et de vos murs détruits rétabliſſant la gloire,
De mon nom, s'il ſe peut, béniſſez la mémoire.

A Alvarès.

Daignez ſervir de père à ces époux heureux :
Que du Ciel par vos ſoins le jour luiſe ſur eux !
Aux clartés des Chrêtiens ſi ſon ame eſt ouverte,
Zamore eſt votre fils, & repare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu ;
Quoi donc, les vrais Chrêtiens auraient tant de vertu !
Ah ! la Loi qui t'oblige à cet effort ſuprême,
Je commence à le croire, eſt la Loi d'un Dieu même :
J'ai connu l'amitié, la conſtance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame eſt au-deſſus de moi :
Tant de vertu m'accable, & ſon charme m'attire ;
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

Il ſe jette à ſes pieds.

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux,
Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous;
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs . . .

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la derniére fois, aprochez-vous, mon père,
Vivez long-tems heureux, qu'Alzire vous soit chère,
Zamore, soi Chrètien, je suis content, je meurs.

ALVARES *à Monteze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frape & qui pardonne.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



MÉROPE,

TRAGEDIE.

Repréſentée en 1743. *le* 20. *Fevrier.*

LETTRE
DU PERE
DE TOURNEMINE,
JESUITE,
AU PERE BRUMOY,
sur la Tragédie de MEROPE.

JE vous renvoye, mon Reverend Père, MEROPE, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au soir ; j'ai pris le tems de la lire avec attention. Quelque succès que lui donne le goût inconstant de Paris, elle passera jusqu'à la postérité, comme une de nos Tragédies les plus parfaites, comme un modèle de Tragédie. *Aristote*, ce sage législateur du Théatre, a mis ce sujet au premier rang des sujets tragiques. *Euripide* l'avait traité, & nous aprenons d'*Aristote*, que toutes les fois qu'on représentait sur le Théatre de l'ingénieuse *Athènes* le *Cresfonte* d'*Euripide*, ce peuple, accoûtumé aux chefs-d'œuvres tragiques, était frapé, saisi, transporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort sans doute. Le *Cresfonte* d'*Euripide* est per-

du, Monſieur *de Voltaire* nous le rend. Vous, mon Père, qui nous avez donné en Français *Euripide*, tel qu'il charmait la Grèce, avez reconnu dans la MEROPE de notre illuſtre ami, la ſimplicité, le naturel, le patétique d'*Euripide*. Monſieur *de Voltaire* a conſervé la ſimplicité du ſujet; il l'a débarraſſé non ſeulement d'épiſodes ſuperflues, mais encor de ſcènes inutiles. Le péril d'*Egiſte* occupe ſeul le Théatre. L'intérêt croît de ſcène en ſcène juſqu'au dénouement, dont la ſurpriſe eſt ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'*Alcide*. Tout ſe paſſe ſur le Théatre comme il ſe paſſa dans Meſcène. Les coups de Théatre ne ſont point des ſituations forcées, dont le merveilleux choque la vraiſemblance; ils naiſſent du ſujet, c'eſt l'événement hiſtorique vivement repréſenté. Peut-on n'ètre pas touché, enlevé dans la ſcène où *Narbas* arrive au moment que *Mérope* va immoler ſon fils qu'elle croit venger. Dans la ſcène où elle ne peut ſauver ſon fils d'une mort inévitable qu'en le faiſant connaître au Tyran? Le cinquiéme Acte égale ou ſurpaſſe le peu de cinquiémes Actes excellens qu'on a vûs ſur le Théatre. Tout ſe paſſe hors du Théatre; & l'Auteur a tranſporté, ce ſemble, toute l'action ſur le Théatre, avec un art admirable. La narration d'*Iſménie* n'eſt pas de ces narrations étudiées hors-d'œuvre, où l'eſprit brille à contretems, qui rallentiſſent l'action, qui dégénèrent en fadeur; elle eſt toute action. Le trouble d'*Iſménie* peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la verſification; le Poëte,

Poëte, admirable verſificateur, s'eſt ſurpaſſé ; jamais ſa verſification ne fut plus belle & plus claire. Tous ceux qu'un zèle raiſonnable anime contre la corruption des mœurs, qui ſouhaitent la réformation du Théatre, qui voudraient qu'imitateurs exacts des Grecs, que nous avons ſurpaſſé, dans pluſieurs perfections de la Poëſie dramatique, nous euſſions plus de ſoin d'atteindre à ſa véritable fin, de rendre le Théatre, comme il peut l'être, une école des mœurs ; tous ceux qui penſent ſi raiſonnablement doivent être charmés de voir un auſſi grand Poëte, un Poëte auſſi accrédité que le fameux *Voltaire*, donner une Tragédie ſans amour.

Il n'a point hazardé imprudemment une entrepriſe ſi utile ; aux ſentimens de l'amour, il ſubſtituë des ſentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on ſoit pour les Tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il eſt cependant vrai, (& nous l'avons ſouvent remarqué) que les Tragédies qui ont le plus réuſſi ne doivent pas leur ſuccès aux ſcènes amoureuſes. Au contraire tous les connaiſſeurs habiles ſoutiennent que la galanterie romaneſque a dégradé notre Théatre, & auſſi nos meilleurs Poëtes. Le grand *Corneille* l'a ſenti ; il ſouffrait avec peine la ſervitude où le réduiſait le mauvais goût dominant ; n'oſant encor bannir du Théatre l'amour, il en a banni l'amour heureux ; il ne lui a permis ni baſſeſſe ni faibleſſe, il l'a élevé juſqu'à l'héroïſme, aimant mieux paſſer le naturel, que de s'abaiſſer à un naturel trop tendre & contagieux.

Voilà, mon Révérend Pére, le jugement que votre illuſtre ami demande ; je l'ai écrit à la hâte, c'eſt une preuve de ma déférence ; mais l'amitié paternelle qui m'attache à lui depuis ſon enfance, ne m'a point aveuglé. Faites paſſer juſqu'à lui ce que je vous écris. J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens que vous connaiſſez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre Père, entièrement à vous, *Tournemine* Jéſuite.

Ce vingt-trois de Décembre
1738.



LETTRE
A
MONSIEUR LE MARQUIS
SCIPION MAFFEI,
AUTEUR DE LA MEROPE ITALIENNE, ET DE BEAUCOUP D'AUTRES OUVRAGES CELEBRES.

MONSIEUR,

CEux dont les Italiens modernes, & les autres peuples ont presque tout apris, les Grecs & les Romains, adressaient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment à leurs amis & aux maîtres de l'Art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la MEROPE Françaife.

Les Italiens, qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux Arts, & les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui sous les yeux de *Léon X.* firent renaître la Tragédie ; & vous êtes le premier, Monsieur, qui dans ce siècle où l'Art des *Sophocles* commençait à être amolli par des intrigues d'amour, souvent

vent étrangères au ſujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui deshonoraient le goût de votre ingénieuſe Nation; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage & le talent de donner une Tragédie ſans galanterie, une Tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, & où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France ſe glorifie d'*Athalie*: c'eſt le chef-d'œuvre de notre Théatre; c'eſt celui de la Poeſie; c'eſt de toutes les pièces qu'on joue, la ſeule où l'amour ne ſoit pas introduit; mais auſſi elle eſt ſoutenue par la pompe de la Religion, & par cette majeſté de l'éloquence des Prophètes. Vous n'avez point eu cette reſſource, & cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq Actes, qui eſt ſi prodigieuſement difficile à remplir ſans épiſodes.

J'avoue, que votre ſujet me paraît beaucoup plus intéreſſant & plus tragique que celui d'*Athalie*; & ſi notre admirable *Racine* a mis plus d'art, de poéſie & de grandeur dans ſon chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le Précepteur d'*Alexandre*, (& il faut de tels Précepteurs aux Rois) *Ariſtote*, cet eſprit ſi étendu, ſi juſte & ſi éclairé dans les choſes qui étaient alors à la portée de l'eſprit humain; *Ariſtote*, dans ſa Poëtique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaiſſance de *Mérope* & de ſon fils étaient le moment le plus intéreſſant

de

de toute la Scène Grecque. Il donnait à ce coup de Théatre la préférence ſur tous les autres. *Plutarque* dit, que les Grecs, ce peuple ſi ſenſible, frémiſſaient de crainte que le vieillard, qui devait arrèter le bras de *Mérope*, n'arrivât pas aſſez-tôt. Cette pièce, qu'on jouait de ſon tems, & dont il nous reſte très-peu de fragmens, lui paraiſſait la plus touchante de toutes les Tragédies d'*Euripide*; mais ce n'était pas ſeulement le choix du ſujet qui fit le grand ſuccès d'*Euripide*, quoiqu'en tout genre le choix ſoit beaucoup.

Il a été traité pluſieurs fois en France, mais ſans ſuccès; peut-être les Auteurs voulurent charger ce ſujet ſi ſimple, d'ornemens étrangers. C'était la *Vénus* toute nuë de *Praxitèle*, qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de tems aux hommes pour leur aprendre qu'en tout ce qui eſt grand on doit revenir au naturel & au ſimple.

En 1641. lorſque le Théatre commençait à fleurir en France, & à s'élever même fort au-deſſus de celui de la Grèce, par le génie de *P. Corneille*, le Cardinal de *Richelieu*, qui recherchait toute ſorte de gloire, & qui avait fait bâtir la ſalle des ſpectacles du Palais Royal, pour y repréſenter des pièces dont il avait fourni le deſſein, y fit jouer une *Mérope* ſous le nom de *Telefonte*. Le plan eſt, à ce qu'on croit, entiérement de lui. Il y avait une centaine de vers de ſa façon; le reſte était de *Colletet*, de *Bois-Robert*, de *Démarêts* & de *Chapelain*; mais toute la puiſſance du Cardinal de *Richelieu*

ne

ne pouvait donner à ces Ecrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du Théatre, quoiqu'il en eût le goût ; & tout ce qu'il pouvait & devait faire, c'était d'encourager le grand *Corneille.*

Mr. *Gilbert*, Résident de la célèbre Reine *Christine*, donna en 1643. sa *Mérope*, aujourdhui non moins connue que l'autre. *Jean de la Chapelle*, de l'Académie Française, Auteur d'une *Cléopatre*, jouée avec quelque succès, fit représenter sa *Mérope* en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa pièce d'une épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il se trompait ; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber son ouvrage ; c'était en effet le défaut de génie, & la froideur de la versification : car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de Poëmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les Arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, & le versifier d'une manière commune ; mais le traiter en vrais Poëtes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la Terre.

Au mois de Décembre 1701. Mr. *de la Grange* fit jouer son *Amasis*, qui n'est autre chose que le sujet de *Mérope*, sous d'autres noms : la galanterie régne aussi dans cette pièce, & il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de *la Chapelle* ; mais aussi elle est conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêts ; elle est écrite avec plus de chaleur & de force : cependant elle

elle n'eut pas d'abord un succès éclatant, *& habent sua fata libelli.* Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands aplaudissemens, & c'est une des piéces dont la représentation a fait le plus de plaisir au public.

Avant & après *Amasis*, nous avons eu beaucoup de Tragédies sur des sujets à-peu-près semblables, dans lesquels une mére va venger la mort de son fils sur son propre fils même, & le reconnaît dans l'instant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir sur nôtre Théatre cette situation frapante, mais rarement vraisemblable, dans laquelle un personnage vient un poignard à la main pour tuer son ennemi, tandis qu'un autre personnage arrive dans l'instant même, & lui arrache le poignard. Ce coup de Théatre avait fait réussir, du moins pour un tems, le *Camma* de *Thomas Corneille.*

Mais de toutes les piéces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne soit chargée d'une petite épisode d'amour, ou plûtôt de galanterie; car il faut que tout se plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monsieur, que cette malheureuse coutume d'accabler nos Tragédies d'une épisode inutile de galanterie, soit duë à *Racine*, comme on le lui reproche en Italie. C'est lui, au-contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour reformer en cela le goût de la Nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique; elle est le fondement de toutes ses piéces: elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théatrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la

plus

plus variée : elle doit être l'ame d'un ouvrage de Théatre, ou en être entiérement bannie. Si l'amour n'eſt pas tragique, il eſt inſipide ; & s'il eſt tragique, il doit régner ſeul. Il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. C'eſt *Rotrou*, c'eſt le grand *Corneille* même, il le faut avouer, qui en créant notre Théatre l'ont preſque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes, qui n'étant point de vrayes paſſions, ne ſont point dignes du Théatre ; & ſi vous demandez, pourquoi on joué ſi peu de piéces de *Pierre Corneille*, n'en cherchez point ailleurs la raiſon ; c'eſt que dans la Tragédie d'*Othon*,

Othon à la Princeſſe a fait un compliment,
Plus en homme d'eſprit qu'en véritable amant.
Il ſuivait pas-à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aiſé d'admirer que de croire.
Camille ſemblait même aſſez de cet avis ;
Elle aurait mieux goûté des diſcours moins ſuivis.. :
Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content? A-t-elle été facile?

C'eſt que dans *Pompée*, l'inutile *Cléopatre* dit que *Céſar*

Lui trace des ſoupirs, & d'un ſtile plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

C'eſt que *Céſar* demande à *Antoine*,

S'il

S'il a vû cette Reine adorable;

Et qu'*Antoine* répond :

Oui, Seigneur, je l'ai vûë, elle eſt incomparable.

C'eſt que dans *Sertorius*, le vieux *Sertorius* même eſt amoureux à la fois par politique & par goût, & dit :

J'aime ailleurs ; à mon âge il ſied ſi mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a ſu charmer,
Et que d'un front ridé les replis jauniſſans
Ne font pas un grand charme à captiver les ſens.

C'eſt que dans *Oedipe*, *Théſée* débute par dire à *Dircé* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Enfin, c'eſt que jamais un tel amour ne fait verſer de larmes ; & quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, Monſieur, que ce que tous les connaiſſeurs, les véritables gens de goût, ſe diſent tous les jours en converſation ; ce que vous avez entendu pluſieurs fois chez moi ; enfin ce qu'on penſe, & ce que perſonne n'oſe encore imprimer. Car vous ſavez comment les hommes ſont faits ; ils écrivent preſque tous contre leur propre ſentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, & j'ajoute, que je reſpecte plus *Corneille*, & que je connais

nais mieux le grand mérite de ce père du Théatre, que ceux qui le louent au hazard de ses défauts.

On a donné une *Mérope* sur le Théatre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrat encore ? Mais depuis le régne de *Charles II.* l'amour s'était emparé du Théatre d'Angleterre, & il faut avouer qu'il n'y a point de Nation au Monde qui ait peint si mal cette passion. L'amour ridiculement amené & traité de même, est encor le défaut le moins monstrueux de la *Mérope* Anglaise. Le jeune *Egiste*, tiré de sa prison par une fille-d'honneur amoureuse de lui, est conduit devant la Reine, qui lui présente une coupe de poison & un poignard, & qui lui dit : Si tu n'avales le poison, ce poignard va servir à tuer ta maitresse. Le jeune-homme boit, & on l'emporte mourant. Il revient au cinquiéme Acte annoncer froidement à *Mérope*, qu'il est son fils, & qu'il a tué le Tyran. *Mérope* lui demande comment ce miracle s'est operé ? Une amie de la fille-d'honneur, répond-il, avait mis du jus de pavot, au lieu de poison, dans la coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a cru mort : j'ai apris, en m'éveillant, que j'étais votre fils, & sur le champ j'ai tué le Tyran. Ainsi finit la Tragédie.

Elle fut sans doute mal reçuë : mais n'est-il pas bien étrange qu'on l'ait représentée ? N'est-ce pas une preuve que le Théatre Anglais n'est pas encore épuré ? Il semble que la même cause qui prive les Anglais du génie de la Peinture & de la Musique, leur ôte aussi celui

lui de la Tragédie. Cette Isle, qui a produit les plus grands Philosophes de la Terre, n'est pas aussi fertile pour les beaux Arts ; & si les Anglais ne s'apliquent sérieusement à suivre les préceptes de leurs excellens citoyens, *Adisson* & *Pope*, ils n'aprocheront pas des autres Peuples en fait de goût & de littérature.

Mais tandis que le sujet de *Mérope* était ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait longtems qu'il était traité en Italie selon le goût des Anciens. Dans ce seiziéme siécle, qui sera fameux dans tous les siécles, le Comte de *Torelli* avait donné sa *Mérope* avec des chœurs. Il paraît que si Mr. *de la Chapelle* a outré tous les défauts du Théatre Français, qui sont, l'air romanesque, l'amour inutile, & les épisodes; & que si l'Auteur Anglais a poussé à l'excès la barbarie, l'indécence & l'absurdité ; l'Auteur Italien avait outré les défauts des Grecs, qui sont le vuide d'action, & la déclamation. Enfin, Monsieur, vous avez évité tous ces écueils, vous qui avez donné à vos compatriotes des modéles en plus d'un genre: vous leur avez donné dans votre *Mérope* l'exemple d'une Tragédie simple & intéressante.

J'en fus saisi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers ; au-contraire, plus je suis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont point nés dans son sein. Mon envie de traduire votre *Mérope* redoubla, lorsque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733. Je m'aperçus qu'en aimant

l'Auteur, je me fentais encor plus d'inclination pour l'ouvrage ; mais quand je voulus y travailler, je vis qu'il était abfolument impoffible de la faire paffer fur notre Théatre Français. Notre délicateffe eft devenuë exceffive : nous fommes peut-être des *Sibarites* plongés dans le luxe, qui ne pouvons fuporter cet air naïf & ruftique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du Théatre Grec.

Je craindrais qu'on ne fouffrît pas chez nous le jeune *Egifte* faifant préfent de fon anneau à celui qui l'arrête, & qui s'empare de cette bague. Je n'oferais hazarder de faire prendre un Héros pour un voleur, quoique la circonftance où il fe trouve autorife cette méprife.

Nos ufages, qui probablement permettent tant de chofes que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de repréfenter le Tyran de *Mérope*, l'affaffin de fon époux & de fes fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette Reine ; même je n'oferais pas faire dire par *Mérope* au Tyran : *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le tems que la fleur de la jeuneffe ornait encor mon vifage ?* Ces entretiens font naturels ; mais notre Parterre, quelquefois fi indulgent, & d'autres fois fi délicat, pourait les trouver trop familiers, & voir même de la coquéterie où il n'y a au fond que de la raifon.

Notre Théatre Français ne fouffrirait pas non-plus que *Mérope* fît lier fon fils fur la fcène à une colonne, ni qu'elle courût fur lui deux fois, le javelot & la hache

à la

à la main, ni que le jeune-homme s'enfuit deux fois devant elle, en demandant la vie à son Tyran.

Nos usages permettraient encor moins que la confidente de *Mérope* engageât le jeune *Egiste* à dormir sur la scène, afin de donner le tems à la Reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encor une fois, que tout cela ne soit dans la Nature; mais il faut que vous pardonniez à notre Nation, qui exige que la Nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art; & ces traits sont bien différens à Paris & à Verone.

Pour donner une idée sensible de ces différences, que le génie des Nations cultivées met entre les mêmes Arts, permettez-moi, Monsieur, de vous rapeller ici quelques traits de votre célébre ouvrage, qui me paraissent dictés par la pure Nature. Celui qui arrête le jeune *Cresfonte*, & qui lui prend sa bague, lui dit:

Or dunque in tuo paese i servi
Han di coteste gemme? Un bel paese
Fia questo tuo; nel nostro una tal gemma
Ad un dito real non sconverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre piéce est écrite; parce que le tems qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

„ Les esclaves chez vous portent de tels joyaux!
„ Votre pays doit être un beau pays, sans doute;

„ Chez nous de tels anneaux ornent la main des Rois.

Le confident du Tyran lui dit, en parlant de la Reine, qui refuse d'épouser, après vingt ans, l'assassin reconnu de sa famille:

Là donna come sai, ricusa e brama.

La femme, comme on sait, nous refuse & désire.

La suivante de la Reine répond au Tyran, qui la presse de dispofer sa maîtresse au mariage :

. . . . *Dissimulato in vano*
S'offre di febre assalto; alquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar suoi spiriti.

On ne peut vous cacher que la Reine a la fiévre;
Accordez quelque tems pour lui rendre ses forces.

Dans votre quatriéme Acte, le vieillard *Polidore* demande à un homme de la Cour de *Mérope*, qui il est? Je suis *Eurises* le fils de *Nicandre*, répond-il. *Polidore* alors, en parlant de *Nicandre*, s'exprime comme le *Nestor* d'*Homere*.

—— —— —— —— *Egli era umano*
E liberal, quando appariva, tutti
Faceangli onor; io mi ricordo ancora
Di quanto ei festeggiò con bella pompa
Le sue nozze con Silvia, ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque sei quel Fanciullin che in Corte

Silvia

Silvia condur solea quasi per pompa:
Parmi l'altri hieri: o quanto siete presti,
Quanto voi v' affrettate, o giovinetti,
A farvi adulti ed à gridar tacendo
Che noi diam loco!

„ Oh! qu'il étoit humain! qu'il étoit libéral!
„ Que dès qu'il paraissait on lui faisait d'honneurs!
„ Je me souviens encor du festin qu'il donna,
„ De tout cet apareil, alors qu'il épousa
„ La fille de Glicon & de cette Olimpie,
„ La belle sœur d'Hipparque. Eurises, c'est donc vous?
„ Vous cet aimable enfant, que si souvent Sylvie
„ Se faisait un plaisir de conduire à la Cour?
„ Je croi que c'est hier. O que vous êtes promte!
„ Que vous croissez, jeunesse! & que dans vos beaux jours
„ Vous nous avertissez de vous céder la place!

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la Reine, répond:

—— —— —— —— *Oh curioso*
Punto io non son, passò stagione. Assai
Veduti ho sacrificii; io mi ricordo
Di quello ancora quando il Rè Cresfonte
Incominciò à regnar. Quella fù pompa.
Ora più non si fanno a questi tempi
Di cotaï sacrificj. Più di cento
Fur le bestie svenate. I Sacerdoti
Risplendean tutti, ed ove ti volgessi
Altro non si vedea che argento ed oro.

—— —— —— —— Je suis sans curiosité.
„ Le tems en est passé, mes yeux ont assez vû
„ De ces aprêts d'hymen, & de ces sacrifices.
„ Je me souviens encor de cette pompe auguste,
„ Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
„ Du régne de Cresfonte. Ah! le grand apareil!
„ Il n'est plus aujourdhui de semblables spectacles.
„ Plus de cent animaux y furent immolés :
„ Tous les Prêtres brillaient, & les yeux éblouïs
„ Voyaient l'argent & l'or partout étinceler.

Tous ces traits sont naïfs : tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la scène, & aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles eussent été, à ce que je croi, bien reçuës dans Athènes ; mais Paris, & notre Parterre, veulent une autre espèce de simplicité. Notre ville pourait même se vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin, il me semble qu'on ne représentait d'ordinaire des piè-ces de Théatre dans cette première ville de la Grèce, que dans quatre fêtes solemnelles, & Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens ; & notre ville est peuplée de près de huit cent mille habitans, parmi lesquels je croi qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, & qui jugent presque tous les jours.

Vous avez pû, dans votre Tragédie, traduire cette élégante & simple comparaison de *Virgile :*

Qualis

Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra,
Amiſſos queritur fœtus.

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au Poëme épique, tant nous avons affaire à un Maître dur, qui eſt le public.

Neſcis, heu neſcis noſtræ faſtidia Romæ:
Et pueri naſum Rhinocerontis habent.

Les Anglais ont la coutume de finir preſque tous leurs Actes par une comparaiſon; mais nous exigeons, dans une Tragédie, que ce ſoit les Héros qui parlent, & non le Poëte; & notre public penſe que dans une grande criſe d'affaires, dans un conſeil, dans une paſſion violente, dans un danger preſſant, les Princes, les Miniſtres ne font point de comparaiſons poëtiques.

Comment pourais-je encor faire parler ſouvent enſemble des perſonnages ſubalternes? Ils ſervent chez vous à préparer des ſcènes intéreſſantes entre les principaux Acteurs; ce ſont les avenuës d'un beau Palais: mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le Palais. Il faut donc ſe plier au goût d'une Nation, d'autant plus difficile, qu'elle eſt depuis longtems raſſaſiée de chefs-d'œuvres.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême ſévérité reprouve, combien de beautés je regrettais! Combien me plaiſait la ſimple Nature, quoique ſous une forme étrangère pour nous! Je vous rens compte, Monſieur, d'une partie des raiſons qui m'ont empêché de vous ſuivre en vous admirant. P 4 Je

Je fus obligé, à regret, d'écrire une *Mérope* nouvelle: je l'ai donc faite différemment; mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un Roi d'Orient aurait fait présent des plus riches étoffes: ce Roi devrait permettre que le voyageur s'en fit habiller à la mode de son pays.

Ma *Mérope* fut achevée au commencement de 1736. à-peu-près telle qu'elle est aujourdhui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au Théatre; mais la raison, qui m'en éloignait le plus, était la crainte de la faire paraître après d'autres piéces heureuses, dans lesquelles on avait vû, depuis peu, le même sujet sous des noms différens. Enfin j'ai hazardé ma Tragédie, & notre Nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre Théatre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où plusieurs tableaux représentent le même sujet. Les connaisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières; chacun saisit, selon son goût, le caractère de chaque Peintre; c'est une espèce de concours, qui sert, à la fois, à perfectionner l'Art, & à augmenter les lumières du public.

Si la *Mérope* Française a eu le même succès que la *Mérope* Italienne, c'est à vous, Monsieur, que je le dois; c'est à cette simplicité, dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a servi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours servi de guide.

J'au-

J'aurais fouhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens & des Anglais, employer l'heureufe facilité des vers blancs, & je me fuis fouvenu plus d'une fois de ce paffage du *Rullceaï.*

> *Tu fai purche l' imagin' della voce*
> *Che rifponde da i faffi, dove l' Echo alberga.*
> *Sempre nemica fù del noftro regno,*
> *E fù inventrice delle prime rime.*

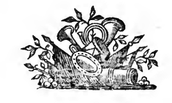
Mais je me fuis aperçu, & j'ai dit, il y a longtems, qu'une telle tentative n'aurait jamais de fuccès en France, & qu'il y aurait beaucoup plus de faibleffe que de force, à éluder un joug qu'ont porté les Auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la Nation Françaife. Notre Poéfie n'a aucune des libertés de la vôtre, & c'eft peut-être une des raifons pour lefquelles les Italiens nous ont précédé de plus de trois fiècles dans cet Art fi aimable & fi difficile.

Je voudrais, Monfieur, pouvoir vous fuivre dans vos autres connaiffances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la Tragédie. Que n'ai-je pû me former fur votre goût dans la fcience de l'Hiftoire, non pas dans cette fcience vague & ftérile des faits & des dattes, qui fe borne à favoir en quel tems mourut un homme inutile ou funefte au monde; fcience uniquement de Dictionnaire, qui chargerait la mémoire fans éclairer l'efprit. Je veux parler de cette hiftoire de l'efprit humain, qui aprend à connoître les mœurs; qui nous trace de faute en faute, & de préjugé en préjugé,

gé, les effets des paſſions des hommes ; qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un ſavoir mal entendu, ont cauſé de maux, & qui ſuit ſurtout le fil du progrès des Arts, à travers ce choc effroyable de tant de Puiſſances, & ce bouleverſement de tant d'Empires.

C'eſt par-là que l'Hiſtoire m'eſt précieuſe, & elle me le devient davantage, par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaiſirs & de nouvelles lumières aux hommes. La poſtérité aprendra avec émulation, que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, & que Vérone vous a élevé une ſtatuë, avec cette inſcription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI, VIVANT : Inſcription auſſi belle, en ſon genre, que celle qu'on lit à Montpellier : *A Louis XIV. après ſa mort.*

Daignez ajoûter, Monſieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger, que ſa reſpectueuſe eſtime vous attache autant que s'il était né à Vérone.



LETTRE

LETTRE

DE

Mr. DE LA LINDELLE

A Mr. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOus avez eu la politeſſe de dédier votre Tragédie de *Mérope* à Mr. *Maffei*, & vous avez rendu ſervice aux gens de lettres d'Italie & de France, en remarquant, avec la grande connaiſſance que vous avez du Théatre, la différence qui ſe trouve établie entre les bienſéances de la ſcène Françaiſe, & celle de la ſcène Italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, & les ménagemens que vous avez eu pour Mr. *Maffei*, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet Auteur; mais moi qui n'ai en vuë que la vérité, & le progrès des Arts, je ne craindrai point de dire ce que penſe le public éclairé, & ce que vous ne pouvez vous empècher de penſer vous-même.

L'Abbé *des Fontaines* avait déja relevé quelques fautes palpables de la *Mérope* de Mr. *Maffei*; mais à ſon ordinaire,

dinaire, avec plus de grossiéreté que de justesse, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaises. Ce satyrique décrié n'avait ni assez de connaissance de la langue Italienne, ni assez de goût pour porter un jugement sain & exempt d'erreur.

Voici ce que pensent les Littérateurs les plus judicieux que j'ai consultés en France & delà les monts. La *Mérope* leur paraît sans contredit le sujet le plus touchant & le plus vraiement tragique, qui ait jamais été au Théatre; il est fort au-dessus de celui d'*Athalie*, en ce que la Reine *Athalie* ne veut pas assassiner le petit *Joas*, & qu'elle est trompée par le Grand-Prêtre qui veut venger sur elle des crimes passés; au lieu que dans la *Mérope*, c'est une mère qui en vengeant son fils, est sur le point d'assassiner ce fils même, son amour & son espérance. L'intérêt de *Mérope* est tout autrement touchant que celui de la Tragédie d'*Athalie*; mais il paraît que Mr. *Maffei* s'est contenté de ce que présente naturellement son sujet, & qu'il n'y a mis aucun art théatral.

1. Les scénes souvent ne sont point liées, & le Théatre se trouve vuide; défaut qui ne se pardonne pas aujourdhui aux moindres Poëtes.

2. Les Acteurs arrivent, & partent souvent sans raison; défaut non moins essentiel.

3. Nulle vraisemblance, nulle dignité, nulle bienséance, nul art dans le Dialogue, & cela dès la premiére scène, où l'on voit un Tyran raisonner paisiblement avec *Mérope*, dont il a égorgé le mari & les enfans, & lui parler

parler d'amour ; cela ferait fifflé à Paris, par les moins connaiffeurs.

4. Tandis que le Tyran parle d'amour fi ridiculement à cette vieille Reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre : mais on ne fait point, dans le cours de la pièce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend, que c'eft un voleur qui voulait lui prendre fes habits. Quelle petiteffe ! quelle baffeffe ! quelle ftérilité ! Cela ne ferait pas fuportable dans une farce de la Foire.

5. Le Barigel, ou le Capitaine des Gardes, ou le grand-Prévot, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau, ce qui fait une fcène du plus bas comique, laquelle eft écrite d'une manière digne de la fcène.

6. La mère s'imagine d'abord que le voleur, qui a été tué, eft fon fils. Il eft pardonnable a une mère de tout craindre ; mais il falait à une Reine mère d'autres indices un peu plus nobles.

7. Au milieu de ces craintes le Tyran *Polifonte* raifonne de fon prétendu amour avec la fuivante de *Mérope*. Ces fcènes froides & indécentes, qui ne font imaginées que pour remplir un Acte, ne feraient pas fouffertes fur un Théatre Tragique régulier. Vous vous êtes contenté, Monfieur, de remarquer modeftement une de ces fcènes, dans laquelle la fuivante de *Mérope* prie le Tyran de ne pas preffer les nôces ; parce que, dit-elle, fa Maîtreffe a *un affaut de fièvre* : & moi, Monfieur, je vous

vous dis hardiment, au nom de tous les connaiſſeurs, qu'un tel dialogue, & une telle réponſe, ne ſont dignes que du Théatre d'*Arlequin*.

8. J'ajouterai encor, que quand la Reine, croyant ſon fils mort, dit, qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, & le déchirer avec les dents, elle parle en *Cannibale* plus encor qu'en mère affligée, & qu'il faut de la décence partout.

9. *Egiſte*, qui a été annoncé comme un voleur, & qui a dit, qu'on l'avait voulu voler lui-même, eſt encor pris pour un voleur une ſeconde fois; il eſt mené devant la Reine malgré le Roi, qui pourtant prend ſa défenſe. La Reine le lie à une colomne, le veut tuer avec un dard, & avant de le tuer elle l'interroge. *Egiſte* lui dit, que ſon père eſt un vieillard; & à ce mot de vieillard la Reine s'attendrit. Voilà-t-il pas une bonne raiſon, de changer d'avis, & de ſoupçonner, qu'*Egiſte* pourait bien être ſon fils? Voilà-t-il pas un indice bien marqué? Eſt-il donc ſi étrange qu'un jeune homme ait un père âgé. *Maffei* a ſubſtitué cette faute, & ce manque d'art & de génie, à une autre faute plus groſſiére qu'il avait faite dans la premiére édition. *Egiſte* diſait à la Reine: *Ah! Polidore, mon père.* Et ce *Polidore* était en effet l'homme à qui *Mérope* avait confié *Egiſte*. Au nom de *Polidore*, la Reine ne devait plus douter qu'*Egiſte* ne fût ſon fils; la pièce était finie. Ce défaut a été ôté; mais on y a ſubſtitué un défaut encor plus grand.

10. Quand la Reine eſt ridiculement & ſans raiſon en

ſuſpens

fuſpens fur ce mot de *Vieillard*, arrive le Tyran, qui prend *Egiſte* fous fa protection. Le jeune homme, qu'on devait repréſenter comme un Héros, remercie le Roi de lui avoir donné la vie, & le remercie avec un aviliſſement & une baſſeſſe, qui fait mal au cœur, & qui dégrade entiérement *Egiſte*.

11. Enſuite *Mérope* & le Tyran paſſent leur tems enſemble. *Mèrope* évapore fa colère en injures, qui ne finiſſent point. Rien n'eſt plus froid que ces ſcènes de déclamation qui manquent de nœud, d'embarras, de paſſion contraſtée. Ce ſont des ſcènes d'écolier. Toute ſcène qui n'eſt pas une eſpèce d'action eſt inutile.

12. Il y a ſi peu d'art dans cette pièce, que l'Auteur eſt toujours forcé d'employer des confidentes & des confidents pour remplir ſon Théatre. Le quatriéme Acte commence encor par une ſcène froide & inutile entre le Tyran & la ſuivante. enſuite cette ſuivante rencontre le jeune *Egiſte*, je ne ſai comment, & lui perſuade de ſe repoſer dans le veſtibule, afin que, quand il ſera endormi, la Reine puiſſe le tuer tout à ſon aiſe. En effet il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue! & la Reine vient pour la ſeconde fois une hache à la main pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette ſituation répétée deux fois eſt le comble de la ſtérilité, comme le ſommeil du jeune homme eſt le comble du ridicule. Mr. *Maffei* prétend qu'il y a beaucoup de génie & de varieté dans cette ſituation répétée; parce que la première fois la Reine arrive avec un dard, & la ſecon-

de

de fois avec une hache: quel effort de génie!

13. Enfin le vieillard *Polidore* arrive tout à propos, & empèche la Reine de faire le coup: on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéressants entre la mère & le fils, entre eux deux & le Tyran. Rien de tout cela; *Egiste* s'enfuit, & ne voit point sa mère; il n'a aucune scène avec elle; ce qui est encor un défaut de génie insuportable. *Mérope* demande au vieillard, quelle récompense il veut; & ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi passe son tems une Reine qui devrait courir après son fils. Tout cela est bas, déplacé & ridicule au dernier point.

14. Dans le cours de la pièce, le Tyran veut toujours épouser; & pour y parvenir, il fait dire à *Mérope*, qu'il va faire égorger tous les domestiques & les courtisans de cette Princesse, si elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée! quel extravagant que ce Tyran! Mr. *Maffei* ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte, pour sauver l'honneur de la Reine, qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille.

15. Autre puérilité de Collége. Le Tyran dit à son confident: *Je sais l'art de régner; je ferai mourir les audacieux; je lâcherai la bride à tous les vices, j'inviterai mes sujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables; j'exposerai les gens de bien à la fureur des scélerats &c.* Quel homme a jamais pensé & prononcé de telles sottises? Cette déclamation de Régent de sixiéme ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui sait gouverner?

On

On a reproché au grand *Racine* d'avoir dans *Athalie* fait dire à *Mathan* trop de mal de lui-même. Encor *Mathan* parle-t-il raisonnablement; mais ici c'est le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner: c'est l'art d'être détroné, & on ne peut sans rire lire de pareilles absurdités. Mr. *Maffei* est un étrange politique.

En un mot, Monsieur, l'ouvrage de *Maffei* est un très beau sujet, & une très mauvaise pièce. Tout le monde convient à Paris, que la représentation n'en serait pas achevée, & tous les gens sensés d'Italie en font très peu de cas. C'est très vainement, que l'Auteur dans ses voyages n'a rien négligé, pour engager les plus mauvais Ecrivains à traduire sa Tragédie: il lui était bien plus aisé de payer un Traducteur que de rendre sa pièce bonne.

REPONSE
DE
M^R. DE VOLTAIRE
A M^R. DE LA LINDELLE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, doit vous valoir le nom d'ypercritique, qu'on donnait à *Scaliger*, Vous me paraissez bien redou-

table, & ſi vous traitez ainſi Mr. *Maffei*, que n'ai-je point à craindre de vous? J'avouë, que vous avez trop raiſon ſur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramaſſer beaucoup de ronces & d'épines; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaiſir de cueillir les fleurs? Il y en a ſans doute dans la pièce de Mr. *Maffei*, & que j'oſe croire immortelles. Telles ſont les ſcènes de la mère & du fils, & le récit de la fin. Il me ſemble que ces morceaux ſont bien touchants & bien patétiques. Vous prétendez, que c'eſt le ſujet ſeul qui en fait la beauté; mais, Monſieur, n'était-ce pas le même ſujet dans les autres Auteurs, qui ont traité la *Mérope*? Pourquoi avec les mêmes ſecours n'ont-ils pas eu le même ſuccès? Cette ſeule raiſon ne prouve-t-elle pas, que Mr. *Maffei* doit autant à ſon génie qu'à ſon ſujet?

Je ne vous le diſſimulerai pas. Je trouve que Mr. *Maffei* a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penſer à *Mérope* que ſon fils eſt l'aſſaſſin de ſon fils même. Je n'ai pu me ſervir comme lui d'un anneau; parce que depuis l'*anneau* royal dont *Boileau* ſe moque dans ſes Satyres, cela ſemblerait trop petit ſur notre Théatre. Il faut ſe plier aux uſages de ſon ſiécle & de ſa Nation: mais par cette raiſon-là-même il ne faut pas condamner légérement les Nations étrangères.

Ni Mr. *Maffei* ni moi n'expoſons des motifs bien néceſſaires pour que le Tyran *Poliſonte* veuille abſolument épouſer *Mérope*. C'eſt peut-être là un défaut

du



du ſujet ; mais je vous avouë, que je crois, qu'un tel défaut eſt fort léger, quand l'intérêt qu'il produit eſt conſidérable. Le grand point eſt d'émouvoir & de faire verſer des larmes. On a pleuré à Vérone & à Paris : voilà une grande réponſe aux Critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il eſt beau de toucher avec ſes imperfections ! Il eſt vrai, qu'on pardonne beaucoup de choſes en Italie, qu'on ne paſſerait pas en France ; premiérement parce que les goûts, les bienſéances, les Théatres n'y ſont pas les mêmes ; ſecondement, parce que les Italiens n'ayant point de ville, où l'on repréſente tous les jours des piéces dramatiques, ne peuvent être auſſi exercés que nous en ce genre. Le beau monſtre de l'Opéra étouſſe chez eux *Melpomène* ; & il y a tant de caſtrati, qu'il n'y a plus de place pour les *Eſopus* & les *Roſcius*. Mais ſi jamais les Italiens avaient un Théatre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs Théatres ſont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aiſés à faire, leur Nation plus ſenſible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance & la paix, &c.



ACTEURS.

MEROPE, Veuve de Cresfonte Roi de Meſsène.

EGISTE, Fils de Merope.

POLIFONTE, Tyran de Meſsène.

NARBAS, Vieillard.

EURICLES, Favori de Merope.

EROX, Favori de Polifonte.

ISMENIE, Confidente de Merope.

La ſcène eſt à Meſſène, dans le Palais de Merope.

ME-



MÉROPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

GRande Reine, écartez ces horribles images;
Goutez des jours ſereins nés du ſein des orages.
Les Dieux nous ont donné la victoire & la paix:
Ainſi que leur couroux, reſſentez leurs bienfaits.
Meſſéne, après quinze ans de guerres inteſtines,
Léve un front moins timide, & ſort de ſes ruïnes.
Vos yeux ne verront plus tous ces Chefs ennemis,
Diviſés d'intérèts, & pour le crime unis,
Par les ſacagemens, le ſang & le ravage,

 Du

Du meilleur de nos Rois disputer l'héritage.
Nos Chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des Loix, les Ministres des Dieux,
Vont libres dans leur choix, décerner la Couronne.
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits;
Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos Rois;
Vous, que tant de constance, & quinze ans de misère,
Font encor plus auguste, & nous rendent plus chère;
Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis....

MEROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils?

ISMENIE.

Vous pouvez l'espérer; déja, d'un pas rapide,
Vos esclaves, en foule, ont couru dans l'Elide.
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis sans doute en de fidèles mains
Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'allarmes.

MEROPE.

Me rendez-vous mon fils, Dieux, témoins de mes larmes?
Egisté est-il vivant? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide.
C'est votre fils, hélas! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des Rois, & du plus grand des Dieux,
L'image de l'époux, dont j'adore la cendre?

ISME-

ISMENIE.

Mais quoi ! cet intérêt, & ſi juſte, & ſi tendre,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MEROPE.

Je ſuis mére : & tu peux encor t'en étonner ?

ISMENIE.

Du ſang dont vous ſortez l'auguſte caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mére ?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vû ce fils que vous pleurez.

MEROPE.

Mon cœur a vû toujours ce fils que je regrette ;
Ses périls nouriſſaient ma tendreſſe inquiette :
Un ſi juſte intérêt s'accrut avec le tems.
Un mot ſeul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la ſolitude, où j'étais retenuë,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperduë.
Egiſte, écrivait-il, mérite un meilleur ſort ;
Il eſt digne de vous, & des Dieux dont il ſort :
En bute à tous les maux, ſa vertu les ſurmonte :
Eſpérez tout de lui : mais craignez Poliſonte.

ISMENIE.

De Poliſonte au-moins prévenez les deſſeins ;
Laiſſez paſſer l'Empire en vos auguſtes mains.

MEROPE.

L'Empire eſt à mon fils. Périſſe la marâtre !

Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang !
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un Empire?
Que m'importe ce Ciel, ce jour que je respire?
Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des Dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde!
O mort, toujours présente à ma douleur profonde!
J'entens encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris: „ Sauvez le Roi, son épouse & ses fils.
Je vois ces murs sanglants, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumants ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyants le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, & souillé de poussiére,
Tournant encor vers moi sa mourante paupiére,
Cresfonte en expirant me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres, & premiers fruits d'une union si chère,
Sanglants, & renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevaient leurs innocentes mains.
Hélas ! ils m'imploraient contre leurs assassins.
Egiste échapa seul: un Dieu prit sa défense.
Veille sur lui, grand Dieu, qui sauvas son enfance:
Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux,
Du fond de ses déserts au rang de ses ayeux!
J'ai suporté quinze ans mes fers & son absence;

Qu'il

Qu'il régne au-lieu de moi : voilà ma récompenſe.

SCENE II.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES.

MEROPE.

EH bien ! Narbas, mon fils ?

EURICLES.

Vous me voyez confus.
Tant de pas, tant de ſoins ont été ſuperflus.
On a couru, Madame, aux rives du Penée,
Dans les champs d'Olimpie, aux murs de Salmonée ;
Narbas eſt inconnu ; le ſort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ſes pas.

MEROPE.

Hélas ! Narbas n'eſt plus ; j'ai tout perdu, ſans doute.

ISMENIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute :
Peut-être, ſur les bruits de cette heureuſe paix,
Narbas raméne un fils ſi cher à nos ſouhaits.

EURICLES.

Peut-être ſa tendreſſe, éclairée & diſcrète,
A caché ſon voyage, ainſi que ſa retraite :
Il veille ſur Egiſte, il craint ces aſſaſſins,
Qui du Roi votre époux ont tranché les deſtins.

De

De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pû j'assure son passage ;
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés,
Des yeux toujours ouverts, & des bras éprouvés.

MEROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURICLES.

Hélas ! que peut pour vous ma triste vigilance ?
On va donner son Trône ; en vain ma faible voix,
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injustice triomphe, & ce Peuple à sa honte,
Aux mépris de nos loix, panche vers Polifonte.

MEROPE.

Et le sort jusques-là pourait nous avilir ?
Mon fils dans ses Etats reviendrait pour servir ?
Il verrait son sujet au rang de ses ancètres ?
Le sang de Jupiter aurait ici des Maîtres ?
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié ses bienfaits & sa gloire ?

EURICLES.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire ;
On regrette Cresfonte, on le pleure, on vous plaint ;
Mais la force l'emporte, & Polifonte est craint.

MEROPE.

Ainsi donc par mon Peuple en tout tems accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée,

Et

Et le vil intérêt, cet arbitre du ſort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort !
Allons, & rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du ſang des Héraclides :
Flattons leur eſpérance, excitons leur amour;
Parlez, & de leur Maître annoncez le retour.

EURICLES.

Je n'ai que trop parlé ; Poliſonte en allarmes,
Craint déja votre fils, & redoute vos larmes.
La fière ambition, dont il eſt dévoré,
Eſt inquiette, ardente, & n'a rien de ſacré.
S'il chaſſa les brigands de Pilos & d'Amphriſe ;
S'il a ſauvé Meſſene, il croit l'avoir conquiſe.
Il agit pour lui ſeul, il veut tout aſſervir :
Il touche à la Couronne ; & pour mieux la ravir,
Il n'eſt point de rempart que ſa main ne renverſe,
De loix qu'il ne corrompe, & de ſang qu'il ne verſe :
Ceux, dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne ſont pas plus à craindre pour vous.

MEROPE.

Quoi ! Partout ſous mes pas le ſort creuſe un abîme !
Je vois autour de moi le danger & le crime !
Poliſonte, un ſujet de qui les attentats . . . .

EURICLES.

Diſſimulez, Madame, il porte ici ſes pas.

SCENE

S C E N E III.

MEROPE, POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

MAdame, il faut enfin que mon cœur ſe déploye.
Ce bras qui vous ſervit, m'ouvre au Trône une voye;
Et les Chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opoſés qui déſolaient Meſſenes,
Qui verſaient tant de ſang, qui formaient tant de haines,
Il ne reſte aujourdhui que le vôtre & le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel ſoutien:
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raiſon, tout nous lie:
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aſpire à régner, peut aſpirer à vous.
Je me connais; je ſai, que, blanchi ſous les armes,
Ce front triſte & ſévère a pour vous peu de charmes:
Je ſai que vos apas, encor dans leur printems,
Pouraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raiſon d'Etat connait peu ces caprices:
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent ſe couvrir que du bandeau des Rois.
Je veux le Sceptre & vous, pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire;
Vous êtes de nos Rois & la fille & la mére;

Mais

Mais l'Etat veut un Maître, & vous devez ſonger
Que pour garder vos droits il les faut partager.

MEROPE.

Le Ciel, qui m'accabla du poids de ſa diſgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'oſez propoſer
De trahir ſa mémoire, & de vous épouſer?
Moi, j'irais, de mon fils, du ſeul bien qui me rèſte,
Déchirer avec vous l'héritage funeſte?
Je mettrais en vos mains ſa mére & ſon Etat,
Et le bandeau des Rois ſur le front d'un ſoldat?

POLIFONTE.

Un ſoldat tel que moi peut juſtement prétendre
A gouverner l'Etat, quand il l'a ſu défendre.
Le premier qui fut Roi fut un ſoldat heureux.
Qui ſert bien ſon pays n'a pas beſoin d'ayeux.
Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie:
Ce ſang s'eſt épuiſé, verſé pour la patrie:
Ce ſang coula pour vous: & malgré vos refus,
Je croi valoir au-moins les Rois que j'ai vaincus.
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un Trône où mon parti m'apelle.

MEROPE.

Un parti! Vous barbare, au mépris de nos loix!
Eſt-il d'autre parti que celui de vos Rois?
Eſt-ce-là cette foi, ſi pure & ſi ſacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?

La foi que vous devez à ſes Mânes trahis,
A ſa veuve éperduë, à ſon malheureux fils,
A ces Dieux dont il ſort, & dont il tient l'Empire?

POLIFONTE.

Il eſt encor douteux ſi votre fils reſpire.
Mais quand du ſein des morts il viendrait en ces lieux,
Redemander ſon Trône à la face des Dieux;
Ne vous y trompez pas, Meſſene veut un Maître
Eprouvé par le tems, digne en effet de l'être;
Un Roi qui la défende: & j'oſe me flater
Que le vengeur du Trône a ſeul droit d'y monter.
Egiſte, jeune encor, & ſans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de ſa naiſſance;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce Trône eſt acheté.
Le droit de commander n'eſt plus un avantage,
Tranſmis par la nature, ainſi qu'un héritage;
C'eſt le fruit des travaux & du ſang répandu;
C'eſt le prix du courage: & je croi qu'il m'eſt dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes ſurpriſe
Par ces lâches brigands de Pilos & d'Amphriſe:
Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
Preſque en votre préſence aſſaſſinés par eux?
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chaſſant vos ennemis, défendant la patrie:
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés:
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, Madame, & mon rang & mon titre.

La

La valeur fit ces droits : le Ciel en eſt l'arbitre.
Que votre fils revienne ; il aprendra ſous moi,
Les leçons de la gloire, & l'art de vivre en Roi ;
Il verra ſi mon front ſoutiendra la Couronne.
Le ſang d'Alcide eſt beau ; mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur, & plus noble & plus grand :
Je ſonge à reſſembler au Dieu dont il deſcend :
En un mot, c'eſt à moi de défendre la mére,
Et de ſervir au fils & d'exemple & de père.

MEROPE.

N'affectez point ici des ſoins ſi généreux ;
Et ceſſez d'inſulter à mon fils malheureux.
Si vous oſez marcher ſur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce Dieu, dont vous ſeriez l'injuſte ſucceſſeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point raviſſeur.
Imitez ſa juſtice, ainſi que ſa vaillance :
Défendez votre Roi, ſecourez l'innocence :
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez ſa mére à force de vertu :
Dans vos murs relevés rapellez votre Maître.
Alors juſques à vous je deſcendrais peut-être.
Je pourais m'abaiſſer ; mais je ne peux jamais
Devenir la complice & le prix des forfaits.



SCENE

SCENE IV.

POLIFONTE, EROX.

EROX.

Seigneur, attendez-vous que ſon ame fléchiſſe ?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de ſon caprice ?
Vous avez ſû du Trône aplanir le chemin.
Et pour vous y placer vous attendez ſa main ?

POLIFONTE.

Entre ce Trone & moi je vois un précipice ;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchiſſe.
Mérope attend Egiſte : & le peuple aujourdhui,
Si ſon fils reparaît, peut ſe tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai ſon père & ſes deux frères,
De ce Trône ſanglant je m'ouvris les barrières :
En vain, dans ce palais, où la ſédition
Rempliſſait tout d'horreur & de confuſion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & ſombre
Couvrît mes attentats du ſecret de ſon ombre :
En vain, du ſang des Rois, dont je ſuis l'opreſſeur,
Les peuples abuſés m'ont crû le défenſeur.
Nous touchons au moment où mon ſort ſe décide.
S'il reſte un rejetton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Meſſene eſt produit ;
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Croi-moi, ces préjugés de ſang & de naiſſance
Revivront dans les cœurs, y prendront ſa défenſe.
Le ſouvenir du père, & cent Rois pour ayeux ;

Cet

Cet honneur prétendu d'être iſſu de nos Dieux,
Les cris, le déſeſpoir d'une mére éplorée,
Détruiront ma puiſſance encor mal aſſurée.
Egiſte eſt l'ennemi dont il faut triompher:
Jadis dans ſon berceau je voulus l'étouffer:
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me ſervaient arracha ſon enfance:
Narbas, depuis ce tems, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ſes couriers, ma juſte prévoyance,
De Mérope & de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le ſort, il peut ſe démentir;
De la nuit du ſilence un ſecret peut ſortir;
Et des Dieux quelquefois la longue patience
Fait ſur nous à pas lents deſcendre la vengeance.

EROX.

Ah! livrez-vous ſans crainte à vos heureux deſtins.
La prudence eſt le Dieu qui veille à vos deſſeins.
Vos ordres ſont ſuivis: déja vos ſatellites
D'Elide & de Meſſène occupent les limites.
Si Narbas reparait, ſi jamais à leurs yeux
Narbas ramène Egiſte, ils périſſent tous deux.

POLIFONTE.

Mais, me répons-tu bien de leur aveugle zéle?

EROX.

Vous les avez guidés par une main fidéle:
Aucun d'eux ne connaît ce ſang qui doit couler,
Ni le nom de ce Roi qu'ils doivent immoler.

Narbas leur eſt dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un réfuge;
L'autre, comme un eſclave, & comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des Loix il faut ſacrifier.

POLIFONTE.

Eh bien, encor ce crime! Il m'eſt trop néceſſaire;
Mais en perdant le fils j'ai beſoin de la mére;
J'ai beſoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'uſurpateur;
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidelle;
Qui m'aporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs; à peine ils ſont à moi:
Echauffés par l'eſpoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
Toi, dont le ſort dépend de ma grandeur ſuprême
Apui de mes projets, par tes ſoins dirigés,
Erox, va réunir les eſprits partagés;
Que l'avare en ſecret te vende ſon ſuffrage;
Aſſure au courtiſan ma faveur en partage;
Du lâche qui balance échauffe les eſprits:
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer aux pieds du Trône en vain m'a ſu conduire,
C'eſt encor peu de vaincre, il faut ſavoir ſéduire;
Flater l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pouſſer l'art enfin juſqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

Quoi ! l'Univers se tait sur le destin d'Egiste !
Je n'entens que trop bien ce silence si triste.
Aux frontiéres d'Elide enfin n'a-t-on rien sû ?

EURICLES.

On n'a rien découvert, & tout ce qu'on a vû,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégoutante ;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au Palais.

MEROPE.

Un meurtre ! Un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euriclès ?
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

EURICLES.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte !
Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel :
Tout fait parler en vous la voix de la Nature.
Mais de ce meurtrier la commune avanture
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.

De crimes, de brigands ces bords ſont infectés;
C'eſt le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La juſtice eſt ſans force; & nos champs, & nos villes
Redemandent aux Dieux trop longtems négligés,
Le ſang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MEROPE.

Quel eſt cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je.

EURICLES.

C'eſt un de ces mortels du ſort abandonnés,
Nouris dans la baſſeſſe, aux travaux condamnés;
Un malheureux ſans nom, ſi l'on croit l'aparence.

MEROPE.

N'importe; quel qu'il ſoit, qu'il vienne en ma préſence.
Le témoin le plus vil, & les moindres clartés,
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en croi trop le trouble qui me preſſe;
Mais ayez-en pitié, reſpectez ma faibleſſe:
Mon cœur a tout à craindre, & rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURICLES.

(*à Iſménie*)

Vous ſerez obéie. Allez, & qu'on l'amène;
Qu'il paraiſſe à l'inſtant aux regards de la Reine.

MEROPE.

Je ſens que je vais prendre un inutile ſoin:

Mon

Mon déſeſpoir m'aveuple, il m'emporte trop loin.
Vous ſavez s'il eſt juſte. On comble ma miſére ;
On détrône le fils, on outrage la mére.
Polifonte abuſant de mon triſte deſtin,
Oſe enfin s'oublier juſqu'à m'offrir ſa main.

EURICLES.

Vos malheurs ſont plus grands que vous ne pouvez
croire.
Je ſai que cet hymen offenſe votre gloire :
Mais je voi qu'on l'exige ; & le ſort irrité
Vous fait de cet oprobre une néceſſité.
C'eſt un cruel parti ; mais c'eſt le ſeul, peut-être,
Qui pourait conſerver le Trône à ſon vrai Maître.
Tel eſt le ſentiment des Chefs & des ſoldats ;
Et l'on croit . . .

MEROPE.

Non, mon fils ne le ſouffrirait pas.
L'exil, où ſon enfance a langui condamnée,
Lui ſerait moins affreux que ce lâche hymenée.

EURICLES.

Il le condamnerait, ſi, paiſible en ſon rang,
Il n'en croyait ici que les droits de ſon ſang ;
Mais ſi par les malheurs ſon ame était inſtruite ;
Sur ſes vrais intérêts s'il réglait ſa conduite,
De ſes triſtes amis s'il conſultait la voix,
Et la néceſſité ſouveraine des loix,
Il verrait que jamais ſa malheureuſe mère

Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MEROPE.

Ah ! que me dites-vous !

EURICLES.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zéle & vos calamités.

MEROPE.

Quoi ! Vous me demandez que l'intérêt ſurmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polifonte !
Vous, qui me l'avez peint de ſi noires couleurs !

EURICLES.

Je l'ai peint dangereux, je connais ſes fureurs ;
Mais il eſt tout-puiſſant ; mais rien ne lui réſiſte ;
Il eſt ſans héritier, & vous aimez Egiſte.

MEROPE.

Ah ! c'eſt ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polifonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours, & d'hymen & d'Empire ?
Parlez-moi de mon fils ; dites-moi s'il reſpire.
Cruel ! aprenez-moi . . .

EURICLES.

Voici cet étranger,
Que vos triſtes ſoupçons brûlaient d'interroger.

SCENE

SCENE II.

MEROPE, EURICLES, EGISTE *enchaîné*; ISMENIE, Gardes.

EGISTE, *dans le fond du Théatre, à Isménie.*

Est-ce là cette Reine auguste & malheureuse,
Celle de qui la gloire, & l'infortune affreuse,
Retentit jusqu'à moi dans le fonds des déserts?

ISMENIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

EGISTE.

O Dieu de l'Univers!
Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image.
La vertu sur le Trône est ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'est-là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
Aproche, malheureux, & dissipe tes craintes.
Répon-moi, de quel sang tes mains sont-elles teintes?

EGISTE.

O Reine! pardonnez. Le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*à Euricles.*)
Mon ame, en sa présence, étonnée, attendrie . . .

MEROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?

EGISTE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du ſort,
Et ſes propres fureurs, ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune-homme! Mon ſang s'eſt glacé dans mes veines.
Ah! . . . T'était-il connu?

EGISTE.

Non: les champs de Meſſenes,
Ses murs, leurs citoyens, tout eſt nouveau pour moi.

MEROPE.

Quoi! Ce jeune inconnu s'eſt armé contre toi,
Tu n'aurais employé qu'une juſte défenſe?

EGISTE.

J'en atteſte le Ciel; il ſait mon innocence.
Aux bords de la Pamiſe, en un Temple ſacré,
Où l'un de vos ayeux, Hercule, eſt adoré,
J'oſais prier pour vous ce Dieu vengeur des crimes;
Je ne pouvais offrir, ni préſens, ni victimes:
Né dans la pauvreté, j'offrais de ſimples vœux,
Un cœur pur & ſoumis, préſent des malheureux.
Il ſemblait que le Dieu, touché de mon hommage,
Au-deſſus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé ſoudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers ſon déclin.
Quel eſt donc, m'ont-ils dit, le deſſein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?

L'un

L'un & l'autre à ces mots ont levé le poignard ;
Le Ciel m'a ſecouru dans ce triſte hazard.
Cette main, du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups, Madame, il eſt tombé ſans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil aſſaſſin.
Et moi, je l'avoûrai, de mon ſort incertain,
Ignorant de quel ſang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai trainé dans les flots ce corps enſanglanté :
Je fuyais ; vos ſoldats m'ont bien-tôt arrêté :
Ils ont nommé *Mérope*, & j'ai rendu les armes.

EURICLES.

Eh ! Madame, d'où vient que vous verſez des larmes ?

MEROPE.

Te le dirai-je ? Hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendriſſait, tout mon cœur s'eſt troublé.
Creſfonte.. ô Ciel.. j'ai cru.. que j'en rougis de honte !
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Creſfonte.
Jeux cruels du hazard, en qui me montrez-vous
Une ſi fauſſe image, & des raports ſi doux ?
Affreux reſſouvenir, quel vain ſonge m'abuſe !

EURICLES.

Rejettez donc, Madame, un ſoupçon qui l'accuſe ;
Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un impoſteur.

MEROPE.

Les Dieux ont ſur ſon front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le Ciel vous fit-il naître ?

EGISTE.

EGISTE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entens-je ! en Elide ! Ah ! peut-être . . .
L'Elide . . . répondez . . . Narbas vous eſt connu ;
Le nom d'Egiſte au moins juſqu'à vous eſt venu.
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

EGISTE.

Mon père eſt un vieillard accablé de miſere ;
Policlete eſt ſon nom ; mais Egiſte, Narbas ;
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MEROPE.

O Dieux ! vous vous jouez d'une triſte mortelle.
J'avais de quelque eſpoir une faible étincelle :
J'entrevoyais le jour, & mes yeux affligés
Dans la profonde nuit ſont déja replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Gréce ?

EGISTE.

Si la vertu ſuffit pour faire la nobleſſe,
Ceux dont je tiens le jour, Policléte, Sirris,
Ne ſont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur ſort les avilit ; mais leur ſage conſtance
Fait reſpecter en eux l'honorable indigence.
Sous ſes ruſtiques toits, mon père vertueux
Fait le bien, ſuit les loix, & ne craint que les Dieux.

MERO-

MEROPE.

Chaque mot, qu'il me dit, eſt plein de nouveaux charmes.
Pourquoi donc le quitter, pourquoi cauſer ſes larmes?
Sans doute il eſt affreux d'être privé d'un fils.

EGISTE.

Un vain déſir de gloire a ſéduit mes eſprits.
On me parlait ſouvent des troubles de Meſſène,
Des malheurs dont le Ciel avait frapé la Reine,
Surtout de ſes vertus dignes d'un autre prix:
Je me ſentais ému par ces triſtes récits.
De l'Elide en ſecret dédaignant la molleſſe,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeuneſſe,
Servir ſous vos drapeaux, & vous offrir mon bras:
Voilà le ſeul deſſein qui conduiſit mes pas.
Ce faux inſtinct de gloire égara mon courage;
A mes parens, flétris ſous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les ſecours:
C'eſt ma premiére faute, elle a troublé mes jours.
Le Ciel m'en a puni: le Ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, & m'a rendu coupable.

MEROPE.

Il ne l'eſt point; j'en croi ſon ingénuité:
Le menſonge n'a point cette ſimplicité.
Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante;
C'eſt un infortuné que le Ciel me préſente.
Il ſuffit qu'il ſoit homme, & qu'il ſoit malheureux.
Mon fils peut éprouver un ſort plus rigoureux.

Il

Il me rapelle Egiſte ; Egiſte eſt de ſon âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & partout rebuté,
Il ſouffre le mépris qui ſuit la pauvreté.
L'oprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Pour le ſang de nos Dieux, quel horrible partage !
Si du moins . . .

SCENE III.

MEROPE, EGISTE, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

AH ! Madame, entendez-vous ces cris ?
Savez-vous bien ? . . .

MEROPE.

Quel trouble allarme tes eſprits ?

ISMENIE.

Poliſonte l'emporte, & nos peuples volages
A ſon ambition prodiguent leurs ſuffrages.
Il eſt Roi, c'en eſt fait.

EGISTE.

J'avais crû que les Dieux
Auraient placé Merope au rang de ſes ayeux.
Dieux! Que plus on eſt grand, plus vos coups ſont à craindre!
Errant, abandonné, je ſuis le moins à plaindre.

Tout

Tout homme a ſes malheurs.

(On emmène Egiſte.)

EURICLES *à Merope.*

Je vous l'avais prédit :
Vous avez trop bravé ſon offre & ſon crédit.

MEROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous ſommes.
J'ai mal connu les Dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais juſtice ; ils la refuſent tous.

EURICLES.

Permettez que du moins j'aſſemble autour de vous
Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage
Pouraient encor ſauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un Maître dangereux, & d'un peuple d'ingrats.

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'Etat n'eſt point ingrat ; non, Madame, on vous aime,
On vous conſerve encor l'honneur du Diadème :
On veut que Poliſonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir ſouverain.

MEROPE.

On oſe me donner au Tyran qui me brave ;
On a trahi le fils, on fait la mère eſclave.

ISME-

ISMENIE.

Le peuple vous rapelle au rang de vos ayeux;
Suivez ſa voix, Madame, elle eſt la voix des Dieux.

MEROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie,
Rachète un vain honneur à force d'infamie!

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

EURICLES.

MAdame, je reviens en tremblant devant vous;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups:
Rapellez votre force à ce dernier outrage.

MEROPE.

Je n'en ai plus, les maux ont laſſé mon courage;
Mais, n'importe; parlez.

EURICLES.

C'en eſt fait; & le ſort...
Je ne puis achever.

MEROPE.

Quoi! mon fils!

EURICLES.

Il eſt mort.
Il eſt trop vrai; déja cette horrible nouvelle
Conſterne

Consterne vos amis, & glace tout leur zèle.

MEROPE.

Mon fils est mort!

ISMENIE.

O. Dieux!

EURICLES.

D'indignes assassins,
Des pièges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

MEROPE.

Quoi! ce jour que j'abhorre,
Ce Soleil luit pour pour moi! Mérope vit encore!
Il n'est plus! Quelles mains ont déchiré son flanc?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang?

EURICLES.

Hélas! cet étranger! ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,
Lui que vous protégiez!

MEROPE.

Ce monstre est l'assassin!

EURICLES.

Oui, Madame: on en a des preuves trop certaines;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,

Cher-

Cherchaient encor Narbas échapé de leurs coups :
Celui qui ſur Egiſtc a mis ſes mains hardies,
A pris de votre fils les dépouilles chéries,

(On aporte cette armure dans le fond du Théatre.)

L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
Le traître avait jetté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques ſanglantes.

MEROPE.

Ah ! que me dites-vous ! Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresfonte, alors que de mes bras
Pour la premiére fois il courut aux combats.
O dépouille trop chére, en quelles mains livrée !
Quoi ! ce monſtre avait pris cette armure ſacrée ?

EURICLES.

Celle qu'Egiſte même aportait en ces lieux.

MEROPE.

Et teinte de ſon ſang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vû dans le Temple d'Alcide . . .

EURICLES.

C'était Narbas, c'était ſon déplorable guide ;
Polifonte l'avouë.

MEROPE.

Affreuſe vérité !
Hélas ! de l'aſſaſſin le bras enſanglanté,
Pour dérober aux yeux ſon crime & ſon parjure,
Donne

Donne à mon fils ſanglant les flots pour ſépulture.
Je vois tout. O mon fils, quel horrible deſtin !

EURICLÈS.

Voulez-vous tout ſavoir de ce lâche aſſaſſin ?

SCENE VI.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE, EROX, Gardes de Poliſonte.

EROX.

MAdame, par ma voix, permettez que mon Maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre ſon ſecours.
Il a ſu que d'Egiſte on a tranché les jours ;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la Reine....

MEROPE.

Il y prend part, Erox, & je le croi ſans peine ;
Il en jouït du moins, & les deſtins l'ont mis
Au Trône de Creſfonte, au Trône de mon fils.

EROX.

Il vous offre ce Trône ; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus, le ſanglant héritage,
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la Couronne a fait digne de vous ;
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable :

Le droit de le punir eft un droit refpectable :
C'eft le devoir des Rois : le glaive de Thémis,
Ce grand foutien du Trône, à lui feul eft commis :
A vous, comme à fon peuple, il veut rendre juftice.
Le fang des affaffins eft le vrai facrifice
Qui doit de votre hymen enfanglanter l'Autel.

MEROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polifonte eft Roi, je veux que fa puiffance
Laiffe à mon défefpoir le foin de ma vengeance.
Qu'il régne, qu'il poffède & mes biens & mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'eft de venger mon fang.
Ma main eft à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du fein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux Autels de nos Dieux.

EROX.

Le Roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets fon cœur fera fenfible.

SCENE VII.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

NOn, ne m'en croyez point ; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.

Au

Au ſein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'inſtant m'arrachera la vie.

EURICLES.

Madame, au nom des Dieux . . .

MEROPE.

Ils m'ont trop pourſuivie.
Irai-je à leurs Autels, objet de leur couroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux;
Joindre un Sceptre étranger au Sceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi vivre, moi lever mes regards éperdus
Vers ce Ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un Maître odieux, dévorant ma triſteſſe,
Attendre dans les pleurs une affreuſe vieilleſſe!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un oprobre, & la mort un devoir.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE I.

NARBAS.

O Douleur ! ô regrets ! ô vieilleſſe peſante !
Je n'ai pû retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un Héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
Je l'ai perdu ; la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon Maître !
Quels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi !
Je reviens ſans Egiſte, & Poliſonte eſt Roi !
Cet heureux artiſan de fraudes & de crimes,
Cet aſſaſſin farouche, entouré de victimes,
Qui nous perſécutant de climats en climats,
Sema partout la mort, attachée à nos pas :
Il régne, il affermit le Trône qu'il profane !
Il y jouït en paix du Ciel qui le condamne.
Dieux ! cachez mon retour à ſes yeux pénétrans.
Dieux ! dérobez Egiſte au fer de ſes Tyrans.
Guidez-moi vers ſa mère, & qu'à ſes pieds je meure.
Je vois, je reconnais cette triſte demeure,
Où le meilleur des Rois a reçu le trépas,
Où ſon fils tout ſanglant fut ſauvé dans mes bras.
Hélas !

Hélas! après quinze ans d'exil & de misère,
Je viens coûter encor des larmes à ſa mère.
A qui me déclarer? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami dont la main me conduiſe à ſes yeux;
Aucun ne ſe préſente à ma débile vuë.
Je vois près d'une tombe une foule éperduë:
J'entens des cris plaintifs. Hélas! dans ce Palais
Un Dieu perſécuteur habite pour jamais.

SCENE II.

NARBAS, ISMENIE, *ſuivans de la Reine dans le fond du Théâtre, où l'on découvre le tombeau de Creſfonte.*

ISMENIE.

QUel eſt cet inconnu, dont la vûë indiſcrète
Oſe troubler la Reine, & percer ſa retraite?
Eſt-ce de nos Tyrans quelque Miniſtre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux?

NARBAS.

Oh! qui que vous ſoyez, excuſez mon audace;
C'eſt un infortuné qui demande une grace.
Il peut ſervir Mérope; il voudrait lui parler.

ISMENIE.

Ah! quel tems prenez-vous pour oſer la troubler?
Reſpectez la douleur d'une mère éperduë;
Malheureux étranger, n'offenſez point ſa vuë.
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des Dieux vengeurs,
Accordez cette grace à mon âge, à mes pleurs.
Je ne fuis point, Madame, étranger dans Meffene.
Croyez, fi vous fervez, fi vous aimez la Reine,
Que mon cœur à fon fort attaché comme vous,
De fa longue infortune a fenti tous les coups.
Quelle eft donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMENIE.

C'eft la tombe d'un Roi, des Dieux abandonné,
D'un Héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresfonte.

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon Maître ! ô cendres que j'adore !

ISMENIE.

L'époufe de Cresfonte eft plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé fes malheurs inouïs ?

ISMENIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué fon fils.

NARBAS.

Son fils Egifte, ô Dieux ! le malheureux Egifte !

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un fort fi trifte.

NARBAS.

Son fils ne ferait plus ?

ISME-

ISMENIE.

Un barbare aſſaſſin
Aux portes de Meſſene a déchiré ſon ſein.

NARBAS.

O déſeſpoir ! ô mort, que ma crainte a prédite !
Il eſt aſſaſſiné ? Mérope en eſt inſtruite ?
Ne vous trompez-vous pas ?

ISMENIE.

Des ſignes trop certains
Ont éclairé nos yeux ſur ces affreux deſtins.
C'eſt vous en dire aſſez ; ſa perte eſt aſſurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de ſoins !

ISMENIE.

Au déſeſpoir livrée,
Mérope va mourir ; ſon courage eſt vaincu :
Pour ſon fils ſeulement Mérope avait vécu.
Des nœuds qui l'arrêtaient ſa vie eſt dégagée :
Mais avant de mourir elle ſera vengée ;
Le ſang de l'aſſaſſin par ſa main doit couler ;
Au tombeau de Cresfonte elle va l'immoler.
Le Roi qui l'a permis cherche à flater ſa peine ;
Un des ſiens en ces lieux doit aux pieds de la Reine
Amener à l'inſtant ce lâche meurtrier,
Qu'au ſang d'un fils ſi cher on va ſacrifier.
Mérope cependant, dans ſa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeſte écarter tout le monde.

NARBAS *en s'en allant.*

Hélas ! s'il eſt ainſi, pourquoi me découvrir ?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

ISMENIE *ſeule.*

CE vieillard eſt ſans doute un citoyen fidéle ;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zéle :
Il pleure : & tout le reſte, eſclave des Tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel ſi grand intérêt prend-il à nos allarmes ?
La tranquille pitié fait verſer moins de larmes.
Il montrait pour Egiſte un cœur trop paternel !
Hélas ! courons à lui. . . . Mais quel objet cruel !

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES, EGISTE *enchaîné,* Gardes, Sacrificateurs.

MEROPE *auprès du tombeau.*

QU'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui ſoient égaux au crime ;
Ils ne pouront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.

On m'a vendu bien cher un inſtant de faveur.

Secou-

Secourez-moi, grands Dieux, à l'innocent propices.

EURICLES.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ſes complices.

MEROPE *avançant.*

Oui, ſans doute, il le faut. Monſtre ! qui t'a porté
A ce comble dé crime, à tant de cruauté ?
Que t'ai-je fait ?

EGISTE.

Les Dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins ſi ma bouche a connu l'impoſture.
J'avais dit à vos pieds la ſimple vérité ;
J'avais déja fléchi votre cœur irrité ;
Vous étendiez ſur moi votre main protectrice ;
Qui peut avoir ſi-tôt laſſé votre juſtice ?
Et quel eſt donc ce ſang qu'a verſé mon erreur ?
Quel nouvel intérêt vous parle en ſa faveur ?

MEROPE.

Quel intérêt ? barbare !

EGISTE.

Hélas ! ſur ſon viſage
J'entrevois de la mort la douloureuſe image :
Que j'en ſuis attendri ! J'aurais voulu cent fois
Racheter de mon ſang l'état où je la vois.

MEROPE.

Le cruel ! à quel point on l'inſtruiſit à feindre !
Il m'arrache la vie, & ſemble encor me plaindre.

(*Elle ſe rejette dans les bras d'Iſménie.*)

EURI-

EURICLES.

Madame, vengez-vous, & vengez à la fois
Les Loix, & la Nature, & le ſang de nos Rois.

EGISTE.

A la Cour de ces Rois telle eſt donc la juſtice ?
On m'accueille, on me flate, on réſout mon ſuplice.
Quel deſtin m'arrachait à mes triſtes forêts ?
Vieillard infortuné, quels ſeront vos regrets ?
Mère trop malheureuſe, & dont la voix ſi chère
M'avait prédit . . . .

MEROPE.

Barbare ! Il te reſte une mère.
Je ferais mère encor ſans toi, ſans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

EGISTE.

Si tel eſt mon malheur,
S'il était votre fils, je ſuis trop condamnable.
Mon cœur eſt innocent, mais ma main eſt coupable.
Que je ſuis malheureux ! Le Ciel ſait qu'aujourdhui
J'aurais donné ma vie, & pour vous, & pour lui.

MEROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure . . .

EGISTE.

Elle eſt à moi.

MEROPE.

Comment ? que dis-tu ?

EGISTE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins ayeux,

Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MEROPE.

Qui? ton père? en Elide? en quel trouble il me jette!
Son nom? parle : réponds.

EGISTE.

Son nom eſt Policlete:
Je vous l'ai déja dit.

MEROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié ſuſpendait ma fureur?
C'en eſt trop; ſecondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monſtre, ce perfide.

(*Levant le poignard.*)

Mânes de mon cher fils, mes bras enſanglantés ....

NARBAS *paraiſſant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire? ô Dieux!

MEROPE.

Qui m'appelle?

NARBAS.

Arrêtez.
Hélas! il eſt perdu, ſi je nomme ſa mère;
S'il eſt connu.

MEROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

EGISTE *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père!

MEROPE.

Son père!

EGISTE.

EGISTE *à Narbas.*

Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS.

Ah! Madame, empêchez qu'on achéve le crime.
Euriclès, écoutez, écartez la victime;
Que je vous parle.

EURICLES *emmène Egiſte, & ferme le fond du Théatre.*

O Ciel!

MEROPE *s'avançant.*

Vous me faites trembler:
J'allais venger mon fils.

NARBAS *ſe jettant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.
Egiſte . . . .

MEROPE *laiſſant tomber le poignard.*

Eh bien! Egiſte?

NARBAS.

O Reine infortunée!
Celui dont votre main tranchait la deſtinée,
C'eſt Egiſte . . .

MEROPE.

Il vivrait?

NARBAS.

C'eſt lui, c'eſt votre fils.

MEROPE *tombant dans les bras d'Iſménie.*

Je me meurs!

ISMENIE.

Dieux puiſſans!

NAR-

NARBAS *à Ifménie.*

Rapellez fes efprits.
Hélas! ce jufte excès de joye & de tendreffe,
Ce trouble fi foudain, ce remord qui la preffe,
Vont confumer fes jours ufés par la douleur.

MEROPE *revenant à elle.*

Ah, Narbas! eft-ce vous? eft-ce un fonge trompeur?
Quoi! c'eft vous? c'eft mon fils? qu'il vienne, qu'il paraiffe.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette jufte tendreffe.
(*à Ifménie.*)
Vous, cachez à jamais ce fecret important;
Le falut de la Reine & d'Egifte en dépend.

MEROPE.

Ah! quel nouveau danger empoifonne ma joye?
Cher Egifte! quel Dieu défend que je te voye?
Ne m'eft-il donc rendu que pour mieux m'affliger?

NARBAS.

Ne le connaiffant pas, vous alliez l'égorger;
Et fi fon arrivée eft ici découverte,
En le reconnaiffant vous affurez fa perte.
Malgré la voix du fang, feignez, diffimulez;
Le crime eft fur le Trône, on vous pourfuit, tremblez.

SCENE

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, NARBAS, ISMENIE.

EURICLES.

AH! Madame, le Roi commande qu'on faififfe.

MEROPE.

Qui?

EURICLES.

Ce jeune étranger qu'on deftine au fuplice.

MEROPE *avec tranfport.*

Eh bien! cet étranger, c'eft mon fils, c'eft mon fang.
Narbas, on va plonger le couteau dans fon flanc!
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MEROPE.

C'eft mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi? quelle entreprife exécrable & foudaine!
Pourquoi m'ôter Egifte?

EURICLES.

Avant de vous venger,
Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger! qui? lui? fait-il quelle eft fa mère?

EURICLES.

Nul ne foupçonne encor ce terrible myftère.

MERO-

MEROPE.

Courons à Polifonte, implorons fon apui.

NARBAS.

N'implorez que les Dieux, & ne craignez que lui.

EURICLES.

Si les droits de ce fils font au Roi quelqu'ombrage,
De fon falut au moins votre hymen eft le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux Autels va devenir le fien.
Et dût fa politique en être encor jaloufe,
Il faut qu'il ferve Egifte alors qu'il vous époufe.

NARBAS.

Il vous époufe! lui? quel coup de foudre! ô Ciel!

MEROPE.

C'eft mourir trop longtems dans ce trouble cruel.
Je vais.

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable!
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURICLES.

Narbas, elle eft forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresfonte.

NARBAS.

Il en eft l'affaffin.

MEROPE.

Lui? ce traître!

NARBAS.

Oui, lui-même: oui, fes mains fanguinaires
Ont

Ont égorgé d'Egifte, & le père, & les frères:
Je l'ai vû fur mon Roi, j'ai vû porter les coups
Je l'ai vû tout couvert du fang de votre époux.

MEROPE.

Ah, Dieux!

NARBAS.

J'ai vu ce monftre entouré de victimes:
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguifa fa rage à force de forfaits;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce Palais.
Il y porta la flamme; & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du fang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Affaffin de fon Prince, il parut fon vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée:
Et moi perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languiffans.
Les Dieux ont pris pitié de fes jours innocens:
Je l'ai conduit feize ans de retraite en retraite:
J'ai pris pour me cacher le nom de Policlète;
Et lorfqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polifonte eft fon Maître, & devient votre époux!

MEROPE.

Ah! tout mon fang fe glace à ce récit horrible.

EURICLES.

On vient: c'eft Polifonte.

MEROPE.

O Dieux! eft-il poffible?

(à

(*à Narbas.*)
Va, dérobe ſurtout ta vuë à ſa fureur.

NARBAS.

Hélas! ſi votre fils eſt cher à votre cœur,
Avec ſon aſſaſſin, diſſimulez, Madame.

EURICLES.

Renfermons ce ſecret dans le fond de notre ame.
Un ſeul mot peut le perdre.

MEROPE *à Euriclès.*

Ah! cours; & que tes yeux
Veillent ſur ce dépôt ſi cher, ſi précieux.

EURICLES.

N'en doutez point.

MEROPE.

Hélas! j'eſpère en ta prudence:
C'eſt mon fils, c'eſt ton Roi. Dieux! ce monſtre s'avance.

SCENE VI.

MEROPE, POLIFONTE, EROX, ISMENIE, Suite.

POLIFONTE.

LE Trône vous attend, & les Autels ſont prêts;
L'hymen qui va vous joindre unit nos intérêts.
Comme Roi, comme époux, le devoir me commande,
Que je venge le meurtre, & que je vous défende.
Deux complices déja par mon ordre ſaiſis,

Vont payer de leur ſang, le ſang de votre fils.
Mais malgré tous mes ſoins, votre lente vengeance
A bien mal ſecondé ma promte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet aſſaſſin;
Vous-même, diſiez-vous, deviez percer ſon ſein.

MEROPE.

Plût aux Dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

POLIFONTE.

C'eſt le devoir des Rois, c'eſt le ſoin qui m'anime.

MEROPE.

Vous?

POLIFONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils ſerait-il altéré?

MEROPE.

Puiſſent ſes ennemis périr dans les ſuplices!
Mais ſi ce meurtrier, Seigneur, a des complices;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas, . . .
Ceux dont la race impie a maſſacré le père,
Pourſuivront à jamais, & le fils, & la mère.
Si l'on pouvait . . . .

POLIFONTE.

C'eſt-là ce que je veux ſavoir.
Et déja le coupable eſt mis en mon pouvoir.

MEROPE.

Il eſt entre vos mains?

POLIFONTE.

Oui, Madame, & j'eſpère

Percer

Percer en lui parlant ce ténébreux mistère.

MEROPE.

Ah, barbare ! . . . A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi . . . Vous savez que vous l'avez promis.

(*à part.*)

O mon sang ! ô mon fils ! quel sort on vous prépare !

(*à Polifonte.*)

Seigneur, ayez pitié.

POLIFONTE.

Quel transport vous égare ?
Il moura.

MEROPE.

Lui ?

POLIFONTE.

Sa mort poura vous consoler.

MEROPE.

Ah ! je veux à l'instant le voir & lui parler.

POLIFONTE.

Ce mélange inouï d'horreur & de tendresse,
Ces transports dont votre ame à peine est la maitresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pouraient de quelque ombrage allarmer mon esprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaisir nouveau votre ame semble atteinte.
Qu'a donc dit ce Vieillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en soupçonner ?
Quel est-il ?

MEROPE.

Eh ! Seigneur, à peine sur le Trône,

La crainte, le ſoupçon déja vous environne?

POLIFONTE.

Partagez donc ce Trône: & ſûr de mon bonheur,
Je verrai les ſoupçons exilés de mon cœur.
L'Autel attend déja Mérope & Poliſonte.

MEROPE *en pleurant.*

Les Dieux vous ont donné le Trône de Creſfonte;
Il y manquait ſa femme, & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.

ISMENIE.

Eh, Madame!

MEROPE.

Ah! Seigneur,
Pardonnez . . . vous voyez une mère éperduë.
Les Dieux m'ont tout ravi, les Dieux m'ont confonduë.
Pardonnez . . . De mon fils rendez-moi l'aſſaſſin.

POLIFONTE.

Tout ſon ſang, s'il le faut, va couler ſous ma main.
Venez, Madame.

MEROPE.

O Dieux! dans l'horreur qui me preſſe,
Secourez une mère, & cachez ſa foibleſſe.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

A Ses emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de ſon époux reconnu l'aſſaſſin :
Je croirais que ſes yeux ont éclairé l'abîme,
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi ſe refuſe à mes vœux ;
Mais ce n'eſt pas ſon cœur, c'eſt ſa main que je veux.
Telle eſt la loi du peuple ; il le faut ſatisfaire.
Cet hymen m'aſſervit & le fils & la mère ;
Et par ce nœud ſacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une eſclave utile à mes deſſeins.
Qu'elle écoute à ſon gré ſon impuiſſante haine :
Au char de ma fortune il eſt tems qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler ?
Que penſez-vous de lui ?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ſes diſcours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en ſuis frapé, Seigneur, & je n'attendais pas

Un courage auſſi grand dans un rang auſſi bas.
J'avoûrai qu'en ſecret moi-même je l'admire.

POLIFONTE.

Quel eſt-il, en un mot?

EROX.

Ce que j'oſe vous dire,
C'eſt qu'il n'eſt point ſans doute un de ces aſſaſſins
Diſpoſés en ſecret pour ſervir vos deſſeins.

POLIFONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'aſſurance?
Leur conducteur n'eſt plus. Ma juſte défiance
A pris ſoin d'effacer dans ſon ſang dangereux,
De ce ſecret d'Etat les veſtiges honteux;
Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'atriſte.
Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiſte?
Croirai-je que toujours ſoigneux de m'obéir,
Le ſort juſqu'à ce point m'ait voulu prévenir?

EROX.

Mérope dans les pleurs mourant déſeſpérée,
Eſt de votre bonheur une preuve aſſurée;
Et tout ce que je voi le confirme en effet:
Plus fort que tous nos ſoins, le hazard a tout fait.

POLIFONTE.

Le hazard va ſouvent plus loin que la prudence.
Mais j'ai trop d'ennemis, & trop d'expérience,
Pour laiſſer le hazard arbitre de mon ſort.
Quel que ſoit l'étranger, il faut hâter ſa mort.

Sa mort fera le prix de cet hymen augufte ;
Elle affermit mon Trône : il fuffit, elle eft jufte.
Le peuple fous mes loix pour jamais engagé,
Croira fon Prince mort, & le croira vengé.
Mais, répondez : Quel eft ce vieillard téméraire,
Qu'on dérobe à ma vuë avec tant de miftère?
Mérope allait verfer le fang de l'affaffin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu fa main.
Que voulait-il?

EROX.

Seigneur, chargé de fa misère,
De ce jeune étranger, ce vieillard eft le père :
Il venait implorer la grace de fon fils.

POLIFONTE.

Sa grace? Devant moi je veux qu'il foit admis.
Ce vieillard me trahit, croi-moi, puifqu'il fe cache.
Ce fecret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier furtout excite mes foupçons.
Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raifons,
La Reine qui tantôt preffait tant fon fuplice,
N'ofe-t-elle achever ce jufte facrifice?
La pitié paraiffait adoucir fes fureurs ;
Sa joie éclatait même à travers fes douleurs.

EROX.

Qu'importe fa pitié, fa joie & fa vengeance?

POLIFONTE.

Tout m'importe : & de tout je fuis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

SCENE II.

POLIFONTE, EROX, EGISTE, EURICLES, MEROPE, ISMENIE, Gardes.

MEROPE.

Rempliſſez vos ſermens, ſongez à me venger;
Qu'à mes mains, à moi ſeule, on laiſſe la victime.

POLIFONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous; baignez-vous au ſang du criminel;
Et ſur ſon corps ſanglant je vous mène à l'Autel.

MEROPE.

Ah Dieux!

EGISTE *à Poliſonte.*

Tu vends mon ſang à l'hymen de la Reine;
Ma vie eſt peu de choſe, & je mourai ſans peine:
Mais je ſuis malheureux, innocent, étranger.
Si le Ciel t'a fait Roi, c'eſt pour me protéger.
J'ai tué juſtement un injuſte adverſaire.
Mérope veut ma mort, je l'excuſe, elle eſt mère.
Je bénirai ſes coups prêts à tomber ſur moi:
Et je n'accuſe ici qu'un Tyran tel que toi.

POLIFONTE.

Malheureux, oſes-tu, dans ta rage inſolente? . . .

MERO-

MEROPE.

Eh! Seigneur, excufez fa jeuneffe imprudente.
Elevé loin des Cours, & nouri dans les bois,
Il ne fait pas encor ce qu'on doit à des Rois.

POLIFONTE.

Qu'entens-je! quel difcours! quelle furprife extrême!
Vous le juftifier?

MEROPE.

Qui moi, Seigneur?

POLIFONTE.

Vous-même.
De cet égarement fortirez-vous enfin?
De votre fils, Madame, eft-ce ici l'affaffin?

MEROPE.

Mon fils de tant de Rois le déplorable refte,
Mon fils envelopé dans un piége funefte,
Sous les coups d'un barbare . . . .

ISMENIE.

O Ciel! que faites-vous?

POLIFONTE.

Quoi! vos regards fur lui fe tournent fans couroux?
Vous tremblez à fa vûe, & vos yeux s'attendriffent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les rempliffent?

MEROPE.

Je ne les cache point; ils paraiffent affez:
La caufe en eft trop jufte: & vous la connaiffez.

POLI-

POLIFONTE.

Pour en tarir la ſource il eſt tems qu'il expire.
Qu'on l'immole, ſoldats.

MEROPE *s'avançant.*

Cruel! qu'oſez-vous dire?

EGISTE.

Quoi! de pitié pour moi tous vos ſens ſont ſaiſis!

POLIFONTE.

Qu'il meure.

MEROPE.

Il eſt . . .

POLIFONTE.

Frapez.

MEROPE *ſe jettant entre Egiſte & les ſoldats.*

Barbare! il eſt mon fils.

EGISTE.

Moi! votre fils?

MEROPE *en l'embraſſant.*

Tu l'es; & ce Ciel que j'atteſte,
Ce Ciel qui t'a formé dans un ſein ſi funeſte,
Et qui trop tard, hélas! a deſſillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTE.

Quel miracle, grands Dieux! que je ne puis comprendre!

POLI-

POLIFONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère? Qui? vous, qui demandiez sa mort?

EGISTE.

Ah! si je meurs son fils, je rens grace à mon sort.

MEROPE.

Je suis sa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie:
Tu tiens le fils des Dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresfonte, & ton Maître, & ton Roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture;
Ce n'est pas aux Tyrans à sentir la nature.
Ton cœur nouri de sang n'en peut être frapé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échapé.

POLIFONTE.

Que prétendez-vous dire, & sur quelles allarmes?

EGISTE.

Va, je me croi son fils; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentimens, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLIFONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MEROPE *se jettant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie:

Ayez

Ayez pitié des pleurs dont mes yeux ſont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope eſt à vos piés:
Mérope les embraſſe, & craint votre colère.
A cet effort affreux jugez ſi je ſuis mère:
Jugez de mes tourmens; ma déteſtable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ſes jours infortunés,
Le voila devant vous, & vous l'aſſaſſinez.
Son père eſt mort, hélas ! par un crime funeſte;
Sauvez le fils: je puis oublier tout le reſte:
Sauvez le ſang des Dieux, & de vos Souverains:
Il eſt ſeul ſans défenſe, il eſt entre vos mains.
Qu'il vive, & c'eſt aſſez. Heureuſe en mes misères,
Lui ſeul il me rendra mon époux, & ſes frères.
Vous voyez avec moi ſes ayeux à genoux,
Votre Roi dans les fers.

EGISTE.

O Reine, levez-vous:
Et daignez me prouver que Cresfonte eſt mon père,
En ceſſant d'avilir & ſa veuve, & ma mère.
Je ſai peu de mes droits quelle eſt la dignité;
Mais le Ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un Tyran l'abaiſſe.
De mon premier état j'ai bravé la baſſeſſe,
Et mes yeux du préſent ne ſont point éblouïs.
Je me ſens né des Rois, je me ſens votre fils.

Hercu-

Hercule, ainſi que moi, commença ſa carrière ;
Il ſentit l'infortune en ouvrant la paupiére ;
Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir comme moi vaincu l'adverſité.
S'il m'a tranſmis ſon ſang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Ceſſez de le prier, ceſſez de démentir
Le ſang des demi-Dieux dont on me fait ſortir.

POLIFONTE *à Mérope.*

Eh bien, il faut ici nous expliquer ſans feinte.
Je prens part aux douleurs dont vous êtes atteinte :
Son courage me plaît ; je l'eſtime, & je crois
Qu'il mérite en effet d'être du ſang des Rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'eſt pas de ces ſecrets qu'on croit ſans évidence.
Je le prens ſous ma garde, il m'eſt déja remis ;
Et s'il eſt né de vous, je l'adopte pour fils.

EGISTE.

Vous m'adopter ?

MEROPE.

Hélas !

POLIFONTE.

Réglez ſa deſtinée.
Vous achetiez ſa mort avec mon hymenée.
La vengeance à ce point a pû vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le ſauver ?

MEROPE.

Quoi, barbare !

POLIFONTE.

Madame, il y va de ſa vie.
Votre ame en ſa faveur paraît trop attendrie,
Pour vouloir expoſer à mes juſtes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MEROPE.

Seigneur, que de ſon ſort il ſoit du moins le maître.
Daignez.

POLIFONTE.

C'eſt votre fils, Madame, ou c'eſt un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui ſervir d'apui:
Ou je dois me venger, & de vous, & de lui.
C'eſt à vous d'ordonner ſa grace ou ſon ſuplice.
Vous êtes en un mot ſa mère ou ſa complice.
Choiſiſſez; mais ſachez qu'au ſortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en préſence des Dieux.
Vous, ſoldats, qu'on le garde; & vous, que l'on me ſuive.

(*à Mérope.*)

Je vous attens; voyez ſi vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon eſprit incertain;
Confirmez ſa naiſſance en me donnant la main.
Votre ſeule réponſe, ou le ſauve, ou l'oprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MEROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain déſeſpoir.

POLI-

POLIFONTE.

Vous le verrez au Temple.

EGISTE, *que les ſoldats emménent.*

O Reine auguſte & chère!
O vous que j'oſe à peine encor nommer ma mère!
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi:
Si je ſuis votre fils, je ſai mourir en Roi.

SCENE III.

MEROPE *ſeule.*

CRuels, vous l'enlevez; en vain je vous implore:
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant déſiré?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réſervée au bourreau de ſon père.
Ah! privez-moi de lui, cachez ſes pas errans,
Dans le fond des déſerts, à l'abri des Tyrans.

SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURICLES.

MEROPE.

SAis-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée?

NAR-

NARBAS.

Je ſai que de mon Roi la perte eſt aſſurée,
Que déja dans les fers Egiſte eſt retenu,
Qu'on obſerve mes pas.

MEROPE.

C'eſt moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous!

MEROPE.

J'ai tout revelé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prète à perdre ſon fils, peut le voir & ſe taire?
J'ai parlé, c'en eſt fait: & je dois déſormais
Réparer ma faibleſſe à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

Voici l'heure, Madame,
Qu'il vous faut raſſembler les forces de votre ame.
Un vain peuple qui vole après la nouveauté,
Attend votre hymenée avec avidité.

Le

Le Tyran régle tout ; il femble qu'il aprête
L'apareil du carnage, & non pas d'une fête.
Par l'or de ce Tyran, le grand-Prètre infpiré,
A fait parler le Dieu dans fon Temple adoré.
Au nom de vos ayeux, & du Dieu qu'il attefte,
Il vient de déclarer cette union funefte.
Polifonte, dit-il, a reçu vos fermens ;
Meffène en eft témoin, les Dieux en font garants.
Le peuple a répondu par des cris d'allégreffe,
Et ne foupçonnant pas le chagrin qui vous preffe,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
Il bénit le Tyran qui vous perce le cœur.

MEROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie ?

NARBAS.

Pour fauver votre fils quelle funefte voie !

MEROPE.

C'eft un crime effroyable, & déja tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en eft un plus grand de perdre votre fils.

MEROPE.

Eh bien, le défefpoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le Temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'Autel & moi, fous la garde des Dieux.
Il eft né de leur fang, ils prendront fa défenfe ;

Ils ont aſſez longtems trahi ſon innocence.
De ſon lâche aſſaſſin je peindrai les fureurs ;
L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris & les pleurs d'une mère.
On vient. Ah ! je friſſonne. Ah ! tout me déſeſpère.
On m'apelle, & mon fils eſt au bord du cercueil ;
Le Tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(*Aux Sacrificateurs.*)

Miniſtres rigoureux du monſtre qui m'oprime,
Vous venez à l'Autel entraîner la victime.
O vengeance ! ô tendreſſe ! ô nature ! ô devoir !
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au déſeſpoir ?

Fin du quatriéme Acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE I.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

Le Tyran nous retient au Palais de la Reine,
Et notre deſtinée eſt encor incertaine.
Je tremble pour vous ſeul. Ah, mon Prince! ah! mon fils!
Souffrez qu'un nom ſi doux me ſoit encor permis.
Ah ! vivez. D'un Tyran déſarmez la colère ;
Conſervez une tête, hélas ! ſi néceſſaire,
Si longtems menacée, & qui m'a tant coûté.

EURICLES.

Songez que pour vous ſeul abaiſſant ſa fierté,
Mérope de ſes pleurs daigne arroſer encore
Les parricides mains d'un Tyran qu'elle abhorre.

EGISTE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je croi renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau ſang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope ? & Creſfonte eſt mon père !
Son aſſaſſin triomphe ; il commande, & je ſers !
Je ſuis le ſang d'Hercule, & je ſuis dans les fers !

NARBAS.

Plût aux Dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encor inconnu dans les champs de l'Elide!

EGISTE.

Eh, quoi! Tous les malheurs aux humains reſervés,
Faut-il ſi jeune encor les avoir éprouvés?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignomiuie,
Dès ma premiére aurore ont aſſiégé ma vie.
De déſerts en déſerts, errant, perſécuté,
J'ai langui dans l'oprobre & dans l'obſcurité.
Le Ciel ſait cependant, ſi parmi tant d'injures
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embraſſai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je reſpectai, j'aimai juſqu'à votre miſère;
Je n'aurais point aux Dieux demandé d'autre père.
Ils m'en donnent un autre, & c'eſt pour m'outrager.
Je ſuis fils de Cresfonte, & ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un Tyran me l'arrache:
Un déteſtable hymen à ce monſtre l'attache:
Je maudis dans vos bras le jour où je ſuis né:
Je maudis le ſecours que vous m'avez donné.
Ah, mon père! Ah! pourquoi, d'une mère égarée,
Reteniez-vous tantôt la main déſeſpérée?
Mes malheurs finiſſaient, mon ſort était rempli.

NARBAS.

Ah! vous êtes perdu: le Tyran vient ici.

SCENE

SCENE II.

POLIFONTE, EGISTE, NARBAS, EURICLES, Gardes.

POLIFONTE.

Retirez-vous (*); & toi dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
Ton Roi veut bien encor, pour la derniére fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, & jusqu'à ta naissance,
Tout ton être en un mot est dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
Elevé loin des Cours, & sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Croi-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prens pour vertu.
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton Maître.
Si le hazard heureux t'a fait naître d'un Roi,
Ren-toi digne de l'être, en servant près de moi.
Une Reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a subi mes Loix, & marche vers le Temple.
Sui ses pas & les miens, viens aux pieds de l'Autel,

 Me

(*) Ils s'éloignent un peu.

Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puiſque tu crains les Dieux, atteſte leur puiſſance ;
Pren-les tous à témoin de ton obéiſſance.
La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra, choiſis, & répon-moi.

EGISTE.

Tu me vois déſarmé, comment puis-je répondre ?
Tes diſcours, je l'avoüe, ont de quoi me confondre ;
Mais ren-moi ſeulement ce glaivë que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, & tu pouras connaître,
Qui de nous deux, perfide, eſt l'eſclave ou le maître ;
Si c'eſt à Poliſonte à régler mes deſtins,
Et ſi le fils des Rois punit les aſſaſſins.

POLIFONTE.

Faible & fier ennemi, ma bonté t'encourage :
Tu me crois aſſez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas juſqu'à punir en toi
Un eſclave inconnu qui s'attaque à ſon Roi.
Eh bien ! cette bonté, qui s'indigne & ſe laſſe,
Te donne un ſeul moment pour obtenir ta grace.
Je t'attens aux Autels, & tu peux y venir.
Vien recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourez l'introduire ;
Qu'aucun autre ne ſorte, & n'oſe le conduire.
Vous, Narbas, Euriclès, je le laiſſe en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ſes caprices vains.
Je connais votre haine, & j'en ſai l'impuiſſance ;

Mais

Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il ſoit né de Mérope, ou qu'il ſoit votre fils,
D'un conſeil imprudent ſa mort ſera le prix.

SCENE III.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

EGISTE.

Ah! je n'en recevrai que du ſang qui m'anime.
Hercule, inſtrui mon bras à me venger du crime;
Eclaire mon eſprit du ſein des Immortels:
Poliſonte m'apelle aux pieds de tes Autels;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah! mon Prince, êtes-vous las de vivre?

EURICLES.

Dans ce péril, du moins, ſi nous pouvions vous ſuivre!
Mais laiſſez-nous le tems d'éveiller un parti,
Qui tout faible qu'il eſt, n'eſt point anéanti.
Souffrez. . .

EGISTE.

En d'autre tems mon courage tranquille,
Au frein de vos leçons ſerait ſouple & docile.
Je vous croirais tous deux; mais dans un tel malheur,
Il ne faut conſulter que le Ciel & ſon cœur.
Qui ne peut ſe réſoudre, aux conſeils s'abandonne;
Mais le ſang des Héros ne croit ici perſonne.
Le ſort en eſt jetté . . . Ciel! qu'eſt-ce que je voi?
Mérope!

SCENE IV.

MEROPE, EGISTE, NARBAS. EURICLES, Suite.

MEROPE.

Le Tyran m'ose envoyer vers toi ;
Ne croi pas que je vive après cet hymenée :
Mais cette honte horrible, où je fuis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort ;
Fai-toi celui de vivre, & commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte,
Toi pour qui je connais & la honte & la crainte ;
Fils des Rois & des Dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger, il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse & t'indigne & t'outrage ;
Je t'en aime encor plus, & je crains davantage.
Mon fils . . . .

EGISTE.

Osez me suivre.

MEROPE.

Arrête. Que fais-tu ?
Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.

EGISTE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous sa voix ? Etes-vous Reine & mère ?
Si vous l'êtes, venez.

MERO-

MEROPE.

Il femble que le Ciel
T'élève en ce moment au-deffus d'un mortel.
Je refpecte mon fang, je vois le fang d'Alcide.
Ah parle: rempli-moi de ce Dieu qui te guide.
Il te preffe, il t'infpire. O mon fils ! mon cher fils !
Achève, & rends la force à mes faibles efprits.

EGISTE.

Auriez-vous des amis dans ce Temple funefte ?

MEROPE.

J'en eus quand j'étais Reine, & le peu qui m'en refte,
Sous un joug étranger baiffe un front abatu;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Polifonte eft haï; mais c'eft lui qu'on couronne:
On m'aime, & l'on me fuit.

EGISTE.

Quoi ! tout vous abandonne !
Ce monftre eft à l'Autel ?

MEROPE.

Il m'attend.

EGISTE.

Ses foldats.
A cet Autel horrible acompagnent fes pas ?

MEROPE.

Non: la porte eft livrée à leur troupe cruelle;
Il eft environné de la foule infidelle
Des mêmes Courtifans que j'ai vûs autrefois
S'empreffer à ma fuite, & remper fous mes loix.
Et moi de tous les fiens à l'Autel entourée,

De

De ces lieux à toi ſeul je peux ouvrir l'entrée.

EGISTE.

Seul je vous y ſuivrai ; j'y trouverai des Dieux,
Qui puniſſent le meurtre, & qui ſont mes ayeux.

MEROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

EGISTE.

Ils m'éprouvaient ſans doute.

MEROPE.

Eh ! quel eſt ton deſſein ?

EGISTE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, triſtes amis, vous connaîtrez du moins,
Que le fils de Mérope a mérité vos ſoins.

(à Narbas en l'embraſſant.)

Tu ne rougiras point, croi-moi, de ton ouvrage ;
Au ſang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

QUe va-t-il faire ? Hélas ! tous mes ſoins ſont trahis ;
Les habiles Tyrans ne ſont jamais punis.
J'eſpérais que du tems la main tardive & ſûre
Juſtifirait les Dieux en vengeant leur injure,
Qu'Egiſte reprendrait ſon Empire uſurpé ;

Mais

Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Egiſte va ſe perdre à force de courage :
Il déſobéira, la mort eſt ſon partage.

EURICLES.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés?

NARBAS.

C'eſt le ſignal du crime.

EURICLES.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémiſſez.

EURICLES.

Sans doute qu'au moment d'épouſer Poliſonte,
La Reine en expirant a prévenu ſa honte.
Tel était ſon deſſein dans ſon mortel ennui.

NARBAS.

Ah! ſon fils n'eſt donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURICLES.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre,
Qui s'aproche en grondant, & qui fond ſur la Terre.

NARBAS.

J'entens de tous côtés les cris des combattans,
Les ſons de la trompette, & les voix des mourans.
Du Palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLES.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle eſcorte,
Qui court, qui ſe diſſipe, & qui va loin de nous?

NAR-

NARBAS.

Va-t-elle du Tyran servir l'affreux couroux ?

EURICLES.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre ?
De Mérope & du Roi le nom remplit les airs.

EURICLES.

Graces aux immortels ! les chemins sont ouverts.
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.

(*Il sort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre ?
O Dieux ! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le sang de mes Rois autrefois éprouvés :
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, Peuple.

NARBAS.

Quel spectacle ! est-ce vous, Isménie ?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois ?

ISMENIE.

Ah ! laissez-moi reprendre & la vie & la voix.

NARBAS.

NARBAS.

Mon fils eſt-il vivant? Que devient notre Reine?

ISMENIE.

De mon ſaiſiſſement je reviens avec peine;
Par les flots de ce Peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS.

Que fait Egiſte?

ISMENIE.

Il eſt... le digne fils des Dieux,
Egiſte! Il a frapé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit ſi rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon Roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMENIE.

La victime était prète, & de fleurs couronnée;
L'Autel étincelait des flambeaux d'hymenée;
Polifonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain,
Préſentait à Mérope une odieuſe main;
Le Prètre prononçait les paroles ſacrées;
Et la Reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant triſtement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hymenée invoquait le trépas:
Le peuple obſervait tout dans un profond ſilence.
Dans l'enceinte ſacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un Héros ſemblable aux Immortels:
Il court, c'était Egiſte, il s'élance aux Autels;
Il monte, il y ſaiſit, d'une main aſſurée,

Pour

Pour les fètes des Dieux la hache préparée.
Les éclairs ſont moins promts; je l'ai vû de mes yeux;
Je l'ai vû qui frapait ce monſtre audacieux.
Meurs, Tyran, diſait-il. Dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de ſon Maître a ſervi tous les crimes,
Erox, qui dans ſon ſang voit ce monſtre nager,
Lève une main hardie, & penſe le venger.
Egiſte ſe retourne, enflammé de furie;
A côté de ſon Maître il le jette ſans vie.
Le Tyran ſe relève, il bleſſe le Héros;
De leur ſang confondu j'ai vû couler les flots.
Déja la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mére.... Ah! que l'amour inſpire de courage!
Quel tranſport animait ſes efforts & ſes pas!
Sa mére.... Elle s'élance au milieu des ſoldats.
C'eſt mon fils; arrètez, ceſſez, troupe inhumaine;
C'eſt mon fils; déchirez ſa mére, & votre Reine,
Ce ſein qui l'a nouri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eſt agité.
Un gros de nos amis, que ſon danger excite,
Entre elle & ſes ſoldats, vole & ſe précipite.
Vous euſſiez vû ſoudain les Autels renverſés,
Dans des ruiſſeaux de ſang leurs débris diſperſés,
Les enfans écraſés dans les bras de leurs méres;
Les fréres méconnus, immolés par leurs fréres;
Soldats, Prêtres, amis, l'un ſur l'autre expirans;
On marche, on eſt porté ſur les corps des mourans;
On veut fuir; on revient, & la foule preſſée,

D'un

D'un bout du Temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, & dérobe Egiſte & la Reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, & le peuple m'entraine,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts & des débris.
Venez, ſuivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
Venez, j'ignore encor, ſi la Reine eſt ſauvée,
Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée,
Si le Tyran n'eſt plus, le trouble, la terreur,
Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, & ſoutien l'innocence :
A nos malheurs paſſés meſure tes bienfaits.
O Ciel! conſerve Egiſte, & que je meure en paix.
Ah! parmi ces ſoldats ne vois-je point la Reine?



SCENE

SCENE VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, Peuple, Soldats.

(On voit dans le fond du Théatre le Corps de Polifonte couvert d'une robe ſanglante.)

MEROPE.

GUerriers, Prêtres, amis, Citoyens de Meſſene,
Au nom des Dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encor, Egiſte eſt votre Roi:
Il a puni le crime, il a vengé ſon père.
Celui que vous voyez trainé ſur la pouſſière,
C'eſt un monſtre ennemi des Dieux & des humains:
Dans le ſein de Cresfonte il enfonça ſes mains.
Cresfonte mon époux, mon apui, votre Maître,
Mes deux fils ſont tombés ſous les coups de ce traître.
Il oprimait Meſſene, il uſurpait mon rang;
Il m'offrait une main fumante de mon ſang.
(En courant vers Egiſte qui arrive la hache à la main.)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polifonte,
C'eſt le fils de vos Rois, c'eſt le ſang de Cresfonte;
C'eſt le mien, c'eſt le ſeul qui reſte à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard, c'eſt lui dont la prudence
Aux mains de Polifonte arracha ſon enfance.
Les Dieux ont fait le reſte.

NAR-

NARBAS.

Oui, j'atteſte ces Dieux,
Que c'eſt-là votre Roi qui combattait pour eux.

EGISTE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mére ;
Un fils qu'elle défend ; un fils qui venge un pére ?
Un Roi vengeur du crime ?

MEROPE.

Et ſi vous en doutez,
Reconnaiſſez mon fils aux coups qu'il a portés ;
A votre délivrance ; à ſon ame intrépide.
Eh ! quel autre jamais qu'un deſcendant d'Alcide,
Nouri dans la miſère, à peine en ſon printems,
Eût pû venger Meſſene, & punir les Tyrans ?
Il ſoutiendra ſon peuple, il vengera la Terre.
Ecoutez : le Ciel parle ; entendez ſon tonnerre :
Sa voix qui ſe déclare & ſe joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, & dit qu'il eſt mon fils.

SCENE VIII.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, NARBAS, EURICLES, Peuple.

EURICLES.

AH ! montrez-vous, Madame, à la ville calmée.
Du retour de ſon Roi la nouvelle ſemée,
Volant de bouche en bouche, a changé les eſprits.

Nos amis ont parlé, les cœurs ſont attendris:
Le peuple impatient verſe des pleurs de joye;
Il adore le Roi que le Ciel lui renvoye;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour;
Il conſacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler ſon auguſte viſage;
On veut revoir Narbas; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Poliſonte eſt partout abhorré;
Celui de votre fils, le votre eſt adoré.
O Roi! venez jouïr du prix de la victoire;
Ce prix eſt notre amour; il vaut mieux que la gloire.

EGISTE.

Elle n'eſt point à moi: cette gloire eſt aux Dieux.
Ainſi que le bonheur la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au Trône, en y plaçant ma mére;
Et vous, mon cher Narbas, ſoyez toujours mon père.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LE

LE

FANATISME,

OU

MAHOMET

LE PROPHETE,

TRAGEDIE.

AVIS
DE L'EDITEUR,

J'Ai cru rendre service aux Amateurs des Belles-Lettres, de publier une Tragédie du Fanatisme, *si défigurée en France par deux éditions subreptices. Je sais très-certainement qu'elle fut composée par l'Auteur en* 1736. *&* *que dès-lors il en envoya une copie au Prince Royal, depuis Roi de Prusse, qui cultivait les Lettres avec des succès surprenans, & qui en fait encor son délassement principal.*

J'étais à Lille en 1741. *quand Monsieur* de Voltaire *y vint passer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'Acteurs qui ait jamais été en Province. Elle représenta cet ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très-nombreuse assemblée; le Gouverneur de la Province & l'Intendant y assistèrent plusieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût si nouveau, & ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs Prélats voulurent en voir une représentation par les mêmes Acteurs dans une maison particulière. Ils en jugèrent comme le public.*

L'Auteur fut encor assez heureux pour faire parvenir son manuscrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe & de l'Eglise (*), *qui soutenait le poids des*

(*) Le Cardinal de Fleuri.

affaires avec fermeté, & qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, & où l'on conserve encor plus rarement son esprit & sa délicatesse. Il dit, que la pièce était écrite avec toute la circonspection convenable, & qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que pour ce qui regardait la Poësie, il y avait encor des choses à corriger. Je sais en effet, que l'Auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumières.

Enfin, l'ouvrage aprouvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9. d'Août 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers Magistrats de cette ville; des Ministres y furent présens. Ils pensérent tous comme les hommes éclairés que j'ai déja cités.

Il se trouva (*) à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage, soit qu'ils fussent peu accoutumés au Théatre, ils furent blessés que Mahomet *ordonnât un meurtre, & se servit de sa Religion pour encou-*

(*) Le fait est que l'Abbé *des Fontaines*, & quelques hommes aussi méchants que lui, dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux & impie, & cela fit tant de bruit, que le Cardinal *de Fleuri* Premier Ministre, qui avait lu & aprouvé la piéce, fut obligé de conseiller à l'Auteur de la retirer.

encourager à l'assassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frapées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion, qu'elle est donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous les crimes, & que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté; ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assûrément d'être scandalisés, en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés. Mais dans la première chaleur de leur zèle ils dirent, que la pièce était un ouvrage très-dangereux, fait pour former des Ravaillacs & *des* Jacques Cléments.

*On est bien surpris d'un tel jugement, & ces Messieurs l'ont désavoué sans doute. Ce serait dire, qu'*Hermione *enseigne à assassiner un Roi, qu'*Electre *aprend à tuer sa mère, que* Cléopatre & Médée *montrent à tuer leurs enfans. Ce serait dire qu'*Harpagon *forme des avares, le* Joueur *des joueurs*, Tartuffe *des hypocrites. L'injustice même contre* Mahomet *serait bien plus grande que contre toutes ces pièces; car le crime du faux Prophête y est mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'est aucun des vices & des déréglemens que toutes ces pièces représentent. C'est précisément contre les* Ravaillacs & *les* Jacques Clements *que la pièce est composée; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que si* Mahomet *avait été écrit du tems de* Henri III. & *de* Henri IV. *cet ouvrage leur aurait sauvé la vie. Est-il possible, qu'on ait pu*

faire un tel reproche à l'Auteur de la HENRIADE; *lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce Poëme & ailleurs, je ne dis pas seulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire?*

J'avoue, que plus j'ai lû les ouvrages de cet Ecrivain, plus je les ai trouvé caractérisés par l'amour du bien public; il inspire partout l'horreur contre les emportemens de la rebellion, de la persécution & du fanatisme. Y a-t-il un bon Citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la Henriade? *Ce Poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu?* Mahomet *me paraît écrit entiérement dans le même esprit, & je suis persuadé, que ses plus grands ennemis en conviendront.*

Il vit bientôt, qu'il se formait contre lui une cabale dangereuse; les plus ardens avaient parlé à des hommes en place, qui ne pouvant voir la représentation de la pièce, devaient les en croire. L'illustre Moliére, *la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à peu près dans le même cas, lorsqu'on joua le* Tartuffe; *il eut recours directement à* Louïs le Grand, *dont il était connu & aimé. L'autorité de ce Monarque dissipa bientôt les interprétations sinistres qu'on donnoit au* Tartuffe. *Mais les tems sont différens; la protection qu'on accorde à des Arts tout nouveaux, ne peut pas être toujours la même, après que ces Arts ont été longtems cultivés. D'ailleurs, tel Artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eût falu des mouvemens, des discussions, un nouvel examen. L'Auteur jugea plus à propos de retirer sa pièce*

lui-

lui-même, après la troisième représentation, attendant que le tems adoucît quelques esprits prévenus; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une Nation aussi spirituelle & aussi éclairée que la Française (*). *On mit dans les nouvelles publiques que la Tragédie de* Mahomet *avait été defenduë par le Gouvernement. Je puis assurer, qu'il n'y a rien de plus faux. Non seulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce sujet, mais il s'en faut beaucoup que les premières Têtes de l'Etat, qui virent la représentation, ayent varié un moment sur la sagesse qui régne dans cet ouvrage.*

Quelques personnes ayant transcrit à la hâte plusieurs scènes aux représentations, & ayant eu un ou deux rôles des Acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandestinement. Il est aisé de voir à quel point elles different du véritable ouvrage que je donne ici. Cette Tragédie est précédée de plusieurs pièces intéressantes, dont une des plus curieuses, à mon gré, est la lettre que l'Auteur écrivit à Sa Majesté le Roi de Prusse, lorsqu'il repassa par la Hollande, après être allé rendre ses respects à ce Monarque. C'est dans de telles lettres, qui ne sont pas d'abord destinées à être publiques, qu'on voit les véritables sentimens des hommes. J'espère qu'elles feront aux véritables Philosophes le même plaisir qu'elles m'ont fait.

A

(*) Ce que l'Editeur semblait espérer en 1742. est arrivé en 1751. La piéce fut représentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales & les persécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à sentir quelque honte d'avoir forcé à quitter sa patrie un homme qui travaillait pour elle.

A
SA MAJESTÉ
LE ROI DE PRUSSE.

à Rotterdam 20. Janvier 1742.

SIRE,

JE reſſemble à préſent aux Pélerins de la *Mecque*, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée: je tourne les miens vers votre Cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connait que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'Elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette *Tragédie de Mahomet*, dont Elle a bien voulu, il y a déja longtems, voir les premiéres eſquiſſes. C'eſt un tribut que je paye à l'amateur des Arts, au Juge éclairé, ſurtout au Philoſophe, beaucoup plus qu'au Souverain.

VOTRE MAJESTÉ ſait quel eſprit m'animait en compoſant cet ouvrage. L'amour du Genre-humain & l'horreur du fanatiſme, deux vertus qui ſont faites pour être toujours auprès de votre Trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours penſé que la *Tragédie* ne doit pas

être

être un ſimple ſpectacle, qui touche le cœur ſans le corriger. Qu'importent au Genre-humain les paſſions & les malheurs d'un Héros de l'Antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire? On avoue que la *Comédie de Tartuffe*, ce chef-d'œuvre qu'aucune Nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocriſie dans toute ſa laideur. Ne peut-on pas eſſayer d'attaquer dans une Tragédie, cette eſpèce d'impoſture qui met en œuvre à la fois l'hypocriſie des uns & la fureur des autres? Ne peut-on pas remonter juſqu'à ces anciens ſcélerats, fondateurs illuſtres de la ſuperſtition & du fanatiſme, qui les premiers ont pris le couteau ſur l'Autel pour faire des victimes de ceux qui refuſaient d'être leurs diſciples?

Ceux qui diront, que les tems de ces crimes ſont paſſés, qu'on ne verra plus de *Barcochebas*, de *Mahomets*, de *Jeans de Leyde*, &c. que les flammes des guerres de Religion ſont éteintes, font, ce me ſemble, trop d'honneur à la Nature-humaine. Le même poiſon ſubſiſte encor, quoique moins dévelopé: cette peſte, qui ſemble étouffée, reproduit de tems en tems des germes capables d'infecter la Terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les Prophètes des Cevennes tuer au nom de DIEU ceux de leur ſecte qui n'étaient pas aſſez ſoumis?

L'action, que j'ai peinte, eſt atroce; & je ne ſais, ſi l'horreur a été plus loin ſur aucun Théatre. C'eſt un jeune homme né avec de la vertu, qui, ſéduit par ſon

ſon fanatiſme, aſſaſſine un vieillard qui l'aime, & qui dans l'idée de ſervir DIEU, ſe rend coupable, ſans le ſavoir, d'un parricide; c'eſt un impoſteur qui ordonne ce meurtre, & qui promet à l'aſſaſſin un inceſte pour récompenſe. J'avoue, que c'eſt mettre l'horreur ſur le Théatre; & VOTRE MAJESTE' eſt bien perſuadée, qu'il ne faut pas que la Tragédie conſiſte uniquement dans une déclaration d'amour, une jalouſie & un mariage.

Nos Hiſtoriens même nous aprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. *Seïde* ne ſait pas du moins que celui qu'il aſſaſſine eſt ſon père; & quand il a porté le coup, il éprouve un repentir auſſi grand que ſon crime. Mais *Mezerai* raporte, qu'à Melun un père tua ſon fils de ſa main pour ſa Religion, & n'en eut aucun repentir. On connait l'avanture des deux frères *Diaz*, dont l'un était à Rome, & l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par *Luther*. *Barthelemi Diaz* aprenant à *Rome*, que ſon frère donnait dans les opinions de *Luther* à *Francfort*, part de Rome dans le deſſein de l'aſſaſſiner, arrive & l'aſſaſſine. J'ai lu dans *Herrera*, Auteur Eſpagnol, que ce *Barthelemi Diaz riſquait beaucoup par cette action; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit.* Herrera, dans une Religion toute ſainte & toute ennemie de la cruauté, dans une Religion qui enſeigne à ſouffrir & non à ſe venger, était donc perſuadé que la probité peut conduire à l'aſſaſſinat & au parricide! Et on ne s'élévera pas de tous côtés contre

ces

ces maximes infernales?

Ce font ces maximes qui mirent le poignard à la main du monftre qui priva la *France* de *Henri le Grand:* voilà ce qui plaça le portrait de *Jacques Clément* fur l'Autel, & fon nom parmi les bienheureux; c'eft ce qui coûta la vie à *Guillaume* Prince d'*Orange*, fondateur de la liberté & de la grandeur des Hollandais. D'abord *Salcede* le bleffa au front d'un coup de piftolet: & *Strada* raconte que *Salcede* (ce font fes propres mots) n'ofa entreprendre cette action qu'après avoir purifié fon ame par la confeffion aux pieds d'un Dominicain, & l'avoir fortifiée par le Pain Célefte. *Herrera* dit quelque chofe de plus infenfé & de plus atroce. *Eftando firme con el exemplo de nueftro Salvador Jefu Chrifto y de fus Sanctos. Balthazar Girard*, qui ôta enfin la vie à ce grand-homme, en ufa de même que *Salcede.*

Je remarque, que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes, étaient de jeunes gens comme *Seïde. Balthazar Girard* avait environ vingt ans. Quatre Efpagnols, qui avaient fait avec lui ferment de tuer le Prince, étaient de même âge. Le monftre qui tua *Henri III.* n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrot*, qui affaffina le *Grand Duc de Guife*, en avait vingt-cinq; c'eft le tems de la féduction & de la fureur. J'ai été prefque témoin en Angleterre de ce que peut fur une imagination jeune & faible la force du fanatifme. Un enfant de feize ans, nommé *Shepherd*, fe chargea d'affaffiner le Roi *George I.* votre Ayeul maternel. Quelle

le était la cause qui le portait à cette frénésie ? C'était uniquement que *Shepherd* n'était pas de la même Religion que le Roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grace, on le sollicita longtems au repentir ; il persista toujours à dire, qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que s'il était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son Prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au suplice comme un monstre qu'on désespérait d'aprivoiser.

J'ose dire, que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la Nature à la superstition. Que de pères ont détesté & deshérité leurs enfans ! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe ! J'en ai vû des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis, elle divise les parens ; elle persécute le sage, qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou qui est entousiaste. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à *Socrate*, mais elle bannit *Descartes* d'une ville qui devait être l'azyle de la liberté ; elle donne à *Jurieu*, qui faisait le Prophête, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant & le Philosophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons, le successeur du grand *Leibnitz* ; & il faut pour le rétablir que le Ciel fas-

ſe naître un Roi Philoſophe; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raiſon humaine ſe perfectionne par la Philoſophie qui fait tant de progrès en Europe. En vain, Vous ſurtout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer & d'inſpirer cette Philoſophie ſi humaine; on voit dans ce même ſiècle, où la raiſon éléve ſon trône d'un côté, le plus abſurde fanatiſme dreſſer encor ſes Autels de l'autre.

On poura me reprocher, que donnant trop à mon zèle je fais commettre dans cette pièce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

Mr. le Comte *Boulainvilliers* écrivit, il y a quelques années, la vie de ce Prophète. Il eſſaya de le faire paſſer pour un grand-homme, que la Providence avait choiſi pour punir les Chrètiens, & pour changer la face d'une partie du Monde. Mr. *Sale*, qui nous a donné une excellente verſion de l'Alcoran en Anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* & comme un *Théſée*. J'avouë, qu'il faudrait le reſpecter, ſi né Prince légitime, ou apellé au Gouvernement par le ſuffrage des ſiens, il avait donné des Loix paiſibles comme *Numa*, ou défendu ſes compatriotes, comme on le dit de *Théſée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une ſédition dans ſa bourgade; qu'aſſocié à quelques malheureux Coracites, il leur perſuade, qu'il s'entretient avec l'Ange *Gabriel*; qu'il ſe vante d'avoir été ravi au Ciel, & d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible, qui fait frémir le ſens-commun à chaque page; que pour faire reſpecter

ter ce livre il porte dans ſa patrie le fer & la flamme ; qu'il égorge les pères ; qu'il raviſſe les filles ; qu'il donne aux vaincus le choix de ſa Religion ou de la mort ; c'eſt aſſurément ce que nul homme ne peut excuſer, à moins qu'il ne ſoit né Turc, & que la ſuperſtition n'étouffe en lui toute lumiére naturelle.

Je ſais que *Mahomet* n'a pas tramé préciſément l'eſpèce de trahiſon qui fait le ſujet de cette Tragédie. L'Hiſtoire dit ſeulement qu'il enleva la femme de *Seïde*, l'un de ſes diſciples, & qu'il perſécuta *Abuſofian*, que je nomme *Zopire* ; mais quiconque fait la guerre à ſon pays, & oſe la faire au nom de DIEU, n'eſt-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre ſeulement une action vraye ſur la ſcène, mais des mœurs vrayes, faire penſer les hommes comme ils penſent dans les circonſtances où ils ſe trouvent, & repréſenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, & ce que le fanatiſme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'eſt ici autre choſe que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompenſé de mon travail, ſi quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impreſſions d'une fureur étrangère qui n'eſt pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funeſtes ſéductions par la lecture de cet ouvrage ; ſi après avoir eu en horreur la malheureuſe obéiſſance de *Seïde*, elle ſe dit à elle-même : Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient : Haïſſez, perſécutez, perdez celui qui eſt aſſez téméraire pour n'être pas de notre

notre avis ſur des choſes même indifférentes que nous n'entendons pas ? Que ne puis-je ſervir à déraciner de tels ſentimens chez les hommes ! L'eſprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monſtres.

C'eſt ainſi que penſe VOTRE MAJESTÉ. Ce ſerait pour moi la plus grande des conſolations de vivre auprès de ce Roi Philoſophe. Mon attachement eſt égal à mes regrets ; & ſi d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les ſentimens que je dois à ce Prince, qui penſe & qui parle en homme, qui fuit cette fauſſe gravité ſous laquelle ſe cachent toujours la petiteſſe & l'ignorance, qui ſe communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré ; qui veut toujours s'inſtruire, & qui peut inſtruire les plus éclairés.

Je ſerai toute ma vie, avec le plus profond reſpect & la plus vive reconnaiſſance, &c.



LETTRE DE MR. DE VOLTAIRE AU PAPE BENOIT XIV.

Bmo. PADRE,

La Santità Vostra perdonera l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de' maggiori amniratori della virtù, di sottomettere al Capo della vera Religione questa opera contro il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la Satira della crudeltà e degli errori d'un falso Profeta, che al Vicario ed imitatore d'un DIO *di verità e di mansuetudine?*

Vostra Santità mi conceda dunque di poter mettere a i suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezzione per l'uno e le sue benedizioni per l'altro. In tanto profundissimamente m'inchino e le baccio i sacri piedi.

Parigi, 17. Agosto
1745.

REPONSE
DU
SOUVERAIN PONTIFE BENOIT XIV.
A
MR. DE VOLTAIRE.

Benedictus P. P. XIV. dilecto filio Salutem & Apostolicam benedictionem.

Settimane sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima Tragedia di Mahomet, *la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il Cardinal* Passionei *in di lei nome il suo eccellente Poëma di* Fontenoy . . . *Monsignor* Leprotti *ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro rittratto. Ieri matina il Cardinal* Valenti *ci presentò la di lei Lettera del* 17. *Agosto. In questa serie d'azzioni si contengono molti capi per ciascheduno de'quali ci riconosciamo in obligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per cosi singolare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto aplaudito merito.*

Publicato in Roma il di lei distico (*) *sopra detto, ci fu*

(*) Voici le Distique :

Lambertinus hic est Romæ decus & Pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

fu riferito esservi stato un suo paesano letterato che in una publica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola hic *breve, quando sempre deve esser longa.*

Rispondemmo che sbagliava, potendo essere la parola e breve e longa, conforme vuole il Poeta, avendola Virgilio *fatta breve in quel verso:*

Solus hic inflexit sensus animumque labantem:

Avendola fatta longa in un altro:

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

Ci sembra d'aver risposto ben expresso ancor che siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto Virgilio. *Benche la causa sia propria della sua persona, abbiamo tanta buona idea della sua sincerità e probità che facciamo la stessa giudice sopra il punto della raggione a chi assista, se a noi o al suo oppositore, ed in tanto restiamo col dare a lei l'Apostolica benedizione.*

Datum Romæ apud Sanctam Mariam majorem die 19. Sept. 1745. Pontificatus nostri anno sexto.



LET-

LETTRE
DE REMERCIMENT
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
AU PAPE.

Non vengono tanto meglio figurate le fatezze di Vostra Beatitudine su i medaglioni che ho ricevuti dalla sua singolare benignità, di quello che si vedono expressi l'ingegno e l'animo suo nella Lettera della quale s'è degnata d'honorarmi; ne pongo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

Veramente sono in obligo di riconoscere la sua infallibilità nelle decisioni di Letteratura, si come nelle altre cose più riverende: V. S. è più prattica del Latino che quel Francese il di cui sbaglio s'è degnata di corregere: mi maraviglio come si ricordi così appuntino del suo Virgilio. *Tra i più letterati Monarchi furono sempre segnalati i Summi Pontifici, ma tra loro, credo che non se ne trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di bella Letteratura;*

Agnosco rerum dominos gentemque togatam.

Se il Francese che sbaglio nel reprehendere questo hic, *avesse tenuto a mente* Virgilio *come fa Vostra Beatitudine,*

avrebbe potuto citare un bene adatto verso dove hic *è breve e longo insieme. Questo bel verso mi pareva un presagio de i favori à me conferiti dalla sua beneficenza. Eccolo.*

Hic vir hic est tibi quem promitti sæpius audis.

Così Roma doveva gridare quando Bened. XIV. *fù esaltato. In tanto baccio con somma riverenza e gratitudine i suoi sacri piedi;* &c.

ACTEURS.

MAHOMET.

ZOPIRE, Scheich ou Schérif de la Mecque.

OMAR, Lieutenant de Mahomet.

SEIDE, } Esclaves de Mahomet.
PALMIRE, }

PHANOR, Sénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de Musulmans.

La Scène est à la Mecque.

LE



LE FANATISME,

OU

MAHOMET

LE PROPHETE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUi moi, baiſſer les yeux devant ſes faux prodiges?
Moi de ce fanatique encenſer les preſtiges?

L'honorer dans la Mecque après l'avair banni?
Non. Que des justes Dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main, jusqu'ici libre & pure,
Caresser la révolte & flater l'imposture?

PHANOR.

Nous chérissons en vous ce zèle paternel
Du Chef auguste & saint du Sénat d'Ismaël;
Mais ce zèle est funeste, & tant de résistance,
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des Loix,
Et des embrasemens d'une guerre immortelle
Etouffer sous vos pieds la premiére étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux,
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux:
Aujourd'hui c'est un Prince: il triomphe, il domine;
Imposteur à la Mecque, & Prophète à Médine,
Il sait faire adorer à trente Nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je? en ces murs même une troupe égarée,
Des poisons de l'erreur avec zèle enyvrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme & la sédition;
Apelle son armée, & croit, qu'un Dieu terrible
L'inspire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis?
L'amour

L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque allarmée ont déſolé l'enceinte ;
Et ce peuple, en tout tems chargé de vos bienfaits,
Crie encor à ſon père, & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître ? Ah ! peuple ſans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible eſclavage.
Allez, portez en pompe, & ſervez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraſer tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle ;
De mon cœur ulceré la playe eſt trop cruelle ;
Lui-même a contre moi trop de reſſentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans ;
Et moi juſqu'en ſon camp j'ai porté le carnage ;
La mort de ſon fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine entre nous allumés,
Jamais des mains du tems ne ſeront conſumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point : mais cachez-en la flâme ;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ſes mains ravagés,
Vos malheureux enfans ſeront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu, fils, frére, épouſe, fille :
Ne perdez point l'Etat ; c'eſt-là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les Etats que par timidité.

PHA-

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah! quel triste courage,
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage?
Le Ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce Tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un Ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet apaiser le couroux.
Déja par ses hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce Barbare elle soit accordée?
Tu veux que d'un si cher & si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor?
Quoi! lorsqu'il nous aporte & la fraude & la guerre,
Lorsque son bras enchaine & ravage la Terre,
Les plus tendres apas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur?
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie;
Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un désir insensé:
Mais soit qu'en tous les tems un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;

Soit

Soit que privé d'enfans je cherche à diſſiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
Je ne ſais quel panchant pour cette infortunée
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
Soit foibleſſe ou raiſon, je ne puis ſans horreur
La voir aux mains d'un monſtre, artiſan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureuſement docile,
Elle-même en ſecret pût chérir cet azyle ;
Je voudrais que ſon cœur, ſenſible à mes bienfaits,
Déteſtât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler ſous ces ſacrés portiques,
Non loin de cet Autel de nos Dieux domeſtiques ;
Elle vient, & ſon front, ſiége de la candeur,
Annonce en rougiſſant les vertus de ſon cœur.

SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEune & charmant objet, dont le ſort de la guerre,
Propice à ma vieilleſſe, honora cette Terre,
Vous n'ètes point tombée en de barbares mains ;
Tout reſpecte avec moi vos malheureux deſtins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence :
Parlez ; & s'il me reſte encor quelque puiſſance,
De vos juſtes déſirs ſi je remplis les vœux,

Ces

Ces derniers de mes jours feront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois fous vos loix prifonniére,
Je dus à mes deftins pardonner ma mifére :
Vos généreufes mains s'empreffent d'effacer
Les larmes que le Ciel me condamne à verfer.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'eft de vous que j'attens le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ofe ajouter les miens.
Il vous a demandé de brifer mes liens ;
Puiffiez-vous l'écouter, & puiffai-je lui dire,
Qu'après le Ciel & lui je dois tout à Zopire !

ZOPIRE.

Ainfi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déferts,
Cette patrie errante au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La patrie eft aux lieux où l'ame eft enchainée.
Mahomet a formé mes premiers fentimens,
Et fes femmes en paix guidaient mes faibles ans ;
Leur demeure eft un Temple, où ces femmes facrées
Lévent au Ciel des mains de leur Maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas ! fut le feul jour,
Où le fort des combats a troublé leur féjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours préfente aux lieux dont je fuis féparée.

ZOPI-

ZOPIRE.

J'entens : vous eſpérez partager quelque jour
De ce Maître orgueilleux & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le revère, & mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un Dieu qui m'épouvante.
Non, d'un ſi grand hymen mon cœur n'eſt point flaté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obſcurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous ſoyez, il n'eſt point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre Maître;
Et vous ſemblez d'un ſang fait pour donner des loix
A l'Arabe inſolent qui marche égal aux Rois.

PALMIRE.

Nous ne connaiſſons point l'orgueil de la naiſſance.
Sans parens, ſans patrie, eſclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chériſſons nos fers;
Tout nous eſt étranger, hors le Dieu que je ſers.

ZOPIRE.

Tout vous eſt étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous ſervez un Maître, & n'avez point de père?
Dans mon triſte Palais, ſeul & privé d'enfans,
J'aurais pu voir en vous l'apui de mes vieux ans.
Le ſoin de vous former des deſtins plus propices
Eût adouci des miens les longues injuſtices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie & ma Loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous ? je ne ſuis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eſt chère ;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père ! juſtes Dieux ! lui ? ce monſtre impoſteur ?

PALMIRE.

Ah, quels noms inouïs lui donnez-vous, Seigneur ?
Lui, dans qui tant d'Etats adorent leur Prophète ;
Lui, l'envoyé du Ciel, & ſon ſeul interprète.

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici, pour dreſſer des Autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au Trône échapé du ſuplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles diſcours.
Mon panchant, je l'avoue, & ma reconnaiſſance
Vous donnaient ſur mon cœur une juſte puiſſance ;
Vos blaſphèmes affreux contre mon protecteur,
A ce panchant ſi doux font ſuccéder l'horreur.

ZOPIRE.

O ſuperſtition ! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles.

Que

Que je vous plains, Palmire, & que ſur vos erreurs
Ma pitié malgré moi, me fait verſer de pleurs!

PALMIRE.

Et vous me refuſez!

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au Tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre.
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Que voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar eſt arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourdhui conduit après ſon char,
Qui combattit longtems le Tyran qu'il adore,
Qui vengea ſon pays?

PHANOR.

PHANOR.

Peut- être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos Chefs a présenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Seïde est avec lui.

PALMIRE.

Grand Dieu, Destin plus doux!
Quoi? Seïde?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(*Palmire sort.*)

Omar devant mes yeux! qu'osera-t-il me dire?
O Dieux de mon païs, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismael les généreux enfans;
Soleil, sacrés flambeaux, qui dans votre carriére,
Images de ces Dieux, nous prêtez leur lumiére,
Voyez & soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité.



SCENE

SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, Suite.

ZOPIRE.

EH bien, après ſix ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs ſont encor pleins de tes premiers exploits.
Déſerteur de nos Dieux, déſerteur de nos Loix,
Perſécuteur nouveau de cette Cité ſainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?
Miniſtre d'un brigand qu'on dut exterminer,
Parle; que me veux-tu?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le Prophête d'un Dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paſſés, ſurtout pour ton courage,
Te préſente une main qui pouvait t'écraſer,
Et j'aporte la paix qu'il daigne propoſer.

ZOPIRE.

Un vil ſéditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace!
Souffrirez-vous, grands Dieux, qu'au gré de ſes forfaits
Mahomet nous raviſſe ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougiſſez-vous point de ſervir un tel Maître?

Ne l'avez-vous pas vu, ſans honneur & ſans biens,
Ramper au dernier rang des derniers Citoyens?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainſi du mérite, & pèſe les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne ſais-tu pas encor, homme faible & ſuperbe,
Que l'inſecte inſenſible, enſeveli ſous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel?
Les mortels ſont égaux; ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
Il eſt de ces eſprits favoriſés des Cieux,
Qui ſont tout par eux-même, & rien par leurs ayeux.
Tel eſt l'homme en un mot que j'ai choiſi pour Maître;
Lui ſeul dans l'Univers a mérité de l'être.
Tout mortel à ſa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiècles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar; en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouir les eſprits,
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute impoſture, & d'un coup d'œil plus ſage
Regardes ce Prophête à qui tu rens hommage.
Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel degré

Tu

Tu fais monter aux Cieux ton fantôme adoré.
Entousiaſte ou fourbe, il faut ceſſer de l'être;
Sers-toi de ta raiſon, juge avec moi ton Maître.
Tu verras de chameaux un groſſier conducteur,
Chez ſa premiére épouſe inſolent impoſteur,
Qui ſous le vain apas d'un ſonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule;
Comme un ſéditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné;
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses diſciples errans de cités en déſerts,
Proſcrits, perſécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur qu'ils apellent divine;
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raiſon,
Tu voulus dans ſa ſource arrêter le poiſon;
Je te vis plus heureux, & plus juſte, & plus brave,
Attaquer le Tyran dont je te vois l'eſclave.
S'il eſt un vrai Prophète, oſas-tu le punir?
S'il eſt un impoſteur, oſes-tu le ſervir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumiére
Méconnut ce grand-homme entré dans la carriére.
Mais enfin quand j'ai vu, que Mahomet eſt né
Pour changer l'Univers à ſes pieds conſterné;
Quand mes yeux éclairés du feu de ſon génie
Le virent s'élever dans ſa courſe infinie,

Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en Dieu,
J'associai ma vie à ses travaux immenses;
Des Trônes, des Autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi:
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainsi que moi:
Et sans plus me vanter, les fureurs de ton zèle,
Ta persécution, si vaine & si cruelle,
Nos frères gémissans, notre Dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un Héros par toi-même oprimé.
Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la Terre;
Le poste qui te reste est encor assez beau,
Pour fléchir noblement sous ce Maître nouveau.
Vois ce que nous étions, & vois ce que nous sommes.
Le peuple aveugle & faible est né pour les grands-hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir.
Viens régner avec nous, si tu crains de servir;
Partage nos grandeurs au lieu de t'y soustraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétens, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du Sénat le Schérif infidèle
Encense un imposteur, & couronne un rebelle!
Je ne te nierai point, que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur.
Je connais comme toi les talens de ton Maître;

S'il

S'il était vertueux, c'eſt un Héros peut-être:
Mais ce Héros, Omar, eſt un traître, un cruel,
Et de tous les Tyrans c'eſt le plus criminel.
Ceſſe de m'annoncer ſa trompeuſe clémence;
Le grand art qu'il poſſéde eſt l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeſte deſtin
Le priva de ſon fils, que fit périr ma main;
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père;
Ma haine eſt inflexible, ainſi que ſa colère;
Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer,
Et le juſte aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embraſſer l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes Tribus
Les dépouilles des Rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire;
Nos tréſors ſont à toi.

ZOPIRE.

Tu penſes me ſéduire,
Me vendre ici ma honte, & marchander la paix,
Par ſes tréſors honteux, le prix de ſes forfaits?
Tu veux que ſous ſes loix Palmire ſe remette?
Elle a trop de vertu pour être ſa ſujette;
Et je veux l'arracher aux Tyrans impoſteurs,
Qui renverſent les Loix, & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un Juge implacable,
Qui ſur ſon Tribunal intimide un coupable.
Penſe & parle en Miniſtre, agis, traite avec moi,
Comme avec l'Envoyé d'un grand-homme & d'un Roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait Roi? Qui l'a couronné?

OMAR.

La victoire.
Ménage ſa puiſſance, & reſpecte ſa gloire.
Aux noms de Conquérant & de Triomphateur,
Il veut joindre le nom de Pacificateur.
Son armée eſt encor aux bords du Saïbare;
Des murs où je ſuis né le ſiége ſe prépare.
Sauvons, ſi tu m'en crois, le ſang qui va couler;
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui! Mahomet?

OMAR.

Lui-même, il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux ſacrés j'étais l'unique Maître,
C'eſt en te puniſſant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fauſſe vertu.
Mais puiſqu'un vil Sénat inſolemment partage

De ton gouvernement le fragile avantage,
Puiſqu'il régne avec toi, je cours m'y préſenter.

ZOPIRE.

Je t'y ſuis: nous verrons, qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes Loix, mes Dieux & ma patrie;
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu perſécuteur, effroi du Genre-humain,
Qu'un fourbe oſe annoncer les armes à la main.

A Phanor.

Toi, viens m'aider, Phanor, à repouſſer un traître.
Le ſouffrir parmi nous, & l'épargner, c'eſt l'être.
Renverſons ſes deſſeins, confondons ſon orgueil,
Préparons ſon ſuplice, ou creuſons mon cercueil.
Je vais, ſi le Sénat m'écoute & me ſeconde,
Délivrer d'un Tyran ma patrie & le Monde.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DAns ma prifon cruelle eft-ce un Dieu qui te guide?
Mes maux font-ils finis? te revois-je, Seïde?

SEÏDE.

O charme de ma vie, & de tous mes malheurs!
Palmire; unique objet qui m'as coûté des pleurs;
Depuis ce jour de fang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du Prophète, aux bords du Saïbare,
Vint arracher fa proye à mes bras tout fanglans,
Qu'étendu loin de toi fur des corps expirans,
Mes cris mal-entendus fur cette infâme rive,
Invoquèrent la mort fourde à ma voix plaintive!
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls & ma perte ont abîmé mon cœur!
Que mes feux, que ma crainte, & mon impatience,
Accufaient la lenteur des jours de la vengeance!
Que je hâtais l'affaut fi longtems différé,
Cette heure de carnage, où de fang enyvré
Je devais de mes mains brûler la ville impie,

Où

Où Palmire a pleuré fa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les fublimes deffeins,
Que n'ofe aprofondir l'humble efprit des humains,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'efclavage ;
Je l'aprens, & j'y vole. On demande un ôtage ;
J'entre, je me préfente, on accepte ma foi ;
Et je me rens captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seïde, au moment même, avant que ta préfence
Vint de mon défefpoir calmer la violence,
Je me jettais aux pieds de mon fier raviffeur.
Vous voyez, ai-je dit, les fecrets de mon cœur :
Ma vie eft dans les camps dont vous m'avez tirée ;
Rendez-moi le feul bien dont je fuis féparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrofé fes pieds ;
Ses refus ont faifi mes efprits effrayés.
J'ai fenti dans mes yeux la lumiére obfcurcie ;
Mon cœur fans mouvement, fans chaleur & fans vie,
D'aucune ombre d'efpoir n'était plus fecouru ;
Tout finiffait pour moi quand Seïde a paru.

SEÏDE.

Quel eft donc ce mortel infenfible à tes larmes ?

PALMIRE.

C'eft Zopire ; il femblait touché de mes allarmes ;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer,
Que des lieux où je fuis rien ne peut me tirer.

SEÏ-

SEÏDE.

Le barbare ſe trompe, & Mahomet mon Maître,
Et l'invincible Omar, & ton amant peut-être,
(Car j'oſe me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet eſpoir orgueilleux)
Nous briſerons ta chaîne, & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le Dieu dont j'ai porté les ſacrés étendarts,
Le Dieu, qui de Médine a détruit les remparts,
Renverſera la Mecque à nos pieds abatuë.
Omar eſt dans la ville, & le peuple à ſa vûë
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur,
Qu'inſpire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand deſſein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit; il briſerait ma chaîne;
Il unirait nos cœurs; nos cœurs lui ſont offerts;
Mais il eſt loin de nous, & nous ſommes aux fers.

SCENE II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers ſeront briſés, ſoyez pleins d'eſpérance;
Le Ciel vous favoriſe, & Mahomet s'avance.

SEÏ-

SEÏDE.

Lui !

PALMIRE.

Notre augufte pére !

OMAR.

Au Confeil affemblé
L'efprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
„ Ce favori du Dieu, qui préfide aux batailles,
„ Ce grand-homme, ai-je dit, eft né dans vos murailles.
„ Il s'eft rendu des Rois le Maître & le foutien,
„ Et vous lui refufez le rang de citoyen !
„ Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire?
„ Il vient vous protéger, mais furtout vous inftruire.
„ Il vient dans vos cœurs même établir fon pouvoir.
Plus d'un Juge à ma voix a paru s'émouvoir ;
Les efprits s'ébranlaient ; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raifon l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, & s'en faire un apui.
On l'affemble, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte ;
J'obtiens, qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit fes foyers ;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, & de fa noble élite ;
Il entre, & fur fes pas chacun fe précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent ;
L'un croit voir un Héros, l'autre voir un Tyran.
Celui-ci le blafphème, & le menace encore ;

Cet

Cet autre eſt à ſes pieds, les embraſſe & l'adore.
Nous faiſons retentir à ce peuple agité
Les noms ſacrés de Dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuiſſante
Vomit en vain les feux de ſa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & ſerein,
Mahomet marche en Maître, & l'olive à la main;
La trève eſt publiée, & le voici lui-même.

SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, SEIDE, PALMIRE, Suite.

MAHOMET.

INvincibles ſoutiens de mon pouvoir ſuprême,
Noble & ſublime Ali, Morad, Hercide, Hammon,
Retournez vers ce peuple, inſtruiſez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité régne;
Qu'on adore mon Dieu, mais ſurtout qu'on le craigne.
Vous, Seïde, en ces lieux!

SEÏDE.

O mon père, ô mon Roi,
Le Dieu qui vous inſpire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHO-

MAHOMET.

Il eût falu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne fait point me fervir.
J'obéis à mon Dieu ; vous, fachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah ! Seigneur, pardonnez à fon impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes fentimens nous animent tous deux.
Hélas ! mes triftes jours font affez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prifonnière ;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumiére.
Empoifonneriez-vous l'inftant de mon bonheur ?

MAHOMET.

Palmire, c'eft affez ; je lis dans votre cœur ;
Que rien ne vous allarme, & rien ne vous étonne.
Allez ; malgré les foins de l'Autel & du Trône,
Mes yeux fur vos deftins feront toûjours ouverts ;
Je veillerai fur vous comme fur l'Univers.

à Seïde.

Vous, fuivez mes guerriers ; & vous, jeune Palmire,
En fervant votre Dieu ne craignez que Zopire.



SCENE

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

TOi, reſte, brave Omar; il eſt tems que mon cœur
De ſes derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un ſiége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma courſe, & borner ma carrière.
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés,
De raſſurer leurs yeux de tant d'éclat frapés.
Les préjugés, ami, ſont les Rois du vulgaire.
Tu connais quel Oracle, & quel bruit populaire
Ont promis l'Univers à l'Envoyé d'un Dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, & vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les erreurs de la Terre.
Mais tandis que les miens, par des nouveaux efforts,
De ce peuple inconſtant font mouvoir les reſſorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Seïde?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés ſous ton joug, & nouris dans ta loi,
N'ont de Dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te ſervit avec moins de ſcrupule,
N'eut un cœur plus docile, un eſprit plus crédule;
De tous tes Muſulmans ce ſont les plus ſoumis.

MAHO-

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'eſt aſſez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendreſſes?

MAHOMET.

Ah! connai mes fureurs, & toutes mes faibleſſes.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu ſais aſſez, quel ſentiment vainqueur
Parmi mes paſſions régne au fond de mon cœur.
Chargé du ſoin du Monde, environné d'allarmes,
Je porte l'encenſoir, & le ſceptre, & les armes;
Ma vie eſt un combat, & ma frugalité
Aſſervit la Nature à mon auſtérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe,
Qui nourit des humains la brutale molleſſe;
Dans des ſables brûlans, ſur des rochers déſerts,
Je ſuporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole; il eſt ma récompenſe,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encenſe,
Le Dieu de Mahomet; & cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfére en ſecret Palmire à mes épouſes;
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,

Inſul-

Insulte à Mahomet, & lui donne un rival?

O M A R.

Et tu n'ès pas vengé?

M A H O M E T.

Juge, si je dois l'être.
Pour le mieux détester aprens à le connaître.
De mes deux ennemis apren tous les forfaits:
Tous deux sont nés ici du Tyran que je hais.

O M A R.

Quoi! Zopire. . . .

M A H O M E T.

Est leur pére. Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nouri dans mon sein ces serpens dangereux;
Déja sans se connaître ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le Ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
Je veux... leur pére vient, ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine & les traits du couroux.
Observe tout, Omar, & qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiége cette porte.
Revien me rendre compte, & voir s'il faut hâter,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.



SCENE

SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

AH! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi, recevoir ici cet ennemi du Monde!

MAHOMET.

Aproche, & puiſqu'enfin le Ciel veut nous unir,
Vois Mahomet ſans crainte, & parle ſans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi ſeul, pour toi dont l'artifice
A trainé ta patrie au bord du précipice;
Pour toi, de qui la main ſème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom ſeul parmi nous diviſe les familles,
Les époux, les parens, les méres & les filles;
Et la trêve pour toi n'eſt qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La diſcorde civile eſt partout ſur ta trace;
Aſſemblage inouï de menſonge & d'audace,
Tyran de ton pays, eſt-ce ainſi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un Dieu?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inſpire.

Le glaive & l'Alcoran dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains.
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la Terre:
Mais je te parle en homme, & sans rien déguiser.
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet; nous sommes seuls, écoute:
Je suis ambitieux; tout homme l'est sans doute;
Mais jamais Roi, Pontife, ou Chef, ou Citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la Terre,
Par les Loix, par les Arts, & surtout par la guerre;
Le tems de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtems inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du Nord au Midi l'Univers désolé,
La Perse encor sanglante, & son Trône ébranlé,
L'Inde esclave & timide, & l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'Empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur & sans vie;
Sur ces débris du Monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau Culte, il faut de nouveaux fers;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle Univers.
En Egypte Oziris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,

A des

A des peuples fans mœurs, & fans Culte & fans Rois,
Donnèrent aifément d'infuffifantes Loix.
Je viens après mille ans changer ces loix groffiéres.
J'aporte un joug plus noble aux Nations entiéres.
J'abolis les faux Dieux, & mon Culte épuré,
De ma grandeur naiffante eft le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis fa faibleffe & fon idolatrie.
Sous un Roi, fous un Dieu, je viens la réunir;
Et pour la rendre illuftre, il la faut affervir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes deffeins! c'eft donc toi dont l'audace
De la Terre à ton gré prétend changer la face!
Tu veux, en aportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penfer comme toi:
Tu ravages le Monde, & tu prétens l'inftruire?
Ah! fi par des erreurs il s'eft laiffé féduire,
Si la nuit du menfonge a pû nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as-tu reçu d'enfeigner, de prédire,
De porter l'encenfoir, & d'affecter l'empire?

MAHOMET.

Le droit qu'un efprit vafte, & ferme en fes deffeins,
A fur l'efprit groffier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi! tout factieux, qui penfe avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel efclavage?

Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur?

MAHOMET.

Oui. Je connais ton peuple, il a beſoin d'erreur;
Ou véritable ou faux, mon Culte eſt néceſſaire.
Que t'ont produit tes Dieux? Quel bien t'ont-ils pu faire?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs Autels?
Ta Secte obſcure & baſſe avilit les mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme ſtupide;
La mienne élève l'ame, & la rend intrépide.
Ma Loi fait des Héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des Tyrans.
Va vanter l'impoſture à Médine où tu régnes,
Où tes Maîtres ſéduits marchent ſous tes enſeignes;
Où tu vois tes égaux à tes pieds abatus.

MAHOMET.

Des égaux! dès longtems Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, & je régne à Médine;
Crois-moi, reçois la paix, ſi tu crains ta ruïne.

ZOPIRE.

La paix eſt dans ta bouche, & ton cœur en eſt loin:
Penſes-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas beſoin.
C'eſt le faible qui trompe, & le puiſſant commande.

Demain

Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;
Demain je peux te voir à mon joug aſſervi :
Aujourdhui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis ! nous ? cruel ! ah quel nouveau preſtige !
Connais-tu quelque Dieu qui faſſe un tel prodige ?

MAHOMET.

J'en connais un puiſſant, & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui ?

MAHOMET.

La néceſſité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous raſſemble ;
Les Enfers & les Cieux ſeront unis enſemble.
L'intérêt eſt ton Dieu, le mien eſt l'équité ;
Entre ces ennemis il n'eſt point de traité.
Quel ſerait le ciment, réponds-moi, ſi tu l'oſes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propoſes ?
Réponds ; eſt-ce ton fils que mon bras te ravit ?
Eſt-ce le ſang des miens que ta main répandit ?

MAHOMET.

Oui. Ce ſont tes fils même. Oui, connais un myſtère,
Dont ſeul dans l'Univers je ſuis dépoſitaire :
Tu pleures tes enfans, ils reſpirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient ! qu'as-tu dit ? ô Ciel ! ô jour heureux !
Ils vivraient ! c'eſt de toi qu'il faut que je l'aprenne !

MAHOMET.

Elevés dans mon camp tous deux ſont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans, dans tes fers ! ils pouraient te ſervir !

MAHOMET.

Mes bienfaiſantes mains ont daigné les nourir.

ZOPIRE.

Quoi ! tu n'as point ſur eux étendu ta colère ?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel eſt leur ſort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort ;
Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les ſauver ! à quel prix ? à quel titre ?
Faut-il donner mon ſang ? faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non. Mais il faut m'aider à dompter l'Univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton Temple,

De

De la crédulité donner à tous l'exemple :
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me ſervir en Prophète, & tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils, & je ſerai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je ſuis pére, & je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans,
Les revoir, & mourir dans leurs embraſſemens,
C'eſt le premier des biens pour mon ame attendrie :
Mais s'il faut à ton Culte aſſervir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'eſt pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *ſeul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je ſerai plus que toi, cruel; impitoyable.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être, ou nous ſommes perdus :
Les ſecrets des Tyrans me ſont déja vendus.
Demain la trêve expire, & demain l'on t'arrète;
Demain Zopire eſt Maître, & fait tomber ta tète.
La moitié du Sénat vient de te condamner;
N'oſant pas te combattre, on t'oſe aſſaſſiner.
Ce meurtre d'un Héros, ils le nomment ſuplice,

Et ce complot obſcur, ils l'apellent juſtice.

MAHOMET.

Ils ſentiront la mienne. Ils verront ma fureur.
La perſécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeſte,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reſte.
Mais ne perds point de tems.

MAHOMET.

Mais, malgré mon couroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les ſoupçons du vulgaire.

OMAR.

Il eſt trop mépriſable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire:
Et j'ai beſoin d'un bras, qui par ma voix conduit,
Soit ſeul chargé du meurtre, & m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Seïde.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourdhui
L'aborder en ſecret, & te venger de lui.
Tes autres Favoris, zélés avec prudence,

Pour

Pour s'expofer à tout ont trop d'expérience ;
Ils font tous dans cet âge, où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus fimple, aveugle avec courage,
Un efprit amoureux de fon propre efclavage.
La jeuneffe eft le tems de ces illufions ;
Seïde eft tout en proye aux fuperftitions ;
C'eft un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frére de Palmire ?

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Seïde,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De fon Maître offenfé rival inceftueux.

MAHOMET.

Je détefte Seïde, & fon nom feul m'offenfe.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
Tu connais dans quel fang elle a puifé le jour.
Tu vois, que dans ces lieux environnés d'abîmes,
Je viens chercher un Trône, un Autel, des victimes ;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les efprits ;
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor fon fils.
Allons, confultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour qui malgré moi m'entraîne,
Et la Religion, à qui tout eft foumis,
Et la néceffité, par qui tout eft permis.

Fin du fecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DEmeure. Quel eſt donc ce ſecret ſacrifice ?
Quel ſang a demandé l'éternelle juſtice ?
Ne m'abandonne pas.

SEÏDE.

Dieu daigne m'apeller.
Mon bras doit le ſervir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'inſtant, par un ferment terrible,
M'attacher de plus près à ce Maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour ſa Loi,
Et mes ſeconds ſermens ne ſeront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce ferment je ne ſuis point préſente ?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me conſoler,
Parle de trahiſon, de ſang prèt à couler,
Des fureurs du Sénat, des complots de Zopire.
Les feux ſont allumés, bien-tôt la trêve expire.

Le fer cruel eſt prêt, on s'arme, on va fraper;
Le Prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, & je crains pour Seïde.

SEÏDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur ſi perfide!
Ce matin comme ôtage à ſes yeux préſenté,
J'admirais ſa nobleſſe & ſon humanité.
Je ſentais qu'en ſecret une force inconnuë
Enlevait juſqu'à lui mon ame prévenuë.
Soit reſpect pour ſon nom, ſoit qu'un dehors heureux
Me cachât de ſon cœur les replis dangereux;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entiére à ſon bonheur livrée,
Oubliant ſes douleurs, & chaſſant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi;
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus, qu'il m'avait ſû ſéduire;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il eſt dur de haïr ceux qu'on voulait aimer!

PALMIRE.

Ah! que le Ciel en tout a joint nos deſtinées!
Qu'il a pris ſoin d'unir nos ames enchaînées!
Hélas! ſans mon amour, ſans ce tendre lien,
Sans cet inſtinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la Religion que Mahomet m'inſpire,
J'aurais eu des remors en accuſant Zopire.

SEÏDE.

Laiſſons ces vains remords ; & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous ſervons.
Je ſors. Il faut prêter ce ſerment redoutable ;
Le Dieu qui m'entendra nous ſera favorable ;
Et le Pontife Roi, qui veille ſur nos jours,
Bénira de ſes mains de ſi chaſtes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCENE II.

PALMIRE *ſeule.*

D'Un noir preſſentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant ſouhaité me ſemble un jour d'horreur.
Quel eſt donc ce ſerment qu'on attend de Seïde ?
Tout m'eſt ſuſpect ici ; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à ſon nom même une ſecrette horreur.
Dans les profonds reſpects que ce Héros m'inſpire,
Je ſens que je le crains preſqu'autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je ſuis.
Craintive je te ſers, aveugle je te ſuis ;
Hélas ! daigne eſſuyer les pleurs où je me noye.



SCENE

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'Eſt vous qu'à mon ſecours un Dieu propice envoye,
Seigneur. Seïde . . .

MAHOMET.

Eh bien, d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui quand on eſt près de moi?

PALMIRE.

O Ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï! votre ame eſt interdite;
Mahomet eſt troublé pour la premiére fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence
Oſe avouer un feu qui peut-être m'offenſe?
Votre cœur a-t-il pu, ſans être épouvanté,
Avoir un ſentiment que je n'ai pas dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'eſt-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes loix infidelle?

PALMIRE.

Que dites-vous? ſurpriſe & tremblante à vos pieds,
Je baiſſe en frémiſſant mes regards effrayés.
Eh quoi! n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,

Vous

Vous rendre à nos ſouhaits, & conſentir qu'il m'aime?
Ces nœuds, ces chaſtes nœuds, que Dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence.
Le cœur peut ſe tromper ; l'amour & ſes douceurs
Pouront coûter, Palmire, & du ſang & des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon ſang coulerait pour Seïde.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point ?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous ſoumit l'un & l'autre à votre joug ſacré,
Cet inſtinct tout-puiſſant, de nous-même ignoré,
Dévançant la raiſon, croiſſant avec notre âge,
Du Ciel, qui conduit tout, fut le ſecret ouvrage.
Nos panchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne ſaurait changer ; pourait-il aujourdhui
Reprouver un amour, que lui-même il fit naître ?
Ce qui fut innocent peut-il ceſſer de l'être?
Pourai-je être coupable ?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler.
Attendez les ſecrets que je dois reveler ;
Attendez que ma voix veuille enfin vous aprendre

Ce

Ce qu'on peut aprouver ; ce qu'on doit ſe défendre.
Ne croyez que moi ſeul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous ?
Eſclave de vos loix, ſoumiſe à vos genoux,
Mon cœur d'un ſaint reſpect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de reſpect ſouvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, ſi de vos bienfaits je perds le ſouvenir,
Que Seïde à vos yeux s'empreſſe à m'en punir !

MAHOMET.

Seïde !

PALMIRE.

Ah ! quel couroux arme votre œuil ſévère ?

MAHOMET.

Allez, raſſurez-vous, je n'ai point de colère.
C'eſt éprouver aſſez vos ſentimens ſecrets ;
Repoſez-vous ſur moi de vos vrais intérêts.
Je ſuis digne du moins de votre confiance ;
Vos deſtins dépendront de votre obéïſſance.
Si j'eus ſoin de vos jours, ſi vous m'apartenez,
Méritez des bienfaits qui vous ſont deſtinés.
Quoi que la voix du Ciel ordonne de Seïde,
Affermiſſez ſes pas où ſon devoir le guide :

Qu'il

Qu'il garde ſes ſermens, qu'il ſoit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon pére, il les remplira tous.
Je réponds de ſon cœur, ainſi que de moi-même;
Seïde vous adore encor plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous ſon Roi, ſon pére, ſon apui;
J'en atteſte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous ſervir encourager ſon ame.

SCENE IV.

MAHOMET *ſeul.*

QUoi! je ſuis malgré moi confident de ſa flâme?
Quoi! ſa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur?
Pére, enfans, deſtinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeſte, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.



SCENE

SCENE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

ENfin, voici le tems, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire.
Sa mort ſeule à tes pieds mettra nos citoyens ;
Tout eſt deſeſpéré, ſi tu ne le préviens.
Le ſeul Seïde ici te peut ſervir ſans doute ;
Il voit ſouvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, & cet obſcur détour,
Qui peut de ton Palais conduire à ſon ſéjour.
Là ; cette nuit Zopire à ſes Dieux fantaſtiques
Offre un encens frivole, & des vœux chimériques.
Là ; Seïde, enyvré du zéle de ta Loi,
Va l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il eſt né pour le crime.
Qu'il en ſoit l'inſtrument, qu'il en ſoit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma Loi, ma ſûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut : mais crois-tu que ſon jeune courage,
Nourri du fanatiſme, en ait toute la rage ?

OMAR.

Lui ſeul était formé pour remplir ton deſſein.

Palmire à te ſervir excite encor ſa main.
L'amour, le fanatiſme, aveuglent ſa jeuneſſe;
Il ſera furieux par excès de faibleſſe.

MAHOMET.

Par les nœuds des ſermens as-tu lié ſon cœur?

OMAR.

Du plus ſaint apareil la ténébreuſe horreur,
Les Autels, les ſermens, tout enchaine Seïde.
J'ai mis un fer ſacré dans ſa main parricide,
Et la Religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENfant d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix ſa volonté ſuprême;
Il faut venger ſon Culte, il faut venger Dieu même.

SEÏDE.

Roi, Pontife & Prophète, à qui je ſuis voué,
Maître des Nations par le Ciel avoué,
Vous avez ſur mon être une entiére puiſſance;
Eclairez ſeulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu!

MAHO-

MAHOMET.

C'eſt par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEÏDE.

Ah! ſans doute ce Dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illuſtre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'eſt point d'autre honneur.
De ſes décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frapez; vos mains ſeront armées
Par l'Ange de la mort, & le Dieu des armées.

SEÏDE.

Parlez: quels ennemis vous faut-il immoler?
Quel Tyran faut-il perdre, & quel ſang doit couler?

MAHOMET.

Le ſang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous perſécuta, qui nous pourſuit encore,
Qui combattit mon Dieu, qui maſſacra mon fils;
Le ſang du plus cruel de tous nos ennemis,
De Zopire.

SEÏDE.

De lui! quoi mon bras!

MAHOMET.

Téméraire,
On devient ſacrilége alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels aſſez audacieux
Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs yeux.

Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des Cieux?
Si, malgré ses erreurs & son idolatrie,
Des peuples d'Orient la Mecque est la patrie;
Si ce Temple du Monde est promis à ma Loi,
Si Dieu m'en a créé le Pontife & le Roi;
Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause?
Ibrahim y naquit, & sa cendre y repose (*):
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Traînat son fils unique aux marches de l'Autel,
Etouffant pour son Dieu les cris de la Nature.
Et quand ce Dieu par vous veut venger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand Dieu vous a choisi, vous avez balancé!
Allez, vil idolâtre, & né pour toujours l'être,
Indigne Musulman, chercher un autre Maître.
Le prix était tout prêt, Palmire était à vous;
Mais vous bravez Palmire, & le Ciel en couroux.
Lâche & faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes;
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

SEÏDE.

Je crois entendre Dieu; tu parles, j'obéis.

MAHO-

(*) Les Musulmans croyent avoir à la Mecque le tombeau d'*Abraham*.

MAHOMET.

Obéissez, frapez: teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.

(*A Omar.*)

Ne l'abandonne pas; &, non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCENE VII.

SEIDE *seul.*

IMmoler un vieillard, de qui je suis l'otage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge!
N'importe; une victime amenée à l'Autel,
Y tombe sans défense, & son sang plaît au Ciel.
Enfin, Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice;
J'en ai fait le serment, il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours, ô vous, de qui les bras
Aux Tyrans de la Terre ont donné le trépas;
Ajoûtez vos fureurs à mon zèle intrépide,
Affermissez ma main saintement homicide.
Ange de Mahomet, Ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A Mes yeux tu te troubles, Seïde!
Vois d'un œuil plus content le deſſein qui me guide;
Otage infortuné, que le ſort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trêve a ſuſpendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un paſſage.
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur, malgré moi,
A frémi des dangers aſſemblés près de toi.
Cher Seïde, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maiſon ſoit ton azyle unique.
Je réponds de tes jours, ils me ſont précieux;
Ne me refuſe pas.

SEÏDE.

O mon devoir! ô Cieux!
Ah! Zopire, eſt-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller ſur ma vie?
Prêt à verſer ſon ſang, qu'ai-je ouï? qu'ai-je vû?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'eſt ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être;

Mais

Mais enfin je ſuis homme, & c'eſt aſſez de l'être,
Pour aimer à donner ſes ſoins compatiſſans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux, de la Terre où nous ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes!

SEÏDE.

Que ce langage eſt cher à mon cœur combattu!
L'ennemi de mon Dieu connaît donc la vertu!

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puiſque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur hélas tu t'abandonnes!
Ton eſprit faſciné par les loix d'un Tyran,
Penſe que tout eſt crime hors d'être Muſulman.
Cruellement docile aux leçons de ton Maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraine.
Mais peux-tu croire un Dieu qui commande la haine?

SEÏDE.

Ah! je ſens qu'à ce Dieu je vais déſobéir;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne ſaurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas, plus je lui parle, & plus il m'intéreſſe;
Son âge, ſa candeur, ont ſurpris ma tendreſſe.
Se peut-il qu'un ſoldat de ce monſtre impoſteur,

Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?
Quel es-tu ? De quel ſang les Dieux t'ont-ils fait naître?

SEÏDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un Maître,
Que juſqu'à ce moment j'avais toujours ſervi,
Mais qu'en vous écoutant ma faibleſſe a trahi.

ZOPIRE.

Quoi tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

SEÏDE.

Son camp fut mon berceau, ſon Temple eſt ma patrie,
Je n'en connais point d'autre, & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon Maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Seïde éprouvé ſa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de ſa reconnaiſſance.
Oui, les bienfaits, Seïde, ont des droits ſur un cœur.
Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il ſon bienfaiteur ?
Il t'a ſervi de père, auſſi-bien qu'à Palmire ;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur ſoupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré ;
De quelque grand remors tu ſembles déchiré.

SEÏDE.

Eh, qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable ?

ZOPIRE.

Si tes remors ſont vrais, ton cœur n'eſt plus coupable.
Viens, le ſang va couler, je veux ſauver le tien.

SEÏ-

SEÏDE.

Juste Ciel! & c'est moi qui répandrais le sien!
O sermens! ô Palmire! ô vous, Dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble, si tu balances;
Pour la derniére fois, viens, ton sort en dépend.

SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, Suite.

OMAR *entrant avec précipitation.*

TRaître, que faites-vous, Mahomet vous attend.

SEÏDE.

Où suis-je? ô Ciel! où suis-je? & que dois-je résoudre?
D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du Roi qu'a choisi l'Eternel.

SEÏDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCENE X.

ZOPIRE *seul.*

AH ! Seïde, où vas-tu ? Mais il me fuit encore.
Il ſort déſeſpéré, frapé d'un ſombre effroi,
Et mon cœur qui le ſuit s'échape loin de moi.
Ses remors, ma pitié, ſon aſpect, ſon abſence,
A mes ſens déchirés ſont trop de violence.
Suivons ſes pas.

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

LIſez ce billet important,
Qu'un Arabe en ſecret m'a donné dans l'inſtant.

ZOPIRE.

Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin ſoixante ans de ſouffrance ?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce ſein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient ſous ſa puiſſance,
Et Seïde & Palmire ignorent leur naiſſance !

Mes

Mes enfans! tendre eſpoir, que je n'oſe écouter;
Je ſuis trop malheureux, je crains de me flater.
Preſſentimens confus, faut-il que je vous croye?
O mon ſang, où porter mes larmes & ma joye?
Mon cœur ne peut ſuffire à tant de mouvemens;
Je cours, & je ſuis prêt d'embraſſer mes enfans.
Je m'arrête, j'héſite, & ma douleur craintive
Prête à la voix du ſang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit;
Qu'il ſoit ſous cette voute en ſecret introduit,
Au pied de cet Autel, où les pleurs de ton Maître
Ont fatigué des Dieux qui s'apaiſent peut-être.
Dieux, rendez-moi mes fils; Dieux, rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne ſont point à moi, ſi telle eſt ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

Fin du troiſième Acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

OUi, de ce grand ſecret la trame eſt découverte ;
Ta gloire eſt en danger, ta tombe eſt entr'ouverte.
Seïde obéira ; mais avant que ſon cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris ſa fureur,
Seïde a révélé cet horrible myſtère.

MAHOMET.

O Ciel !

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien, que penſe Hercide ?

OMAR.

Il paraît effrayé ;
Il ſemble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide eſt faible. Ami, le faible eſt bientôt traître.
Qu'il tremble, il eſt chargé du ſecret de ſon Maître.

Je fais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au suplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez; tout ce peuple éperdu
Adorera mon Dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais si-tôt que Seïde
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Répons-tu qu'au trépas Seïde soit livré?
Répons-tu du poison qui lui fut préparé?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, & couverts de ses ombres.
Mais tout prèt à fraper, prèt à percer le flanc,
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance:
Epaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérèt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout tems est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre.
On n'a point de parens, alors qu'on les ignore.

Les

Les cris du ſang, ſa force, & ſes impreſſions,
Des cœurs toujours trompés ſont les illuſions.
La nature à mes yeux n'eſt rien que l'habitude ;
Celle de m'obéir fit ſon unique étude :
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle paſſe en mes bras,
Sur la cendre des ſiens qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon Maître.
Mais déja l'heure aproche où Seïde en ces lieux
Doit m'immoler ſon pére à l'aſpect de ſes Dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois ſa démarche égarée ;
De l'ardeur d'obéïr ſon ame eſt dévorée.

SCENE II.

MAHOMET & OMAR *ſur le devant, mais retirés de côté.* SEIDE *dans le fond.*

SEÏDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir ?

MAHOMET.

Viens, & par d'autres coups aſſurons mon pouvoir.
Il ſort avec Omar.

SEÏDE *ſeul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.

Un

Un mot de Mahomet ſuffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette ſainte horreur,
La perſuaſion n'a point rempli mon cœur.
Si le Ciel a parlé, j'obéirai ſans doute.
Mais quelle obéiſſance ! ô Ciel ! & qu'il en coûte !

SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEÏDE.

Palmire, que veux-tu ? Quel funeſte tranſport !
Qui t'amène en ces lieux conſacrés à la mort ?

PALMIRE.

Seïde, la frayeur & l'amour ſont mes guides ;
Mes pleurs baignent tes mains ſaintement homicides.
Quel ſacrifice horrible, hélas ! faut-il offrir ?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir !

SEÏDE.

O de mes ſentimens ſouveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée !
Eclairez mon eſprit, & conduiſez mon bras ;
Tenez-moi lieu d'un Dieu, que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choiſi ? Ce terrible Prophète
D'un ordre irrévocable eſt-il donc l'interprète ?

PAL-

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos ſoupirs, il obſerve mes pleurs.
Chacun redoute en lui la Divinité même.
C'eſt tout ce que je ſai, le doute eſt un blaſphême;
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seïde, eſt le vrai Dieu, puiſqu'il le rend vainqueur.

SEÏDE.

Il l'eſt, puiſque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon eſprit confus ne conçoit point encore,
Comment ce Dieu ſi bon, ce pére des humains,
Pour un meurtre effroyable a réſervé mes mains.
Je ne le ſais que trop, que mon doute eſt un crime,
Qu'un Prètre ſans remors égorge ſa victime,
Que par la voix du Ciel Zopire eſt condamné,
Qu'à ſoutenir ma loi j'étais prédeſtiné.
Mahomet s'expliquait, il a falu me taire;
Et tout fier de ſervir la céleſte colère,
Sur l'ennemi de Dieu je portais le trépas:
Un autre Dieu peut-ètre a retenu mon bras.
Du moins lorſque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma Religion j'ai ſenti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'apellait;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel couroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la faibleſſe!
Avec quelle grandeur, & quelle autorité,

Sa

Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité !
Que la Religion eſt terrible & puiſſante !
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante ;
Palmire, je ſuis faible, & du meurtre effrayé,
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié ;
De ſentimens confus une foule m'aſſiége ;
Je crains d'être barbare ou d'être ſacrilége.
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin.
Mais quoi ! Dieu me l'ordonne, & j'ai promis ma main.
J'en verſe encor des pleurs de douleur & de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proye à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrarietés,
Qui pouſſe & qui retient mes faibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines ;
Nos cœurs ſont réunis par les plus fortes chaînes :
Mais ſans ce ſacrifice, à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unit eſt à jamais briſé.
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zopire !

SEÏDE.

Le Ciel & Mahomet ainſi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté ?

SEÏDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot !

SEÏDE.

Mais si le Ciel l'ordonne ;
Si je sers & l'amour & la Religion ?

PALMIRE.

Hélas !

SEÏDE.

Vous connaissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

PALMIRE.

Si Dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis ?

SEÏDE.

Eh bien, pour être à toi que faut-il ?

PALMIRE.

Je frémis.

SEÏDE.

Je t'entends, son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui moi ?

SEÏDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu, quel arrêt farouche !
Que t'ai-je dit ?

SEÏDE.

Le Ciel vient d'emprunter ta voix ;

C'est

C'est son dernier Oracle, & j'accomplis ses Loix.
Voici l'heure où Zopire à cet Autel funeste
Doit prier en secret des Dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEÏDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter:
Ces momens sont affreux. Va, fuis, cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le Prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce Vieillard va donc être immolé!

SEÏDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé.
Il le faut de ma main traîner sur la poussiére;
De trois coups dans le sein lui ravir la lumiére,
Renverser dans son sang cet Autel dispersé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains! tout mon sang s'est glacé.
Le voici. Juste Ciel. . . .

(Le fond du Théatre s'ouvre. On voit un Autel.)



SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE *sur le devant.*

ZOPIRE *près de l'Autel.*

O Dieux de ma patrie!
Dieux prêts à ſuccomber ſous une ſecte impie,
C'eſt pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourdhui pour la derniére fois.
La guerre va renaître, & ſes mains meurtriéres,
De cette faible paix vont briſer les barriéres.
Dieux! ſi d'un ſcélérat vous reſpectez le ſort . . .

SEÏDE *à Palmire.*

Tu l'entens qui blaſphême?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort.
Mais rendez-moi mes fils à mon heure derniére;
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupiére.
Hélas! ſi j'en croyais mes ſecrets ſentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans . . .

PALMIRE *à Seïde.*

Que dit-il? ſes enfans?

ZOPIRE.

O mes Dieux que j'adore!
Je mourais du plaiſir de les revoir encore.

Arbitre des Destins! Daignez veiller sur eux;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux!

SEÏDE.

Il court à ses faux Dieux! frapons.

Il tire son poignard.

PALMIRE.

Que vas-tu faire?
Hélas!

SEÏDE.

Servir le Ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre Dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré!
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, & ces errantes ombres?

PALMIRE.

Que dis-tu?

SEÏDE.

Je vous suis, ministres du trépas;
Vous me montrez l'Autel, vous conduisez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

SEÏDE.

Il n'est plus tems, avançons; l'Autel tremble.

PALMIRE.

Le Ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SEÏDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter
Du Prophète de Dieu la voix se fait entendre :
Il me reproche un cœur trop fléxible & trop tendre
Palmire !

PALMIRE.

Eh bien ?

SEÏDE.

Au Ciel adressez tous vos vœux.
Je vais fraper.

Il sort, & va derrière l'Autel où est Zopire.

PALMIRE *seule.*

Je meurs. O moment douloureux !
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève ?
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève ?
Si le Ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger ?
Est-ce à moi de m'en plaindre, & de l'interroger ?
J'obéis. D'où vient donc que le remors m'accable ?
Ah ! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois ;
J'entens les cris plaintifs d'une mourante voix.
Seïde . . . . hélas . . . .

SEÏDE *revient d'un air égaré.*

Où suis-je ? & quelle voix m'apelle ?
Je ne vois point Palmire ; un Dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi ? méconnais-tu celle qui vit pour toi ?

SEÏ-

SEÏDE.

Où fommes-nous ?

PALMIRE.

Eh bien, cette effroyable loi,
Cette trifte promeffe eft-elle enfin remplie ?

SEÏDE.

Que me dis-tu ?

PALMIRE.

Zopire a-t il perdu la vie ?

SEÏDE.

Qui ? Zopire ?

PALMIRE.

Ah grand Dieu ! Dieu de fang álteré ;
Ne perfécutez point fon efprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEÏDE.

Je fens que mes genoux s'affaiffent.

Il s'affied.

Ah ! je revois le jour, & mes forces renaiffent.
Quoi ! c'eft vous ?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait ?

SEÏDE.

Il fe relève.

Moi ! je viens d'obéir . . .
D'un bras défefpéré je viens de le faifir.
Par fes cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.

O Ciel! tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime?
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré, qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler : ce vieillard vénérable
A jetté dans mes bras un cri si lamentable;
La Nature a tracé dans ses regards mourans,
Un si grand caractère, & des traits si touchans! ...
De tendresse & d'effroi mon ame s'est remplie,
Et plus mourant que lui je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet, qui doit nous protéger :
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SEÏDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah! Palmire!

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire?

SEÏDE *en pleurant.*

Ah! si tu l'avais vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin!
Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie,
Pour m'apeller encor a ranimé sa vie?
Il retirait ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas! il m'observait d'un regard douloureux.
Cher Seïde, a-t-il dit, infortuné Seïde!
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,

Pour-

Pourſuivent devant toi mes regards éffrayés.
Qu'avons-nous fait?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEÏDE.

Va, laiſſe-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce ſacrifice affreux?
Non, cruelle, ſans toi, ſans ton ordre ſuprème,
Je n'aurais pu jamais obéir au Ciel même!

PALMIRE.

De quel reproche horrible oſes-tu m'accabler?
Hélas! plus que le tien mon cœur ſe ſent troubler.
Cher amant, prens pitié de Palmire éperduë.

SEÏDE.

Palmire! quel objet vient effrayer ma vûë?

Zopire paraît appuyé ſur l'Autel, après s'être relevé derrière cet Autel où il a reçu le coup.

PALMIRE.

C'eſt cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout ſanglant ſe traîne avec effort.

SEÏDE.

Eh quoi! tu vas à lui?

PALMIRE.

De remors dévorée,

Je

Je cède à la pitié dont je fuis déchirée.
Je n'y puis réfifter, elle entraîne mes fens.

ZOPIRE *avançant & foutenu par elle.*

Hélas! fervez de guide à mes pas languiffans.

Il s'affied.

Seïde, ingrat! c'eft toi qui m'arraches la vie!
Tu pleures! ta pitié fuccède à ta furie!

SCENE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

CIel! quels affreux objets fe préfentent à moi!

ZOPIRE.

Si je voyois Hercide!... ah, Phanor, eft-ce toi?
Voilà mon affaffin.

PHANOR.

O crime! affreux myftère!
Affaffin malheureux, connaiffez votre père.

SEÏDE.

Qui?

PALMIRE.

Lui?

SEÏDE.

Mon père!

ZOPI-

ZOPIRE.

O Ciel !

PHANOR.

Hercide eſt expirant,

Il me voit, il m'apelle, il s'écrie en mourant :
S'il en eſt encor tems, préviens un parricide :
Cours arracher ce fer à la main de Seïde.
Malheureux confident d'un horrible ſecret,
Je ſuis puni, je meurs des mains de Mahomet.
Cours, hâtes-toi d'aprendre au malheureux Zopire,
Que Seïde eſt ſon fils, & frère de Palmire.

SEÏDE.

Vous !

PALMIRE.

Mon frère ?

ZOPIRE.

O mes fils ! ô Nature ! ô mes Dieux !
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez ſans doute. Ah ! malheureux Seïde,
Qui t'a pu commander cet affreux homicide ?

SEÏDE *ſe jettant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma Nation,
Et ma reconnaiſſance, & ma Religion ;
Tout ce que les humains ont de plus reſpectable,
M'inſpira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux arrêtant le bras de Seïde.*

Ah ! mon père, ah ! Seigneur, plongez-le dans mon ſein.

J'ai

J'ai ſeule à ce grand crime encouragé Seïde ;
L'inceſte était pour nous le prix du parricide.

SEÏDE.

Le Ciel n'a point pour nous d'aſſez grands châtimens.
Frapez vos aſſaſſins.

ZOPIRE *en les embraſſant.*

J'embraſſe mes enfans.
Le Ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoye,
Le comble des horreurs au comble de la joye.
Je bénis mon deſtin, je meurs ; mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Seïde, & vous Palmire, au nom de la Nature,
Par ce reſte de ſang qui ſort de ma bleſſure,
Par ce ſang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi ; mais ne vous perdez pas.
L'heure aproche, mon fils, où la trève rompuë
Laiſſait à mes deſſeins une libre étenduë ;
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié ;
Le crime de tes mains n'eſt commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître ;
Mon ſang va les conduire ; ils vont punir un traître.
Attendons ces momens.

SEÏDE.

Ah ! je cours de ce pas
Vous immoler ce monſtre, & hâter mon trépas ;
Me punir, vous venger.

SCENE

SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, Suite.

OMAR.

Qu'on arrête Seïde.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'est venu que pour venger les Loix.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime! & qu'est-ce que je vois?

SEÏDE.

Mahomet me punir?

PALMIRE.

Eh quoi! Tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEÏDE.

Va; j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéissez.

PALMIRE.

Non. Arrêtez. Perfide.

OMAR.

Madame; obéissez, si vous aimez Seïde.

Maho-

Mahomet vous protége, & ſon juſte couroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre Roi, Madame, il faut me ſuivre.

PALMIRE.

Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre!

(On emmène Palmire & Seïde.)

ZOPIRE *à Phanor.*

On les enlève? O Ciel! ô pére malheureux!
Le coup qui m'aſſaſſine, eſt cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déja le jour renaît, tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défenſe.

ZOPIRE.

Soutiens mes pas, allons; j'eſpère encor punir
L'hypocrite aſſaſſin qui m'oſe ſecourir;
Ou du moins, en mourant, ſauver de ſa furie
Ces deux enfans que j'aime, & qui m'ôtent la vie.

Fin du quatrième Acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE I.

MAHOMET, OMAR, Suite *dans le fond.*

OMAR.

ZOpire eſt expirant, & ce peuple éperdu
Levoit déja ſon front dans la poudre abatu.
Tes Prophètes & moi, que ton eſprit inſpire,
Nous déſavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémiſſons, nous promettons vengeance,
Nous vantons ta juſtice, ainſi que ta clémence.
Partout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reſte importun de la ſédition
N'eſt qu'un bruit paſſager de flots après l'orage,
Dont le couroux mourant frape encor le rivage,
Quand la ſérénité régne aux plaines du Ciel.

MAHOMET.

Impoſons à ces flots un ſilence éternel.
As-tu fait des remparts aprocher mon armée?

OMAR.

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville allarmée:
Osman la conduisait par des secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains ?
Seïde ne sait point qu'aveugle en sa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie.

OMAR.

Qui pourait l'en instruire ? un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli:
Seïde va le suivre, & son trépas commence;
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mèler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime;
Et tandis qu'à l'Autel il traînait sa victime,
Tandis qu'au sein d'un pére il enfonçait son bras,
Dans ses veines lui-même il portait son trépas.
Il est dans la prison, & bientôt il expire:
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir;
Croyant sauver Seïde, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grace de Seïde;
Le silence est encor sur sa bouche timide:
Son cœur toujours docile, & fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.

Légis-

Législateur, Prophète, & Roi dans ta patrie,
Palmire achévera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va raſſembler mes Chefs, & revole en ces lieux.

SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire & de Mahomet.

PALMIRE.

Ciel! où ſuis-je? ah Grand Dieu!

MAHOMET.

Soyez moins conſternée;
J'ai du Peuple & de vous peſé la deſtinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, eſt un myſtère entre le Ciel & moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous ètes en ces lieux, libre, heureuſe & vengée.
Ne pleurez point Seïde; & laiſſez à mes mains
Le ſoin de balancer le deſtin des humains.
Ne ſongez plus qu'au vôtre. Et ſi vous m'ètes chère,
Si Mahomet ſur vous jetta des yeux de père,
Sachez, qu'un ſort plus noble, un titre encor plus grand,

Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire ;
De Seide & du reste étouffez la mémoire ;
Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer,
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes Loix, lorsque j'en donne au Monde.

PALMIRE.

Qu'entens-je ? quelles Loix, ô Ciel, & quels bienfaits !
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Boureau de tous les miens, va ; ce dernier outrage
Manquait à ma misére, & manquait à ta rage.
Le voilà donc, Grand Dieu ! ce Prophête sacré,
Ce Roi que je servis, ce Dieu que j'adorai ?
Monstre, dont les fureurs & les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides ;
De ma faible jeunesse infâme séducteur,
Tout souillé de mon sang tu prétends à mon cœur !
Mais tu n'as pas encor assuré ta conquête ;
Le voile est déchiré, la vengeance s'aprête.
Entends-tu ces clameurs ? entends-tu ces éclats ?
Mon pére te poursuit des ombres du trépas.
Le Peuple se soulève, on s'arme en ma défense ;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur sang !
Puissent

Puissent la Mecque ensemble, & Médine, & l'Asie,
Punir tant de fureurs & tant d'hypocrisie!
Que le Monde par toi séduit & ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise & soit vengé!
Que ta Religion, que fonda l'impoſture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'Enfer, dont les cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes Loix,
Que l'Enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage!
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, & les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un Maître.
Aprenez que mon cœur. . . .



SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, Suite.

OMAR.

ON sait tout, Mahomet;
Hercide en expirant révéla ton secret.
Le peuple en est instruit, la prison est forcée,
Tout s'arme, tout s'émeut; une foule insensée,
Elevant contre toi ses hurlemens affreux,
Porte le corps sanglant de son Chef malheureux.
Seïde est à leur tête, & d'une voix funeste
Les excite à venger ce déplorable reste.
Ce corps souillé de sang est l'horrible signal,
Qui fait courir le Peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant, Je suis un parricide;
La douleur le ranime, & la rage le guide.
Il semble respirer pour se venger de toi;
On déteste ton Dieu, tes Prophêtes, ta Loi.
Ceux même qui devaient, dans la Mecque allarmée,
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zéle enyvrés,
Viennent lever sur toi leurs bras désespérés.

On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Achève, juste Ciel ! & soutiens l'innocence.
Frape.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien, que crains-tu ?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi rafermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour Roi.



SCENE IV.

MAHOMET, OMAR, sa suite *d'un côté*, SEIDE, & le Peuple *de l'autre*, PALMIRE *au milieu.*

SEIDE *un poignard à la main, mais déja affaibli par le poison.*

Peuple, vengez mon père, & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me suivre, écoutez votre Maître.

SEÏDE.

N'écoutez point ce monstre, & suivez-moi . . . Grands Dieux !
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux !

Il avance, il chancèle.

Frapons. . . Ciel ! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah ! mon frère,
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père ?

SEÏDE.

Avançons. Je ne puis . . . Quel Dieu vient m'accabler ?

Il

Il tombe entre les bras des siens.

MAHOMET.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits, qu'un zéle aveugle inspire,
Qui m'osez blasphémer, & qui vengez Zopire,
Ce seul bras que la Terre aprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu, qui m'a confié sa parole & sa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux! connaissez son Prophète & sa Loi;
Et que ce Dieu soit juge entre Seïde & moi.
De nous deux à l'instant que le coupable expire!

PALMIRE.

Mon frère! eh, quoi! sur eux ce monstre a tant d'empire!
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un Dieu, leur dicte encor ses Loix.
Et toi, Seïde, aussi!

SEÏDE *entre les bras des siens.*

Le Ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat, si Dieu punit l'erreur.
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes;
Tremble; son bras s'essaye à fraper ses victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me suit!

PALMIRE.

Non, Peuple, ce n'eſt point un Dieu qui le pourſuit.
Non. Le poiſon ſans doute.

MAHOMET *en l'interrompant, & s'adreſſant au Peuple.*

Aprenez, infidelles,
A former contre moi des trames criminelles;
Aux vengeances des Cieux reconnaiſſez mes droits.
La nature & la mort ont entendu ma voix.
La mort, qui m'obéit, qui, prenant ma défenſe,
Sur ce front pâliſſant a tracé ma vengeance,
La mort eſt à vos yeux, prête à fondre ſur vous.
Ainſi mes ennemis ſentiront mon couroux;
Ainſi je punirai les erreurs inſenſées,
Les révoltes du cœur, & les moindres penſées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, ſi vous vivez,
Rendez grace au Pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au Temple apaiſer ma colère.

Le Peuple ſe retire.

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrètez. Le barbare empoiſonna mon frère.
Monſtre: ainſi ſon trépas t'aura juſtifié;
A force de forfaits tu t'ès Déifié!
Malheureux aſſaſſin de ma famille entiére,

Otes-

Otes-moi de tes mains ce reste de lumiére.
O frére! ô triste objet d'un amour plein d'horreur!
Que je te suive au moins.

Elle se jette sur le poignard de son frère.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable.
Je me flate, en mourant, qu'un Dieu plus équitable
Réserve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner; le Monde est fait pour les Tyrans.

MAHOMET.

Elle m'est enlevée. . . . Ah! trop chére victime!
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'apas détestable ennemi,
Vainqueur & tout-puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords! ô fureur! ô justice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon suplice!
Dieu, que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi, que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné, quand l'Univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens fraper;

J'ai

J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Pére, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la Terre & vous, & le Ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma faiblesse, & sauve encor ma gloire;
Je dois régir en Dieu l'Univers prévenu:
Mon Empire est détruit, si l'homme est reconnu.

Fin du cinquième & dernier Acte.



OUVRA-

OUVRAGES
DRAMATIQUES
CONTENUS DANS CE VOLUME:

Avec les Piéces qui font rélatives à chacun.

Lettre

Fin du Tome second.

